

FNA 0644 - Le Grand retour

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ANTICIPATION



FICTION

M.-A. RAYJEAN

LE GRAND RETOUR



MAX-ANDRÉ RAYJEAN

LE GRAND RETOUR

**COLLECTION
« ANTICIPATION »**

**ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel, PARIS – XIII^e**

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1974 « Éditions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Un calendrier électronique indéréglable indique la date du 24 septembre 2103, 17 h 30. Toutes les secondes, un chiffre saute sempiternellement sur le cadran, en silence.

Le gardien-chef Sam Lane perçoit alors l'onde psycho-émettrice du poste central de surveillance automatique. Son cerveau enregistre une impulsion, comme un flux télépathique. Pour lui, l'appel se traduit par une sorte de petite décharge électrique au niveau des neurones.

Cela le réveille. Il sait que le poste de surveillance sollicite la coopération de l'homme.

Étendu dans un hamac de relaxation, il bâille, s'étire, grommelle une insulte à l'adresse de l'ordinateur. Il dormait et avait branché son inducteur mental. Celui-ci déversait dans sa tête un rêve euphorique.

Lane déconnecte le casque à électrodes, soupire, se lève et coiffe sa casquette noire à visière. Il rajuste son uniforme galonné. Une glace lui renvoie son image.

Il grimace. Une profonde morosité assombrit son visage, accuse ses rides d'expression. Son travail engendre une certaine mélancolie. Les heureux veinards sont sur Alpha du Centaure, pas ici.

Au début, quand il est arrivé, il a cru à une certaine forme de liberté. Comparée au régime du pénitencier, la vie lui est d'abord apparue comme un paradis.

En fait, son enrôlement dans la brigade des gardiens marque une étape importante. Il se demande, avec un peu de recul et de réflexion, s'il n'aurait pas dû refuser sa mutation.

Car il a échangé un bagne contre un autre.

Il s'est porté volontaire ; il n'avait pas le choix. S'il avait refusé, le tribunal l'aurait enrôlé de force. Le recrutement des gardiens s'avère tellement difficile que l'idée d'un volontariat s'exclut.

Aussi, la direction générale du Musée cherche-t-elle des candidats là où elle est susceptible d'en trouver : chez les détenus. Ceux-ci purgent leur peine en restant utiles à la société.

Il faut être dingue pour postuler un emploi sur la Terre. Pas un seul homme sensé n'accepterait parce que les conditions de travail sont abominables.

Oui, franchement abominables. La vie de taupe n'a jamais été exaltante. Sortis des habitations étanches et souterraines, le port d'un masque respiratoire devient nécessaire.

Les gardiens jouissent de la plus totale liberté ; enfin presque. Une hiérarchie existe dans la brigade et les tempéraments dynamiques

gravissent rapidement les échelons. La gamme va du simple employé au chef de section. Au-dessus plafonne un « principal », mais le poste est rigoureusement réservé à un délégué de la direction générale.

En tout cas, l'idée d'une évasion ne traverse même pas l'esprit de ces hommes, renfermés et sombres. Ils savent la chose utopique, impossible. Pas un n'a essayé. Parce que, même s'il réussissait, il n'irait nulle part.

La Terre est complètement isolée. Ses rapports avec l'extérieur sont pratiquement inexistants.

Les gardiens vivent avec leurs femmes et leurs enfants. C'est ce qu'ils apprécient. Ils n'en demandent pas davantage. Car là-bas, sur Alpha Centauri, ils étaient entassés dans des prisons, avec un régime austère, privés de liens familiaux.

Ici, ils se refont une autre vie, en participant à un travail ingrat. Mais qu'est-ce qui n'est pas ingrat pour un condamné ?

Périodiquement, des inspecteurs les contrôlent. Ceux-ci débarquent même parfois inopinément et établissent des rapports pour le compte de la direction générale.

Les gardiens ont tout intérêt à marcher rond et à ne pas trop se livrer à des actes excentriques ou à des excès de zèle. Sinon ils risquent le retour au pénitencier. Or, à tout prendre, ils préfèrent leur petite existence de taupes sur la Terre.

Ils sont tranquilles, astreints à certaines règles, certes, mais ils n'ont personne sur le dos. Ils font un peu la pluie et le beau temps.

Sam Lane quitte donc le bloc « G » des logements, prend un ascenseur antigravifique et se hisse dans la coupole supérieure du poste de surveillance automatique.

Un ordinateur-robot l'accueille d'une voix monocorde :

— Bonjour, Lane. Je suis désolé d'interrompre votre sieste.

Le gardien-chef jette un œil blasé et indifférent à travers les parois transparentes de la coupole. Il voit un ciel jaunâtre et un désert.

Puis il reporte son attention sur l'ordinateur en forme de U, hausse les épaules et pense que la machine s'excuse parce qu'elle a été programmée pour le faire.

Une mécanique polie est toujours plus supportable qu'une ostensible carcasse métallique froide, muette et trop ponctuelle.

— Ça va, bougonne l'homme, contrôlant les multiples écrans. Dis-moi plutôt ce qui te tracasse.

— Je note l'arrivée d'un astronef. Il a dépassé l'orbite de Mars et il se dirige vers la Terre. Il entrera dans notre champ d'attraction dans quelques heures. Déjà, il a freiné sa vitesse.

Lane suit la marche de l'engin sur un scope. Des points électriques se succèdent, crépitent. Pourtant, l'origine de l'astronef reste inconnue.

Le gardien-chef hoche la tête :

— Il vient d'Alpha du Centaure, c'est sûr. Il y a donc trois possibilités : ou il s'agit d'un cargo-ravitailleur, ou bien d'un groupe de touristes, ou alors d'une inspection.

Il résume :

— Or, nous n'attendons pas de cargo-ravitailleur avant plusieurs mois et nous avons eu une inspection voici trois semaines. Ça m'étonnerait qu'« ils » récidivent. Alors il reste l'hypothèse, plus plausible, d'un vaisseau touristique. D'ailleurs, nous ne tarderons pas à le savoir.

Il n'a pas tort. Dix minutes plus tard, le poste central automatique enregistre un appel en provenance de l'espace. Une voix d'homme grésille dans les haut-parleurs et Lane la reconnaît.

— Ici commandant de l'astronef AX-4. Nous vous amenons mille touristes. Vous voudrez bien les accueillir. Nous atterrirons dans vingt-deux heures et dix-sept minutes, moteurs supraphotoniques éteints et système de propulsion conventionnel en fin de parcours.

Lane ne voit pas la binette du commandant, mais il l'imagine à son poste de pilotage, le sourire ironique à la bouche, l'air supérieur. Car entre les gardiens et les équipages, l'atmosphère reste froide, tendue, pour des raisons évidentes.

Les pilotes sont des types « protégés », aux salaires astronomiques. Les gardiens sont d'anciens détenus. Alors entre ces deux classes sociales existe forcément un fossé qu'aucune des deux parties ne cherche d'ailleurs à combler.

Lane rappelle sèchement, à chaque fois, qu'il ne donnera l'autorisation de se poser que si les mesures de sécurité sont respectées. Des lois très strictes, régissent le vol des vaisseaux et l'approche de la Terre notamment.

— N'oubliez pas d'éteindre vos moteurs photoniques, sinon vous n'atterrirez pas.

Le commandant du AX-4 creuse davantage le fossé le séparant des « terrestres ». Il envenime les choses car il déteste ces hommes en habits noirs qui ressemblent plus à des croque-morts qu'à des conservateurs de musée...

— Ne faites pas de zèle, Lane... Je vous connais bien. Vous prenez votre rôle un peu trop au sérieux. Si mes moteurs photoniques vous polluaient, qu'est-ce que cela changerait ?

Il émet un rire moqueur.

Le gardien-chef cognerait volontiers sur la figure du pilote, d'autant plus qu'il est carré d'épaules, grand, et qu'il fait du sport pour se maintenir en forme.

Ses traits se crispent, ses poings se serrent. L'invective lui vient à la bouche.

Il se maîtrise et observe :

— Si la Terre est devenue ce qu'elle est, c'est-à-dire quelque chose d'invivable, c'est en partie à cause de types comme vous, commandant. Le « je-m'en-foutisme » conduit à des situations irréversibles. Nous payons tous les frais.

— Oh ! ça va, Lane, je n'ai pas à recevoir de leçons, surtout de vous. Nous avons épuisé tous les arguments concernant la pollution. C'est terminé maintenant. Je voudrais que vous tiriez un trait sur ce chapitre. En tout cas, je trouve idiot que des cons de touristes viennent voir, par curiosité, ce que les hommes ont fait de leur planète. Si j'étais à la place des organisateurs, je les ferais payer encore plus cher. Ils seraient moins nombreux...

— Vous n'êtes pas à leur place, commandant, riposte Lane. Et tant mieux. Il est utile que les gens se rendent compte par eux-mêmes, ne serait-ce que pour se sentir une lointaine responsabilité...

— Lane... Vous parlez comme un jaloux, ou comme un envieux. Oui, vous déplorez votre sort et vous enviez vos semblables, libres sur Alpha du Centaure. Car nous sommes heureux, là-bas, autant que nous l'étions ici. Seulement, si vous n'aviez pas fait une connerie en vous livrant au trafic de drogues hallucinogènes, vous seriez de l'autre côté de la barrière en ce moment. Du bon côté.

Lane n'aime pas quand on évoque son passé, sa condamnation. Il a jonglé avec la loi et il a perdu. Alors, qu'on le laisse tranquille.

— Mêlez-vous donc de vos affaires, commandant. Pas des miennes. Souvenez-vous qu'ici, j'applique les règlements en vigueur, sans exception. Alors, conformez-vous à mes directives... Terminé !

Il coupe rageusement l'émission et donne ses instructions au robot.

— Je prends les mesures nécessaires pour l'accueil des visiteurs. Avertis-moi dès que l'AX-4 pénétrera dans notre champ d'attraction.

Il tourne les talons, rejoint le bloc « G » et les locaux du personnel. Il rencontre Harry Knep dans un couloir.

Knep est un gardien sans grade. Il entretient de très bonnes relations avec son chef et, comme c'est un garçon intelligent, il gravira facilement les échelons hiérarchiques. Il achèvera sans doute sa carrière comme chef de section.

Il est arrivé ici il y a huit mois. Il montre déjà une passion pour son métier. Il aime ces vieilles choses du passé et quand il contemple la nature défigurée, mutilée, son cœur se déchire. Il possède une âme sensible et il tâche de communiquer avec ses collègues.

Pourtant, tous ne sont pas des saints, loin de là. Il y a les « durs », rancuniers, vindicatifs, considérant le retour sur la Terre comme une humiliation. Ils ne pensent qu'à prendre leur revanche sur ceux qui les ont condamnés.

Lane, lui, se situe plutôt entre les deux tendances, la « dure » et la « sensible ». Il ne sait pas trop bien dans quel camp il penchera mais,

en tout cas, il possède une terrible aversion pour les équipages d'astronefs !

En revanche, il se mettrait en quatre pour les touristes. Un touriste, pour lui, ce n'est pas simplement un « curieux » armé d'une caméra ou d'un appareil photo, mais un témoin, un observateur qui, une fois rentré sur Alpha Centauri, tirera les conclusions de son périple. Nul doute que la visite du « Musée », malgré le prix exorbitant du voyage, le marquera pour toute sa vie.

Les touristes se classent aussi en plusieurs catégories. Il y a les blasés, les indifférents, les amoureux du « passé ». Tous ressentent quand même plus ou moins un étrange malaise quand ils débarquent sur la planète mère.

Certes, ils sont nés là-bas, à quatre années-lumière, sur Alpha du Centaure, mais ils savent que leurs parents ou leurs grands-parents habitaient jadis la Terre et ont dû la quitter.

Cet exil, ils en connaissent tous les circonstances dramatiques, parce qu'il est raconté dans les manuels d'Histoire, parce que, périodiquement, les nouveaux dirigeants de la Confédération Galactique libèrent des documents d'une authenticité extraordinaire pour sensibiliser l'opinion et éviter le retour aux mêmes erreurs.

Car là-bas, « ils » ont peur que tout recommence comme sur la Terre, malgré leurs précautions. Ils ont peur qu'un jour, dans trois ou quatre siècles, ils soient obligés de fuir plus loin, une nouvelle fois...

Lane annonce à Knep l'arrivée de l'AX-4. Knep semble heureux.

— « Ils » ne nous envoient pas tellement de touristes. C'est dommage.

— Le voyage dure six mois, observe Lane, et ces « vacances » coûtent une petite fortune. Pour réduire les prix, il faut absolument que les charters soient pleins.

Knep esquisse un sourire. Il tutoie Lane, preuve qu'entre les deux hommes est née une solide amitié malgré la fragile barrière de grade. Il imagine la fusée atterrissant sur l'astroport.

— L'AX-4..., répète-t-il. Hum ! Tu n'aimes guère son commandant.

— Non, avoue le gardien-chef, sourcils froncés. Toi non plus, Harry.

— Exact, mais pas parce qu'il est pilote d'astronef ou parce qu'il gagne un gros salaire, ça, je m'en fous. Je lui reproche surtout son ton déplaisant quand il parle de la Terre. Pour lui, la planète mère est devenue un endroit infect et il nous traite comme des ramasseurs de poubelles. Or, notre travail ici est grandiose.

Lane n'apprécie guère le superlatif. Il grimace :

— Grandiose... N'exagérons rien. Dis plutôt ingrat, ténébreux.

— N'empêche. Nous sommes les gardiens de l'Histoire, le tampon indispensable entre le passé et l'avenir.

— Nous gardons quoi, en définitive ? Un air appauvri, une eau

polluée, une terre stérile, une nature saccagée. Crois-tu que l'un d'entre nous se découvre une vocation ?

— Moi, affirme Knep sérieusement, j'ai une vocation : Je respect des vieilles choses.

— Tout le monde, ici, respecte ce qu'« ils » ont laissé. Ça ne signifie pas que nous soyons emballés.

— Ne te plains pas, Lane. Tu as connu pire, sur Alpha du Centaure. Jadis, un proverbe disait « qu'il valait mieux un petit chez soi qu'un grand chez les autres ». Ici, c'est sale, désertique, ça pue. Mais nous sommes chez nous, comme si nous étions les propriétaires.

— Les propriétaires ! Comme tu y vas. Les vrais proprios sont les dirigeants de la Confédération. Ne t'illusionne pas. Ils ne mettent jamais les pieds ici mais ils exploitent cette terre.

— Comment ça ?

— Comment ? Ils gagnent de l'argent en organisant des circuits touristiques. Et moi je te dis qu'un jour viendra où ils réexploiteront de nouveau les richesses du sous-sol. Alors, tu verras rappliquer d'autres bagnards pour extraire les minerais.

Lane soupire :

— Tu es jeune, Harry, enthousiaste. Tu t'assagiras. Un jour, toi aussi, tu seras dégoûté.

Les deux hommes se séparent. Lane appelle son chef de section, depuis le bloc « G ».

Mel Vorton apparaît sur un écran en relief. Son visage barré d'une moustache reste constamment sévère. À la tête de la section depuis plusieurs années, il sait qu'il est au sommet de sa carrière. Quand l'âge de la retraite sonnera, il n'aura plus qu'à se tirer une balle dans la tête car il ne supportera pas l'inactivité.

Il le sait et cette perspective, encore lointaine, le mine déjà, l'obsède, l'aigrit. Il sait aussi qu'il ne retournera jamais sur Alpha Centauri.

Là-bas, ils jouissent du soleil, d'un air pur, d'une eau claire. Ils se baignent dans les mers...

— Que voulez-vous, Lane ?

— L'AX-4 approche de la Terre avec mille touristes à bord. Il se posera dans quelques heures sur l'astroport.

La nouvelle n'impressionne pas Vorton et le laisse indifférent.

— Bien. Occupez-vous de l'accueil. Je préviens les autres sections.

Il coupe la communication avec Lane, lance successivement plusieurs appels. D'abord vers le Mato Grosso. Ensuite vers le Sahara, la Sibérie et le désert de Gibson, en Australie.

Il avertit ses collègues pour qu'ils se préparent à organiser les circuits touristiques habituels.

La section 1, la sienne, dispose du seul astroport de la Terre. Il dirige

donc une section particulièrement importante, qui supervise toutes les autres. Vorton est persuadé, de ce fait, que ses collègues des quatre autres secteurs le considèrent comme un privilégié, tout au moins comme un supérieur.

En réalité, il ne possède pas plus de pouvoirs qu'un autre chef de section. Seulement, il a la responsabilité de l'astroport.

Le secteur 1 a été édifié en plein cœur du Nevada. Si les promoteurs ont choisi les déserts existants pour y installer les gardiens, c'est tout simplement parce que ces lieux étaient les moins déflorés, éloignés de toute agglomération, les mieux « conservés » en somme, par rapport au reste.

Le Nevada stérile reste stérile. Ça ne change rien. Néanmoins, les gardiens logent dans des habitations souterraines. Une usine fabrique l'air respirable. Au-dehors, la teneur en oxygène a tellement diminué qu'elle ne suffit pas à un organisme humain.

En outre, une atmosphère viciée entoure la planète et forme un matelas jaunâtre, un voile opaque interceptant les rayons du soleil. La pollution existe partout, même dans les coins les plus reculés.

Lane prend les choses au sérieux. Il réunit son bataillon de gardes et recommence son éternel bla-bla-bla, chaque fois qu'un astronef touristique est annoncé.

Il passe en revue ses hommes, se montre pointilleux sur la question vestimentaire. Il n'aime pas le débraillé, le négligé, il veut des gars tirés à quatre épingles.

Il observe les uniformes noirs, alignés comme pour une parade. Il s'attarde devant chacun de ses subordonnés, les détaille des pieds à la tête, veillant à ce que rien ne cloche.

— Vous n'accueillez pas ces gens comme les autres, explique-t-il. Ils viennent de loin, de très loin. Ils mettent six mois pour venir du Centaure. Et ils paient très cher leur voyage. Je sais, vous me direz qu'ils appartiennent à des classes aisées, qu'ils ne sont pas obligés de venir. Mais ils le font dans un double but. D'abord, ils exécutent un pèlerinage aux sources. Ensuite, ils veulent se faire une idée. Quand ils repartent, je vous assure qu'ils sont impressionnés !

— Bah ! Ils s'en foutent ! objecte un gardien. De retour chez eux, ils oublieront.

— Non, assure Lane. Ils n'oublieront pas. Ils ne peuvent pas oublier ce qu'ils ont vu. De toute façon, ils raconteront leur périple. Ils ramèneront des films, des photos. Ils comprendront que les archives de la Confédération ne sont pas falsifiées, qu'elles correspondent à la vérité et que personne n'a cherché à les leurrer.

Le gardien reste convaincu de l'inutilité de ces voyages.

— Ils feraient mieux de consacrer les sommes qu'ils dépensent pour améliorer notre sort. Ils nous considèrent comme des bêtes...

— Erreur, rectifie Lane. Ils nous admirent, au contraire. J'ai parlé avec eux. Ils se demandent comment nous résistons, comment nous ne devenons pas fous, et pourquoi nous restons ici.

— Pourquoi ? ironise un autre gardien, au faciès de boxeur. Vous leur avez expliqué, chef ?

— Oui. Je leur ai dit que nous purgions notre peine et que le retour nous était interdit. Certains se sont indignés. Ils ignoraient notre sort, nos conditions d'existence. Ils nous plaignent.

— Que font-ils pour nous aider ?

— Ils créent des associations de défense, parlent de nous à la télévision, confirme Sam. Un jour viendra peut-être où l'opinion prendra conscience que des hommes habitent sur la Terre, pas pour leur plaisir, mais pour conserver intact le patrimoine laissé par nos ancêtres.

— Parlons-en, du patrimoine ! vitupère un troisième gardien. Nous vivons dans une immense poubelle. Je purge ma peine vingt fois plus que si j'étais resté au pénitencier.

Lane foudroie sa recrue du regard, serre les mâchoires :

— Tu te plaisais donc, au pénitencier ?

L'autre fait un pas en arrière. Il comprend qu'ici, il vit libre. Sam le harcèle :

— Tu as ta femme, tes gosses. De quoi te plains-tu ?

Le gardien en noir baisse la tête :

— Vous avez peut-être raison, chef.

— J'ai raison ! insiste Lane. Là-bas, sur Alpha Centauri, quand tu serais sorti de prison, tu n'aurais jamais trouvé à te recaser. Ici, tes gosses seront gardiens, eux aussi.

Knep sort de son mutisme. Il abandonne sa rigide position, se décontracte, et voudrait insuffler sa passion à ses collègues. Il s'adresse à eux :

— D'accord, vos gosses seront gardiens, comme vous. Ils n'auront pas le choix, je sais. Mais notre colonie grandira, se développera, repeuplera peut-être la Terre. D'autres emplois se créeront.

Le plan de Harry n'est pas apprécié de tous. Les « durs » dressent des obstacles sur la route.

— Hé ! Malin... Tu n'as pas de gosse, toi. Alors tu parles sans savoir. Or, des gosses ont besoin d'air, de soleil. Ils ne connaîtront jamais ça. Est-ce juste ?

— Non, ce n'est pas juste, reconnaît Knep. Mais ne l'oublions pas. Un tribunal nous a jugés, condamnés. Nous expions nos fautes. Nous avons l'immense tâche de faire revivre la Terre.

— Avec quoi ? riposte un opposant. Avec nos mains ? « Ils » nous ont abandonnés ici dans de telles conditions que notre intelligence ne pourra même pas se développer. Nous n'avons aucun laboratoire,

aucune école, aucun centre d'apprentissage, et, naturellement, aucun professeur. Qui se chargera de notre éducation ?

Knep reconnaît les difficultés. Il n'y a aucun technicien parmi les détenus. En fait, la seule solution est que ceux-ci s'éduquent eux-mêmes.

— Quand bien même nous deviendrions intelligents, remarque un vieil homme ridé, la Terre restera polluée pour l'éternité, du moins pour des siècles. Croyez-vous que notre avenir est ici ?

Lane reçoit à ce moment un flux électrique en provenance du poste central de surveillance automatique. Son cerveau réagit.

Il s'excuse, ordonne à ses hommes de se tenir prêts, et monte dans la coupole de l'ordinateur-robot.

Celui-ci annonce :

— Lane... L'AX-4 pénètre dans notre champ d'attraction.

— Il a éteint ses moteurs supraphotoniques ? s'informe le gardien-chef.

— Oui. Il poursuit sur sa lancée avec son système conventionnel non polluant. Dans trente minutes, il se posera sur l'astroport.

Lane jette un coup d'œil au-delà des parois transparentes. À un kilomètre, en plein désert, des aires d'accostage accueillent les astronefs dans toutes les conditions de sécurité exigées.

Il contacte la tour de contrôle.

— Radar 1... Vous suivez l'AX-4 ?

— Oui, répond le surveillant. Il aborde une trajectoire correcte. Les écrans antithermiques entreront en action dès que le vaisseau se présentera à la verticale.

— O.K., dit Sam. Je vous rejoins immédiatement.

Il quitte la coupole, descend dans les hangars et se met au volant d'un véhicule monté sur coussin d'air. Peu après, il se propulse vers l'astroport.

CHAPITRE II

L'AX-4, long cigare sans hublots, se retourne comme une crêpe en abordant les hautes couches atmosphériques. Il présente ses moteurs face au sol.

Ses rétrofusées, bourrées d'un carburant traditionnel, non polluant, crachent et freinent sa descente. Celle-ci, réglée comme une pendule par un ordinateur, n'exige même pas une intervention humaine. L'équipage contrôle simplement le pilotage automatique.

En bas, sur l'astroport, autour de l'aire d'atterrissage, les écrans antithermiques entrent en action, rabattant la chaleur au centre d'un quadrilatère délimité par des balises.

L'astronef apparaît enfin, dans un bruit assourdissant, crevant le matelas jaunâtre et permanent du brouillard artificiel, résultat de deux siècles de nuisances.

Les flammes orangées échappées des tuyères dessinent cinq colonnes de feu éblouissantes, aveuglantes. Ce dégagement d'énergie est aussitôt attaqué par des rayons réfrigérants.

La chaleur diminue sur l'aire d'accostage.

Enfin, dans un ultime frémissement, le grand vaisseau s'immobilise. Les moteurs coupés meurent dans des râles. Puis un silence profond s'établit.

La tour de contrôle contacte le spationef.

— AX-4... AX-4... Température redevenue normale. Vous avez l'autorisation de sortir.

Aux commandes de son véhicule sur coussin d'air, Lane observe la fusée venue du Centaure. Un peu plus de quatre années-lumière de voyage, en six mois, grâce aux moteurs supraphotoniques.

Il manœuvre un levier. Son engin se soulève à plusieurs centimètres du sol, se propulse sur l'aire d'accostage en béton et s'implante sous l'AX-4, au débouché d'un ascenseur tubulaire. Un sas assure la communication entre les deux engins, le plus petit devenant le parasite du grand.

Lane se lève, attend quelques minutes. Le premier homme qui débouche de l'ascenseur est le commandant de l'AX-4. Celui-ci ne tend pas la main, grimace un sourire et dit sèchement :

— Je place mes passagers sous votre responsabilité, Lane. Désormais, s'il leur arrive quelque chose, je m'en lave les mains.

Le véhicule sur coussin d'air n'accueille pas plus d'une centaine de personnes. Dix navettes, entre l'astroport et la base, seront nécessaires.

Lane se charge de ces formalités. Il accomplit les dix voyages sans

maugréer et, avec l'aide des autres gardiens, il installe les touristes dans leurs chambres.

La base 1 est équipée en conséquence pour recevoir cet afflux de visiteurs. Chacun trouve à se caser confortablement. Les passagers sont invités à ranger leurs bagages dans les armoires et à se reposer. Les repas seront tous servis dans les chambres.

Ce n'est pas la première fois que des touristes viennent sur la Terre. Le scénario minutieusement élaboré, le programme, l'accueil, satisfont en général tout le monde.

Dès leur arrivée, les visiteurs souffrent très rapidement de la claustration. Des hôtesse leur expliquent que l'air de la Terre est pollué, que sa teneur en oxygène a tellement diminué par suite des nuisances, des fumées, des produits chimiques, des déjections des multiples activités de l'homme, qu'il est devenu impropre à la respiration. Un organisme plongé dans ce milieu nocif s'asphyxie au bout de quelques heures, surtout s'il n'est pas entraîné.

Mel Vorton a fait un petit speech aux nouveaux arrivants, leur souhaitant notamment la bienvenue et un heureux séjour sur la Terre. Il a dit que Sam Lane s'occuperait d'eux afin qu'ils ne manquent de rien.

Lane contemple le programme du lendemain et glisse à Knep :

— La séance de cinéma va les émerveiller. C'est chaque fois pareil. Ils s'extasient. Ils ne comprennent pas comment l'humanité a pu en arriver là. Et quand les visites commentées commencent vraiment, ils trouvent cela franchement affreux.

— Ils sont déçus ?

— Non, pas forcément. Ils ne s'attendent pas d'ailleurs à trouver un paradis. Ils sont émotionnés, attendris. Et ils regrettent... Ils regrettent tous ce qui s'est passé. En tout cas, pas un ne parle de revenir. Je crois qu'ils sont dégoûtés jusqu'à la fin de leurs jours !

Lane organise les horaires de ses hommes. Les femmes des gardiens jouent les hôtesse et elles se montrent aussi aimables que possible.

Le lendemain, par deux tranches de cinq cents, les touristes sont invités dans un immense amphithéâtre souterrain, aux fauteuils moelleux et au confort particulièrement poussé. L'air climatisé fait oublier la brume jaunâtre extérieure.

Un film en coloremie, avec commentaires enregistrés, accapare un vaste écran panoramique semi-circulaire. Il montre la Terre comme elle était avant le Grand Départ.

Le survol des mers, des montagnes, plonge les spectateurs dans le ravissement. Un océan aux eaux bleues, transparentes, lèche mollement une plage de sable fin bordée de palmiers. Ailleurs, une cascade jaillit d'un rocher et inonde d'argent une vallée étroite. Des neiges immaculées couronnent de grands pics déchiquetés.

Dans les plaines, les champs cultivés découpent leurs carrés. Des villes animées, de petits villages rassemblent des gens apparemment heureux de vivre.

Quand la lumière revient dans l'amphithéâtre, les spectateurs croient que les images proviennent d'un autre monde. En réalité, c'est bien d'un autre monde qu'il s'agit, tout au moins d'une autre époque.

La Terre était belle, jadis. Une perle dans un écrin bleu. Les hommes ont gâché ce que la nature leur avait généreusement donné.

Lane apporte quelques commentaires personnels. Il parle dans un micro :

— Mesdames, messieurs, je ne voudrais pas troubler votre prochaine nuit, mais ce que vous avez, vu ne correspond plus du tout à la réalité d'aujourd'hui. Comparez la Terre de jadis avec Alpha du Centaure, et posez-vous des questions. Centaure est accueillant, certes, mais il n'est pas aussi riche en décors, en régions climatiques. N'ayons pas peur de l'avouer : nous avons perdu au change. Mais c'était fatal. Je crois qu'il n'existe pas dans l'univers, aussi loin que nous chercherions, une planète aussi belle que la Terre.

Il rectifie :

— Enfin, quand elle était habitable...

Les visiteurs posent de nombreuses questions et Lane y répond objectivement. Il aime ces contacts humains. Il a la conviction, de plus en plus grande, qu'un accroissement du tourisme ne peut que plaider la cause de la planète mère.

Quelle cause ? Une cause perdue ?

Certes, ce n'est pas parce que des visiteurs viendront admirer un monde pollué par une civilisation démoniaque aux erreurs accumulées que la Terre reprendra son visage d'antan.

Il n'y a pas de miracle. Les hommes émigrés sur Alpha ne reviendront jamais parce que la pollution durera encore des siècles...

Non. Mais Lane pense à autre chose, à sa propre cause, à celle de ses collègues, à cette « colonie » vivant dans des conditions infernales et pour laquelle l'opinion publique n'a que mépris ou indifférence.

Le programme des jours suivants comporte des visites de certains sites naturels. Des sortes d'énormes hélicoptères géants, pouvant enfourner trois cents personnes, quittent la base 1.

Ils se dirigent vers des endroits bien précis. Un circuit emmène les touristes des rives du Pacifique aux rives de l'Atlantique, avec arrêt au Cañon du Colorado, à la région des lacs canadiens, à la Floride.

Partout, la brume jaunâtre se traîne dans le ciel, obscurcit l'horizon. En bas, les plaines jadis cultivées sont envahies par les herbes folles. L'asphalte des routes et des autoroutes s'est craquelée.

Les rivières charrient des eaux café au lait. Les plages, noires de mazout, n'incitent pas à la promenade. Les mers, sans poissons,

brassent une écume sale.

Chaque fois que les touristes sortent des hélicos, ils revêtent obligatoirement un masque respiratoire. Ainsi équipés, lâchés en pleine nature, ils ressemblent à des êtres venus d'une autre planète, bien différents de la race humaine.

Ils ont l'impression de fouler un sol inconnu, vierge, sur lequel le pas de l'homme s'imprime pour la première fois. Ils ne peuvent imaginer qu'il y a encore cinquante ans, les derniers habitants de la Terre luttaienent contre l'asphyxie, contre les déchets.

Le Grand Départ vers Alpha du Centaure avait déjà sonné bien avant. Tout le monde n'avait pas voulu partir. Certains s'étaient accrochés dans les sites les moins pollués. Mais la terre stérile ne donnait plus de nourriture. L'air irrespirable étouffait les gens, les plantes, les animaux.

Alors, les derniers avaient cédé. Ils étaient partis, comme les autres, pour ne plus jamais revenir, emmenant leurs regrets et leur nostalgie. Hors du système solaire, sur un monde différent, certains n'avaient pas pu se réadapter.

Ils s'étaient suicidés ou étaient morts de tristesse. Mais des millions d'autres avaient survécu.

Ils avaient bâti une nouvelle civilisation en adoptant tous les principes de la précédente. Ils avaient construit des villes, ensemencé le sol. Bref, ils s'étaient « intégrés ».

Maintenant, une seconde Terre était née, quelque part dans l'espace, à plus de quatre années-lumière de la planète mère moribonde...

Lane respecte l'horaire de son programme. Il doit montrer le maximum de choses, faire visiter d'anciennes grandes agglomérations : Los Angeles, New York, Washington.

Des villes mortes, silencieuses, envahies par la végétation. Des carcasses métalliques rouillées gisent un peu partout. Tout est vide, désertique, abominablement laid. Rien n'est plus angoissant qu'une cité sans âme, sans activité.

Or, à l'issue d'une visite à New York, Lane constate le premier incident. Depuis l'organisation des circuits touristiques, cela n'est encore jamais arrivé.

*

* *

New York, envahie par les herbes et les ronces, reste quand même la ville la plus photographiée, la plus filmée. Parce qu'une sorte de légende s'attache à cette grande métropole.

Jadis, elle était le symbole d'une architecture nouvelle, audacieuse. Ses gratte-ciel attiraient les foules. Maintenant, elle ressemble à toutes les autres cités. Les grandes avenues vides, les buildings silencieux, les

immenses parkings déserts, les supermarchés aux étalages nus forment une atmosphère étouffante.

Chaque fois qu'un homme d'Alpha Centauri met le pied dans New York, première ville du périple, il ressent un sentiment étrange, indéfinissable. Une angoisse le paralyse. Il se pose des tas de questions. Et il ne peut s'empêcher d'imaginer la cité grouillante, animée, comme il le voit dans les documents.

La statue de la Liberté se dresse toujours devant les gratte-ciel de Manhattan.

Le programme a bien débuté. Lane a fait visiter les principaux quartiers de la ville, les usines, la centrale atomique, le métro.

Ils sont arrivés de nuit du Nevada. Tout exprès. Sous la lune, ils ont aperçu une cité fantôme. Quelque chose d'impressionnant. L'absence totale de lumière donne une idée terrible d'abandon, d'isolement. Dans de telles conditions, personne ne se hasarderait dans les rues.

Après une journée chargée, Lane offre à ses hôtes quelques instants de détente. Trois heures, pas une de plus, de tourisme libre. Certains en profitent, d'autres préfèrent rester dans l'hélico.

Mais les amateurs de vieilles pierres se plaisent généralement à gratter, à fouiller, dans l'espoir de découvrir un objet ayant appartenu à un homme.

Généralement, ils en trouvent, souvent abîmés par les ans. Les gardiens les laissent faire en souriant.

Lane et Knep font équipe. Es savourent quelques moments de repos, bavardent avec les touristes. Sam prend Harry à part.

— Tu sais, si les instructions ne tenaient que de moi, j'interdirais formellement les visites non accompagnées. Mais la direction et les organisateurs exigent cette petite entorse au règlement.

— Pourquoi ? s'étonne Knep. C'est marrant, les fouilles. Ils ont l'impression de ramener des souvenirs. Psychologiquement, ça paraît excellent.

— Psychologiquement peut-être. Mais pratiquement...

Lane s'interrompt. Les touristes commencent à rentrer, les uns après les autres. Aucun ne tient à se faire attraper par la nuit, dans les ruines. Ils respectent l'horaire strict, minuté, imposé par la direction.

Sam hoche la tête et poursuit sa pensée :

— Pratiquement, c'est dangereux. Un jour ou l'autre, il y aura un accident. Ou bien quelqu'un se perdra.

Knep éclate de rire.

— Tu exagères. Comment veux-tu qu'ils se perdent ? Au départ, nous leur donnons à tous un walkie-talkie. Ils peuvent nous appeler à n'importe quel moment.

— Exact, reconnaît Lane avec une grimace. N'empêche, ils peuvent toujours glisser dans quelque ruine et rester ensevelis.

— Il n'y a jamais eu d'accident depuis les voyages organisés, remarque Harry.

— Encore exact, approuve Sam.

Chaque fois qu'un touriste regagne l'énorme hélicoptère, il passe devant une cellule photo-électrique. Un comptage s'effectue automatiquement. Ainsi, à la simple lecture d'une carte perforée, Lane sait qu'il ne manque personne.

L'hélico emmène deux cent cinquante passagers par fournée. Chaque soir, il rentre à la base 1 et repart le lendemain avec un nouveau contingent de visiteurs.

La rotation sur quatre jours permet des périodes de repos. Mais la base offre un certain nombre de distractions. Les gardians donnent des conférences et projettent des films documentaires sur les activités de l'homme, avant le Grand Départ. Ainsi, les spectateurs assistent au travail pratiqué jadis dans les usines, aux travaux des champs, aux loisirs, à la vie quotidienne. Ils se mêlent intimement à l'existence qu'avaient menée leurs parents ou leurs grands-parents.

Jamais, sur Alpha Centauri, ils n'ont eu accès à de tels documents. Des scènes bouleversantes de sincérité arrachent des larmes d'émotion aux plus sensibles. En tout cas, il n'y a jamais un contestataire dans l'assistance.

Lane consulte sa montre. Dans trois minutes, le délai sera écoulé et il fermera les portes de l'hélico. Tout retardataire aura droit à une amende. Tel est le règlement.

Knep consulte la fiche perforée de la compteuse automatique. Il sursaute, se précipite vers son chef. L'inquiétude tараude son jeune visage.

— Sam... Il en manque trois !

Maître de lui, Lane vérifie la fiche. Aucun doute. Deux cent quarante-sept personnes seulement sont passées devant la cellule photoélectrique.

Cette absence, due sans doute à un retard, n'atteint pas encore des proportions dramatiques. Sam s'enferme dans sa cabine et lance des appels par radio :

— Horaire terminé... Horaire terminé... Rentrez à bord.

Il n'obtient aucune réponse. Or, les trois absents sont munis, comme les autres, de petits émetteurs-récepteurs. Pourquoi ce silence ?

— Vous m'entendez ? Si oui, répondez.

Le haut-parleur reste muet. À travers les hublots, Knep sonde vainement les alentours du vaste parking en surface utilisée pour l'atterrissage de l'hélicoptère.

Le parking se situe à peu près au centre de la ville. De chaque côté se dressent des buildings aux façades décrépies, parfois lézardées. Tout ça tient encore debout malgré cinquante ans d'abandon.

La nuit tombe. La lune perce à peine la brume permanente. Pourtant, à travers des échancrures, on discerne quelques étoiles. Un vent aigre, presque froid, aide à la dissipation du smog. Mais celui-ci se reformera sitôt que le vent faiblira.

Lane diffère le départ d'une heure. Mais il ne peut plus attendre. Il remarque que chez les passagers, aucun n'a remarqué la triple absence.

En tout cas, des gens s'inquiètent du retard. Ils consultent leurs programmes et constatent qu'ils auraient dû déjà regagner le Nevada.

Le gardien-chef leur explique qu'un incident technique modifie sensiblement l'horaire.

Knep souffle à l'oreille de son compagnon :

— Pourquoi ne leur dis-tu pas la vérité ?

— Tu es fou ! Je ne veux pas de panique.

— Pourtant ils sauront bien, tôt ou tard.

— Le plus tard sera le mieux.

Lane demande conseil à Vorton, par radio. Il lui dit que trois touristes manquent à l'appel.

Le chef de la section 1 paraît perplexe. C'est la première fois qu'un tel incident se produit. Ses ordres arrivent aussitôt :

— Revenez à la base, Lane. Nous vérifierons l'identité des absents. Demain, j'enverrai des patrouilles.

L'hélico rentre de New York avec plus d'une heure de retard. Il se pose correctement sur l'astroport de la base 1 et les passagers regagnent leurs chambres. Ils ignorent toujours que trois d'entre eux ont mystérieusement disparu.

*

* *

Vorton examine trois fiches agrémentées d'une photographie et d'empreintes digitales. Il les détaille consciencieusement, jusqu'à ce qu'il les assimile par cœur.

Il répète :

— Deux hommes et une femme. Je ne comprends pas. D'après vous, Lane, qu'est-ce qui a pu se passer ?

Convoqué dans le bureau de son chef sitôt après son retour de New York, Sam hausse les épaules. Il sent qu'il va passer une nuit blanche, tout au moins une grande partie.

— Je n'en sais rien, ils avaient leurs masques respiratoires et leurs walkies-talkies quand ils ont quitté l'hélico. Je vérifie toujours.

— Vous êtes un employé consciencieux. Je le reconnais. Mais vous étiez responsable des deux cent cinquante passagers. Il faudra que vous les retrouviez à tout prix.

— Comment ça ?

— Dès l'aube, vous repartirez pour New York et vous lancerez des patrouilles au-dessus de la ville. Je veux que demain soir vous me rameniez ces deux hommes et cette femme.

Vorton contemple de nouveau les fiches. Il constate qu'il s'agit de trois personnes assez jeunes, tous techniciens qualifiés. Apparemment, ils n'avaient pas d'amis, ni parents parmi les autres passagers de l'AX-4, car leur absence aurait déjà suscité l'inquiétude de quelqu'un.

Le chef du secteur 1 remet les fiches à son collaborateur.

— Je vous les confie, Lane. Par prudence, vous en ferez une photocopie et vous les laisserez au dossier.

Il se mord les lèvres, agacé par le problème.

— Il n'y a pas trente-six façons de disparaître...

— Non, coupe Sam. Mais il en existe plusieurs.

— Je vous écoute.

— Ils peuvent avoir été pris sous un éboulement.

— Tous les trois ensemble ?

— Justement. Parce qu'ils étaient tous les trois ensemble, par coïncidence.

— Autre solution ?

— Ils ont quitté leur masque respiratoire et ils sont morts asphyxiés.

— Pourquoi auraient-ils quitté leur masque ? Ils connaissent les dangers.

— Supposons qu'ils tentaient une expérience pour déterminer combien de temps ils pourraient survivre sans appareil.

— Supposition idiote ! grommelle Vorton. Je la refuse, Lane. Vous envisagez tout simplement un suicide. Avez-vous autre chose ?

— Oui. Ils ont pu s'égarer...

— Dans ce cas, ils vous auraient alerté. Ne me dites pas que leurs trois émetteurs sont tombés en panne simultanément.

Sam semble vaincu. Il voûte les épaules.

— Alors je ne vois plus qu'une hypothèse...

— Laquelle ?

— Ils ont volontairement disparu !

Vorton se dresse de son siège, comme projeté par un ressort. Ses yeux s'ouvrent démesurément et se braquent sur son subordonné. Il entend la plus belle ânerie de sa carrière.

— Vous savez bien, Lane, que toute survie est impossible sur la Terre en dehors des bases. Ces désespérés ne tiendront pas longtemps. Et puis pourquoi disparaîtraient-ils volontairement ?

— Ça..., dit Sam en hochant la tête, c'est le problème.

— Eh bien ! débrouillez-vous mais retrouvez-moi ces trois lascars ! S'ils sont fous, nous les raisonnerons. Mais si vos recherches s'avéraient négatives, je serais obligé d'en référer au « principal ».

Lane fronce les sourcils.

— Attendez avant de prévenir le « principal » ; vous savez ce que je risque.

— Oui, confie le chef de section, paternel. Le retour au pénitencier.

— Épargnez-moi cette sentence, Vorton, je vous en supplie. J'ai ma femme et mes gosses ici. Tout ce que je possède de plus cher au monde. Si je retourne là-bas, je perdrai tous mes droits...

— Je comprends.

Mel tend la main à son collaborateur, pardessus le bureau. Lui aussi est un détenu. Il fera le maximum pour que l'affaire se classe et ne prenne pas des proportions inquiétantes.

— Je compte sur vous, Lane, pour que vous régliez ce problème le plus rapidement possible. C'est votre intérêt.

Sam serre la main de son chef. Il en éprouve une certaine fierté et en tout cas il y puise du réconfort. Il a maintenant besoin de toute sa tête pour étouffer ce mystère naissant.

Au fond, il n'est pas sûr de retrouver les trois disparus.

CHAPITRE III

Une aube terne pointe sur New York.

L'Atlantique mêle son gris au smog. L'ensemble forme une purée de pois compacte, d'autant qu'en ce début d'automne, les conditions climatiques n'arrangent pas la situation.

Il a plu beaucoup ces dernières semaines et cette humidité favorise l'apparition des brouillards. L'air est plus étouffant que jamais et le matelas polluant s'épaissit dans le ciel. Il semble qu'une carapace de plomb entoure la grande serre.

Les quatre sphères volent en formation. Elles ressemblent à des bulles de savon et abritent deux hommes. Donc, en tout, huit gardiens à l'uniforme noir participent aux recherches.

C'est peu. Lane a demandé un effectif plus nombreux mais, vu la présence des touristes à la base, Vorton a besoin de tous ses hommes.

Sam peste contre la malchance qui s'abat sur lui. Il imagine le pire, se voit déjà devant le tribunal administratif, face au « principal » l'accusant de négligence. S'il passe en jugement, il retournera au pénitencier, sur Alpha du Centaure. Knep avec lui, certainement.

Aussi les deux hommes marquent-ils beaucoup d'intérêt pour leur mission. Ils occupent tous les deux une bulle et, quand ils arrivent au-dessus de New York, ils se rendent immédiatement au parking où hier soir stationnait le gros hélico.

Ils tiennent conseil avec leurs compagnons. Ils lancent quelques appels, sans trop d'espoir. En fait, ils ne reçoivent aucune réponse. Alors, l'anxiété ronge leurs visages.

Ils se posent des tas de questions. Pour eux, il paraît impossible que trois personnes disparaissent en même temps. Sur les trois, l'une aurait au moins appelé...

Rageur, Lane montre un plan de la ville. Il quadrille les proches quartiers car, d'après lui, les disparus n'ont pu aller bien loin. Ils se cachent très certainement dans les buildings.

Pourquoi, s'ils ne sont pas blessés, n'utilisent-ils pas leur émetteur de poche ?

Les bulles partent, une à une, dans des directions opposées. Elles rasant la cime des immeubles. Parfois, elles se posent sur une place, dans un square. Leurs passagers descendent, exécutent des rondes et appellent par haut-parleur.

— Signalez votre présence. Nous vous cherchons...

Ils fouillent en vain le centre de la ville. Ils ne peuvent pas ratisser tous les buildings, cela leur prendrait un temps fou et manquerait

d'efficacité. Il existe des milliers de cachettes : dans les égouts, dans les couloirs du métro, dans les caves.

Lane sait qu'il cherche une aiguille dans une meule de foin. Il ne s'illusionne pas. Son œil fureteur parcourt les rues qu'il survole.

Il grommelle :

— Ils ne répondent pas parce qu'ils ne veulent pas répondre. Si tu veux mon avis, Harry, ils n'ont pas réintégré l'hélico parce que cela entrerait dans leurs plans.

— Quels plans ?

— Je l'ignore. Ou, s'ils ne l'ont pas fait délibérément, ils y ont été obligés.

— Par qui ? sursaute Knep.

Sam ne répond pas. Il met pied à terre, pénètre dans un magasin entièrement vide. Il explique :

— Regarde. Les hommes ont tout emmené sur Alpha Centauri. Tout. Leurs machines, leurs stocks de ravitaillement, leurs médicaments. Ils n'ont rien laissé. Et il y a une chose qui me tourmente bien plus.

— Quoi donc ?

Lane sort les fiches de sa poche. Il observe les photos et hoche la tête.

— Dans quelques heures, ils auront achevé leurs cartouches d'air respirable. Comment survivront-ils ?

— Tu penses vraiment à un suicide ?

— Ça me paraît en être un.

— C'est idiot de se suicider sur la Terre et de payer un prix fou son dernier voyage.

— Pourtant, répète le gardien-chef, ils n'auront bientôt plus d'oxygène. À moins...

— À moins ?

— À moins qu'ils ne trouvent le moyen d'en fabriquer ?

— Comment ?

Lane dessine un large geste avec ses mains, puis il se frappe le front de son index :

— Avec ça.

Knep ne comprend pas, malgré sa bonne volonté. Son chef s'exprime par énigmes.

— Ça...

— Oui ça, confirme Sam. Le cerveau, quoi. Un type intelligent est capable de fabriquer de l'oxygène.

— S'il trouve des matières premières...

— Quand j'ai dit que les hommes avaient tout emporté, j'exagérerais sûrement. Je suis bien placé pour savoir qu'ils ont opéré un tri, avant de partir. Ils ont jeté pas mal de choses, ce qui n'était pas strictement utile. Ils ont enfermé tout ça dans des silos hermétiques.

— En prévision de quoi ?

— En prévision de rien. Nous connaissons très exactement l'emplacement de ces silos. Et, comme par hasard...

Lane hurle tout d'un coup, furibond :

— Nom de Dieu !

Il prend les jambes à son cou, enfile une rue, puis une autre, comme s'il connaissait la ville par cœur. Knep a de la peine à le suivre.

Le gardien-chef s'immobilise alors devant un grand building de verre et d'acier. Il contemple le fronton. Alors il pénètre à l'intérieur, descend vers les caves par un escalier de béton.

Il crie à tue-tête :

— Hé ! Vous êtes là ?

Par réflexe instinctif, il tire le pistolet à rayons qui pend à sa ceinture. Avec son arme, il peut détruire n'importe quoi.

Il se retourne vers Knep haletant :

— Attention. La porte du silo a été forcée...

Il fait coulisser sans effort la lourde porte métallique sur son rail. Il tire une lampe de sa poche et en braque le faisceau puissant vers l'immense cave souterraine.

Il répète, autoritaire :

— Vous êtes là ?

Personne ne répond. Lane s'avance vers des rangées de caisses empilées les unes sur les autres. Il ne remarque rien d'anormal mais il ne peut vérifier tout le stock.

— Les caisses sont hermétiques, explique-t-il. Je ne sais pas ce qu'elles contiennent, mais il y a cinquante ans qu'elles sont ici. À la longue, même avec l'étanchéité, leur contenu s'abîmera.

Harry s'émerveille. Il pénètre pour la première fois en des lieux rigoureusement interdits.

— Ces... ces choses ne serviront à rien.

— À rien, dit sèchement Lane. Nous possédons la liste de tous les silos. Elle est impressionnante. Ils auraient pu tout brûler avant de partir. En tout cas, nous n'avons pas le droit de toucher à ces caisses, c'est propriété de la Confédération. Et puis, tout ça est vieux, démodé. Knep hoche la tête. Il revient vers la porte. Sous les voûtes, les voix résonnent étrangement.

— D'après toi, les trois disparus sont passés ici. Ils connaissaient donc cet emplacement.

— Apparemment. Ça signifie que, sur Alpha du Centaure, les secrets sont mal gardés.

— Mais qu'espèrent ces deux hommes et cette femme ?

— Je n'en sais rien. Ils ne mèneront jamais qu'une vie de reclus et ils seront impitoyablement pourchassés, abattus. Au fond, est-ce bien ce qu'ils cherchent ?

Lane et Knep sortent du silo. Ils retrouvent la rue avec plaisir, malgré le smog et l'air pollué. Avec leurs masques, ils ressemblent à des sortes de monstres.

Sam désigne son appareil respiratoire.

— Jour et nuit, il leur faudra ça sur la figure, en admettant qu'ils trouvent de l'oxygène en cartouches. Je les plains.

— Alors, soupire Harry, on abandonne ?

— Le fait qu'ils aient forcé un silo prouve leur désir d'évasion. Ma responsabilité n'entre donc plus en jeu, et Vorton sera obligé d'avertir Munter.

— Le « principal » ?

— Oui, le « principal ». Seul, Munter décidera de la conduite à tenir. Mais je crois qu'il fera tout pour qu'on reprenne les évadés.

— Et si on ne les retrouve jamais ?

Sam hausse les épaules.

— Bah ! Tant pis pour eux. Ils crèveront dans quelque coin, victimes de leur folie. Mais si Munter tient à les reprendre, c'est pour qu'ils passent en jugement. Tu comprends, il ne veut pas que de tels incidents se reproduisent.

Lane appelle les pilotes des trois autres bulles. Il leur dit de revenir au parking. Quand les quatre engins volants se retrouvent rassemblés, Sam décide de rentrer au Nevada : rapport en poche, il ne craint plus les foudres de Vorton.

*
* *

Mille touristes à la fois, ça fait beaucoup de monde. C'est une petite ville, une colonie. Certains se connaissent et forment des groupes, d'autres s'ignorent complètement ou s'isolent.

Eh tout cas, Vorton et Lane commencent une enquête difficile. Ils interrogent, ils montrent les photos des trois disparus. On leur répond toujours la même chose, par la négative, en haussant les épaules.

À la fin d'une journée épuisante, Vorton tourne en rond dans son bureau. Chaque soir, il établit un rapport pour le « principal ».

Il se creuse la cervelle :

— J'aurais dû, déjà, alerter mon chef hiérarchique. Ce retard n'arrange pas nos affaires. Pourtant, j'aimerais régler moi-même cette histoire.

Lane redoute beaucoup moins la sentence d'un tribunal. Il explique que si ces deux hommes et cette femme ont volontairement disparu, les gardiens ne sont plus responsables.

— Évidemment, nous ne sommes plus responsables ! tempête Mel. N'empêche, il reste à déterminer les motifs de cette triple disparition.

— Est-ce à nous de nous en occuper ? La direction n'a qu'à envoyer

des enquêteurs.

— Vous oubliez, remarque Vorton, que même par ondes accélérées à travers le subespace, la direction ne sera prévenue que trois mois plus tard. C'est le temps nécessaire pour qu'une communication-radio atteigne Alpha Centauri. Et il faudra encore trois mois pour la réponse. De ce fait, nous sommes pratiquement isolés.

— Excusez-moi, Vorton, je ne pensais plus à ce détail. En y réfléchissant bien, nous sommes livrés à nous-mêmes. Il faut se débrouiller. En admettant que la direction soit alertée, les touristes seront repartis avant que nous obtenions la réponse.

Le chef de la section 1 s'assoit. Il prend sa tête entre ses mains et essaie d'y voir clair. En réalité, la fatigue brouille ses yeux.

Il chasse comme un nuage devant lui.

— Je pourrais, à la rigueur, consigner les touristes dans leurs chambres et stopper là leurs vacances. En somme, annuler la suite du programme.

Sam pousse un soupir bruyant.

— Vous n'y songez pas ! Ils ont payé leur voyage un prix fou. Ils ont englouti leurs économies pour voir la Terre. Si vous preniez la décision d'annuler leurs circuits, ils ne vous le pardonneraient pas. Et puis est-ce vraiment à vous de décider ?

— Non. Le « principal » reste seul juge. Mais si je lui sou mets un rapport défavorable, il risque fort de m'écouter.

La moutarde monte au nez de Lane. Son visage s'empourpre. Il sait que Vorton lèche un peu les bottes du « principal » et trahirait sans pitié ses compagnons.

Il s'avance vers le bureau, passe de l'autre côté et, engageant une action aux conséquences incalculables, il saisit son chef par le col de sa veste.

Il crie, menaçant :

— Ne faites pas cette connerie, Vorton, sinon mes gars et moi ne vous reconnâtront plus comme notre supérieur.

Surpris par l'attitude agressive de son subordonné, Mel étouffe de rage. Il devine qu'un fossé se creuse entre lui et Lane alors que jusqu'à présent les relations entre les deux hommes étaient irréprochables.

Il cligne des yeux, ne se défend pas, car il est physiquement inférieur, et marmonne :

— Une rébellion ? Vous savez où ça mène.

— Je sais, gronde Sam entre ses dents. Je sais aussi que si vous faites un rapport, vous vous débrouillerez pour me refiler la responsabilité sur le dos. Or, je ne veux pas payer les frais d'un problème qui dépasse ma compétence.

D'une poigne vigoureuse, il rejette Vorton dans son fauteuil et ajoute :

— J'ai tous les gars de la section 1 derrière moi. Allez-y, faites votre rapport. Le « principal » me saquera. Mais il faudra d'abord qu'il m'attrape. Avant que la police vienne du Centaure pour m'arrêter, les choses pourraient changer.

— Du chantage, Lane ? Votre groupe de rebelles serait écrasé dans quelques mois, impitoyablement. Ne vaut-il pas mieux nous entendre ?

Le gardien-chef, imposant par sa carrure, s'assied sur le rebord du bureau. L'une de ses jambes bat le vide.

— Je ne demande que ça.

Vorton fait machine arrière. Il ne veut pas envenimer la situation car il sait qu'il aurait peu de partisans, du moins à la base 1, et il serait obligé de se réfugier dans une autre section.

Il ne tient pas à abandonner un poste chèrement acquis. Il tente la médiation car il est diplomate :

— Si je ne dis rien, Lane, que se passe-t-il ?

— Le programme touristique continuera comme prévu.

— Mais il manquera toujours les trois disparus ! Ils s'en apercevront forcément dans les autres bases.

Lane a recours à son imagination, prouvant qu'il ne manque pas d'idées.

— Vous pouvez toujours établir de faux bulletins de santé. Admettons qu'il y ait trois malades...

— Bah ! C'est toujours possible.

— Il le faudra. Cela nous laissera encore quelque temps de répit. Nous en profiterons pour passer New York au peigne fin. Ils reviendront au silo, dans celui-là ou dans un autre. Alors, nous les prendrons au piège.

Vorton réfléchit. Son subordonné le presse de se décider.

— C'est à prendre ou à laisser.

Le chef du secteur 1 cède. Mais il espère bien avoir sa revanche. Et là, il ne ratera pas Lane.

— Bon, accepte-t-il. J'établirai trois bulletins de santé motivant une hospitalisation.

Un doute altère la satisfaction de Sam.

— Vous croyez que le « principal » ne mettra pas son nez dans l'affaire ?

— Non. Je m'arrangerai.

Lane sort du bureau sans serrer la main de Vorton. Un froid existe désormais entre les deux hommes. Mais le gardien-chef est décidé à se battre jusqu'au bout pour ne pas retourner sur Alpha Centauri.

Si cette éventualité survenait, alors il se logerait plutôt une balle dans la tête.

Ils ne partent que neuf cent quatre-vingt-dix-sept pour la base 2,

après avoir épuisé tous les circuits offerts par la section du Nevada. Officiellement, trois malades sont hospitalisés mais leur état ne suscite aucune inquiétude. Les médecins leur ont simplement interdit la suite du voyage.

La base 2 du Mato Grosso englobe toute l'Amérique du Sud. Là encore, des hélicoptères géants emmènent les touristes dans la forêt amazonienne, rongée par une lèpre végétale. Ils visitent la Cordillère des Andes, les vieux sites incas, la Patagonie et la Terre de Feu.

Puis la section 3 du Sahara prend le relais.

Elle s'occupe des circuits européens. Or, Vorton reçoit un appel de la base 3.

Son collègue du Sahara apparaît sur l'écran, visage soucieux.

— J'ai un ennui, Vorton.

— Un ennui ? Quel genre ?

— Figurez-vous qu'hier, ils visitaient Londres. Ils étaient deux cent cinquante, comme convenu dans les normes de sécurité.

Mel fronce les sourcils. Il devine déjà qu'au Sahara ils ont à résoudre un problème analogue au sien.

Il feint l'ignorance.

— Alors ?

— Alors, ils ne sont revenus que deux cent quarante-six...

— Quatre disparus ? Vous les avez fait rechercher ?

— Évidemment. Les patrouilles sont rentrées bredouilles.

Un sourire ironique se dessine sur la bouche de Vorton. Il sent que l'affaire prend des proportions inquiétantes.

— O.K. ! mon cher, j'ai le même problème chez moi.

— Vraiment ? Qu'avez-vous fait ?

— J'ai établi des faux bulletins de santé.

— Ainsi, vous avez trois malades qui n'existent pas ?

— Exact !

Le chef de la base 3 s'arrache les cheveux. C'est un homme extrêmement angoissé et il n'aime pas les histoires. Il cherche désespérément une issue.

— Je vais prévenir le « principal ».

— Ne faites pas ça ! conseille Vorton. Vous me mettriez dans le pétrin. Tâchons de régler cette affaire nous-mêmes. Établissez, vous aussi, quatre faux bulletins de santé.

— Sept malades ! Vous vous rendez compte ; ça devient une épidémie !

— Vous pourriez demander aux bases 4 et 5 qu'ils annulent les visites des villes, au moins qu'ils interdisent les sorties non commentées. Inventez un bobard mais cette sage précaution empêcherait d'autres désertions.

— Car vous pensez que...

— Je ne pense rien ! tranche sèchement Mel. Je me méfie. Et si j'ai une suggestion à vous faire, c'est de m'écouter. Que tout ça reste entre nous, hein ?

— Très bien. Je vous rappellerai s'il y a du nouveau.

— Ah ! Un autre conseil... Faites garder les silos. C'est là qu'« ils » vont se ravitailler. Nous les attraperons bien un jour ou l'autre.

Vorton coupe la communication avec le Sahara. Il convoque immédiatement Lane et le met au courant de la nouvelle situation.

— Sept évasions... Et les circuits ne sont pas terminés. Ça signifie que bientôt il y en aura dix, quinze, ou davantage. Nous ne pouvons plus courir ce risque. Il faut interdire les visites « libres » dans les villes et se borner au survol en hélicos. C'est la seule façon de prévenir d'autres fugues.

Sam se caresse le menton. Il n'en veut plus à Vorton pour l'autre jour et un meilleur climat de confiance s'installe entre les deux hommes.

— Vous appelez ça une fugue ?

— Enfin, n'est-ce pas une folie, un suicide ?

— Je trouve que ça ressemble de plus en plus à un plan organisé.

Mel dresse la tête. Rien n'étaye pour le moment l'hypothèse de Lane. Aussi, il se réjouit des mesures préventives.

— Je crois plutôt que des blasés veulent vivre une expérience personnelle. Ils en ont l'occasion. Alors ils tentent la grande aventure. Au fond, s'ils sont pris, qu'est-ce qu'ils risquent ?

— Pas grand-chose, en effet, avoue Lane. Cette entorse au règlement leur coûtera une forte amende. Pas plus. Les plus gros risques sont bien pour nous.

Vorton veut effacer la mauvaise impression qu'il a faite sur son subordonné. Il triche avec ses sentiments.

— Lane... J'ai promis que tout ça resterait entre nous.

CHAPITRE IV

Le programme des circuits n'est pas modifié.

La section 4 succède à la section 3 et accueille à son tour les visiteurs du Centaure. Enfouie au cœur de la Sibérie, la base 4 contrôle tout le continent asiatique et l'Extrême-Orient.

Octobre amène déjà son cortège hivernal. La première neige est tombée, dessinant son empreinte blanche sur l'immense steppe. Le thermomètre descend sous zéro pendant la nuit.

En fait, ces dures conditions climatiques n'ont aucune incidence sur la vie de la base 4. Les habitations souterraines et climatisées maintiennent, été comme hiver, une température de 23°.

La Sibérie, comme le Sahara, est moins polluée parce qu'elle se trouvait en dehors des zones d'activité humaine. Mais des poussières retombent néanmoins sans cesse sur son territoire et salissent la neige. Toute la planète est entourée d'un matelas de particules toxiques. Aucune région n'échappe à la contamination. Celle-ci s'opère avec les pluies. La pollution atteint ainsi toutes les nappes phréatiques.

Les touristes survolent l'immensité blanche et les terres arctiques. Ils s'émerveillent devant la Banquise, les glaces du pôle. Ils découvrent la Chine, le Tibet et les plus hauts sommets du monde, le Japon.

Pourtant, une légère modification intervient au programme. Si les visites des grandes cités par survol aérien sont maintenues, en revanche, les sorties libres ont été interdites. Une note remise à chaque touriste signale la modification due, officiellement du moins, à renforcer la sécurité, les lieux prévus pour les sorties libres menaçant ruine.

De ce fait, les amateurs de pierres et de vieilles choses, malgré leurs protestations, renoncèrent à leurs fouilles. En compensation, on leur promet qu'ils pourraient puiser dans un stock existant, à la base 4.

Tokyo est « escamoté », comme Moscou et Shanghai. Les voyageurs n'en voient que les toits. L'interdiction absolue de sortir des hélicoptères donne à penser qu'il ne s'agit pas d'une simple mesure de sécurité. Le mot « épidémie » est prononcé et il court de bouche en bouche.

Il n'affole personne mais il refroidit. Chacun sait que la médecine est puissamment armée. Cependant, les consignes « sanitaires » risquent de gâcher la fin du voyage. Est-ce qu'un nouveau virus, issu de la pollution, menacerait le genre humain ?

En revanche, les arrêts en pleine nature restent autorisés. Les passagers des hélicos en profitent pour se dégourdir les jambes, ou

gratter le sol à la recherche de vestiges. Ils veulent absolument ramener quelque chose sur Alpha Centauri, un caillou, une poignée de terre.

C'est ainsi que, au terme du périple organisé par la section 4, le chef de cette base se trouve confronté lui aussi avec un problème curieux. Et il en avertit Vorton, son collègue de la base 1.

*
* *

Vorton est furibond. Quand Lane entre dans son bureau, il le prend à témoin.

— Vous vous rendez compte ! Ils sont tous incapables, à la section 4. Ils n'ont pas été fichus de retrouver des types en pleine nature.

Sam fronce le sourcil.

— Ils ont des ennuis, en Sibérie ?

Mel s'assoit, frappe du poing sur la table.

Il ignore encore comment toute cette affaire va tourner, mais il sent qu'elle n'échappera pas au « principal ». Tôt ou tard, celui-ci sera au courant.

Alors...

— Plutôt ! Cette fois, ils y ont mis le paquet. Huit ont pris la clef des champs !

Lane siffle entre ses dents.

— Deux fois plus qu'à Londres... Ça devient une vraie manœuvre concertée. Je crois que nous pouvons abandonner l'hypothèse de quelques fous.

Mel se martèle la tête.

— Enfin, qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Nous le saurons un jour ou l'autre. Mais tant que nous n'aurons pas résolu cette affaire, il convient d'interdire les voyages touristiques, purement et simplement.

Sam s'approche d'un planisphère piqué au mur. Il cherche la base 4 de Sibérie, la trouve, et hausse les épaules.

— Ils vont geler, dans le coin.

— Pensez-vous ! dit Vorton en rejoignant son subordonné devant la carte. Ils ne sont pas si bêtes. Ils n'ont pas déserté dans la steppe, mais au Japon, près du Fuji-Yama. Sans doute mijotaient-ils de s'échapper dans Tokyo et les mesures préventives les en ont empêchés.

— Hum ! tousse Lane. Quelles chances ont-ils en pleine nature, loin de tout silo ?

— Qu'ils crèvent ! crache Vorton. Mais qu'ils n'empoisonnent plus notre vie. Nous étions peinarde jusqu'à l'arrivée de l'AX-4. Et voilà que nos emmerdements commencent.

— La base 4 a envoyé des patrouilles ?

— Évidemment. Elles ont survolé le volcan pendant quarante-huit heures et sont rentrées bredouilles. Là encore des milliers de cachettes existent.

— D'accord. Mais une fois leurs cartouches d'oxygène épuisées, ils périront d'asphyxie. Le silo le plus proche doit se trouver dans la banlieue de Tokyo, à cent cinquante kilomètres.

Lane consulte le planisphère. L'emplacement des silos est marqué par des points rouges.

— Oui, confirme-t-il. Cent cinquante kilomètres. À pied, ils n'atteindront jamais leur but. Et même s'ils l'atteignaient, ils se feraient cueillir aux abords de la capitale japonaise.

Vorton fait un rapide calcul.

— Quinze hommes, ou femmes, circulent en dehors des bases. Des milliers de kilomètres les séparent...

Sam frappe familièrement sur l'épaule de son chef hiérarchique. Il ne redoute plus du tout le tribunal administratif car l'affaire dépasse le cadre d'une simple négligence de service. Elle mobilise l'ensemble des effectifs quadrillant la planète.

— Vous voyez bien qu'ils n'arriveront jamais à rien, isolés dans un monde franchement hostile. Nous les retrouverons, morts ou vifs. En tout cas, pour la dernière portion du programme, il vaudrait mieux annuler carrément les sorties hors des hélicos.

— Oui, acquiesce Vorton. J'alerterai mon collègue de la section 5, en Australie...

À ce moment, la sonnerie du cadran vidéophonique résonne. Mel enfonce rageusement un bouton. Il n'aime pas être dérangé quand il parle.

Le visage allongé d'un gardien apparaît sur l'écran. Il fait plutôt grise mine et son uniforme noir ne l'avantage pas. On dirait vraiment un convoyeur funèbre.

— Chef... il se passe des choses au central.

— Au central de quoi ? tonne Vorton.

— Au central d'écoute.

— Eh bien ?

— Il vaudrait mieux que vous veniez en vitesse.

Mel coupe le visiophone. Il se précipite vers la porte, entraîne Lane dans son sillage. Les deux hommes, en courant, se dirigent vers le centre d'écoute, vaste complexe de télécommunications où des opérateurs veillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Dans leur blockhaus souterrain, les opérateurs sont attentifs devant des haut-parleurs.

Quand Mel et Sam entrent dans la pièce, ils perçoivent d'étranges voix sortant des amplificateurs. Elles s'expriment dans un dialecte inconnu et paraissent très faibles. De fréquents parasites perturbent

l'émission.

Apparemment, deux correspondants se parlent à des milliers de kilomètres.

— Qu'est-ce que ce charabia ? fulmine Vorton.

L'un des employés du central fait signe au chef de section qu'il est en train d'enregistrer les conversations en provenance de l'espace. Puis la communication s'interrompt. Alors Mel donne libre cours à sa fureur car la patience n'est pas l'une de ses qualités.

— Hein ? Qu'est-ce que ce charabia ? répète-t-il.

Les opérateurs hochent négativement la tête et Lane se caresse le menton. Il écoute l'enregistrement mais avoue qu'il n'y comprend rien.

— Des étrangers ! lance-t-il.

— Quels étrangers ? aboie Vorton.

— Des étrangers qui connaissent une autre langue. Pourtant, ils sont bâtis comme vous ou moi.

Le chef de la base 1 s'informe auprès des employés du central.

— Vous avez localisé les lieux d'émission ?

— Oui. L'un d'eux est New York, l'autre Londres.

— Je m'en doutais... Ils se parlent au-dessus de l'Atlantique. Ça prouve qu'ils ont autre chose que des émetteurs de poche.

Vorton dit aux opérateurs :

— Portez l'enregistrement aux services de décodage. Peut-être qu'ils trouveront la traduction. Prévenez-moi sitôt qu'ils auront le rapport.

Il tire Lane par le bras et il sort du central. En attendant l'ascenseur antigravifique, il explique à son subordonné :

— Il n'est plus possible, maintenant, de cacher la vérité au « principal ». Mon devoir est de l'avertir avant que les choses ne prennent une autre ampleur.

En quittant Lane, il se dirige vers le bureau de Rex Munter gardé par tout un système d'appareillage électronique.

*

* *

Un mur d'ondes arrête le chef de la base 1. Des caméras invisibles, braquées sur lui, renvoient des images dans le vaste bureau du « principal ».

Celui-ci, penché sur les écrans, examine le visiteur, le reconnaît. Il glisse une carte perforée dans la fente d'un ordinateur et ce geste coupe le champ d'ondes électromagnétiques protégeant l'accès de la tour.

En fait, il ne s'agit pas d'une vraie tour mais plutôt d'un genre de blockhaus occupant l'une des ailes de la base. Une seule entrée communique avec l'extérieur. En revanche, une sortie privée permet à Munter de quitter sa résidence quand il le désire. Cette sortie est

inaccessible aux gardiens car elle est située à la partie supérieure de la « tour ».

Une bulle, constamment engagée dans l'alvéole d'éjection, bloque cette issue de secours. L'urgence de la situation, par exemple, autoriserait le « principal » à évacuer la base 1 sans avoir recours aux gardiens.

Munter conserve une stricte indépendance vis-à-vis de ses subordonnés. Il ne reçoit que les gardiens-chefs. Pour rien au monde, il ne se mêlerait à la vie de ces hommes rustres, peu intelligents pour la plupart.

Il mène une existence de reclus, avec sa famille. Il ne sort pratiquement jamais. Cela ne l'empêche pas de coordonner toutes les activités des cinq bases terrestres. De temps à autre, il fait des tournées d'inspection.

Attaché à la direction générale du Musée – ils appellent ainsi la Terre sur Alpha Centauri – il appartient à cette catégorie de hauts fonctionnaires grassement payés par l'Administration.

Son stage sur la planète mère dure trois ans, obligatoirement. Il est renouvelable, selon les désirs de l'intéressé, mais en général, bien peu de postulants reconduisent leur contrat. Ils préfèrent rentrer sur Alpha du Centaure pour toutes sortes de raisons.

Munter est en place depuis deux ans. Il lui reste douze mois à tirer. Il attend son remplaçant avec impatience et il redoute que l'Administration ne rallonge la durée des stages obligatoires. Il est fortement question qu'une loi prolonge le contrat de deux ans.

Cinq ans sur cette planète infernale, sans voir autre chose que des hommes ou des femmes aux mines lugubres, un ciel jaunâtre, des villes mortes ou des déserts ! Cinq ans à respirer de l'air fabriqué. Il y a de quoi devenir fou...

Munter attend Vorton placidement, conservant une attitude dédagée. Il lui ouvre par télécommande la porte de son bureau.

Mel se fige au garde-à-vous. Il éprouve beaucoup de respect pour le « principal » et il ne tient pas à se mettre sur le dos un homme aussi important. Au fond, ces stagiaires sont des gens courageux car il leur faut une sacrée dose d'optimisme pour accepter un poste aussi ingrat.

Sur Terre, ils se font la main comme agent administratif. Ils rodent leur métier. N'empêche ; ils vivent seuls, avec leur femme et leurs gosses, au milieu d'un environnement naturel franchement hostile et au sein d'une communauté dont plus des trois quarts des membres sortent de prison.

Si les gardiens se rebellaient, ils n'auraient que le recours de s'enfermer dans leur blockhaus, en attendant qu'une expédition venue du Centaure vienne les délivrer, six mois plus tard.

Certes, ils peuvent tenir un siège de six mois et même davantage.

Mais quand ils arrivent ici, ils ne songent sûrement pas à ce risque. Ils acceptent leur poste pour l'avancement et aussi par goût de l'aventure. Ils tâchent surtout de se rendre le moins antipathique possible et c'est pour cela qu'ils limitent au minimum leurs contacts avec les gardiens. Ils font en sorte que leur rôle reste effacé et que les gardiens se donnent l'illusion qu'ils se gouvernent eux-mêmes.

En somme, c'est ce qui se passe. Le « principal » n'est qu'un représentant de l'Administration. Son utilité est discutable. Il envoie surtout des rapports périodiques à la direction générale, tenue ainsi au courant sur les activités de son « département ».

— Ah ! c'est vous, Vorton, dit Munter avec un sourire accueillant. Asseyez-vous.

Il désigne un vaste fauteuil, de l'autre côté du bureau et, quand le chef de section est bien calé dans les coussins, il demande :

— Qu'est-ce qui vous amène ?

— Une grave affaire.

Mel explique le problème, de A jusqu'à Z. Il donne tous les détails. Le « principal » ne l'interrompt pas une seule fois. Discrètement, il enregistre sur cassette les paroles de son subordonné, se proposant de les réécouter à tête reposée.

Vorton s'attend à un savon. Il voûte les épaules. En réalité, Munter garde son sang-froid. Il reste très maître de lui. Néanmoins, un léger tic ravage son visage, tiraille le coin de sa bouche.

Il soupire :

— Vous auriez dû m'en parler plus tôt.

— Je croyais à une simple fugue. Cela ne valait pas la peine de vous déranger.

— Je suis là pour ça, rappelle l'administrateur. En tout cas, si ce que vous me dites est vrai, votre responsabilité n'entre pas en jeu.

Mel était blanc comme un linge. Rassuré, sa figure se colore. Il trouve le « principal » dans un bon jour et glisse avec habileté :

— Et celle de mes gardiens ?

— Oh ! celle de vos gardiens non plus. Ils ont pris toutes les précautions prévues. Il ne s'agit donc pas d'une négligence de leur part. Néanmoins, comme j'ai mon idée personnelle sur ce problème, je vais vous demander une chose, Vorton.

— J'exécuterai vos ordres.

— Cachez cette affaire aussi longtemps que vous pourrez. L'arrivée de l'AX-4, avec mille touristes, mobilise tous les effectifs. L'urgence consiste donc à ramener ces visiteurs sains et saufs à la base 1. Ils reprendront le chemin du retour à la date fixée par le programme. Ainsi ne perdront-ils pas le bénéfice d'un long et coûteux voyage. Quand ils seront repartis, alors nous commencerons vraiment les choses sérieuses. Si une poignée d'idiots veulent vivre sur la Terre en

marge des lois, nous les ramènerons à la raison et nous emploierons pour cela tous les moyens dont nous disposons. Une quinzaine de fanatiques, voire une vingtaine, ne troubleront pas l'ordre sur la Terre, je vous en donne ma parole.

Rex Munter se lève, contourne le bureau et marche vers le chef de la section 1. Il ne dépasse pas la trentaine. Son jeune âge lui donne un dynamisme accru et il voudrait laisser derrière lui une bonne impression.

Dans le fond, il aime ces hommes rustres, parfois violents et vindicatifs que sont les gardiens. Il connaît leurs problèmes et, s'il ne peut rien pour eux – cela ne dépend pas de lui –, il ne tient pas à les brusquer. C'est du moins les directives que l'Administration lui a données avant son départ du Centaure. Il les a appliquées depuis deux ans et il n'a jamais eu d'histoire.

Il tend la main à Mel. Celui-ci est flatté de cet honneur et il se courbe davantage, mielleux.

— Merci, monsieur le « principal ».

— Merci de quoi ?

— Je croyais que vous auriez pris des sanctions contre mes hommes.

— Je vous ai dit que j'attendais le départ des touristes pour m'occuper vraiment de cette affaire.

Vorton se retire à reculons, impressionné par le calme imperturbable de cet administrateur nettement plus jeune que lui. Il voudrait ajouter quelque chose.

— Heu... Quand ils embarqueront à bord de l'AX-4, d'équipage verra bien qu'il en manque...

— Je m'arrangerai avec le commandant. En tout cas, soyez discret jusqu'au moment du départ.

Mel quitte le bureau de Munter, médusé. Il s'attendait à une belle engueulade et il reçoit presque des félicitations pour ses initiatives. Mais, probablement qu'après l'envol de l'AX-4, le « principal » mettra le paquet et les bouchées doubles. Ça l'étonnerait que les disparus fassent de vieux os. Ils seront traqués, pourchassés, abattus, s'ils refusent de se rendre.

Vorton regagne à peine son quartier général que Lane entre en coup de vent, haletant. Il tient un papier à la main et le brandit.

— Voici le rapport des services de décodage. Ils ont fait fissa. Vous savez ce qu'ils ont trouvé ?

— Non, avoue Mel, étonné. Mais dites-le-moi.

— La langue utilisée par les deux correspondants, entre New York et Londres, est le vieux français. Cette langue n'a plus cours officiel depuis plus d'un siècle, depuis qu'un dialecte unique a été instauré sur toute la planète.

— Le français ? répète Vorton. Pourquoi se cassent-ils la tête à faire

du folklore ?

— Oh ! remarque doucement Sam avec un sourire, ils croient que nous n'y comprenons rien. En réalité, sans les décodeurs automatiques, nous serions mystifiés.

— Eh bien ! s'il faut s'équiper de traducteurs, nous ne sommes pas encore sortis de l'auberge ! soupire le chef de section. Nous n'aurons jamais assez d'appareils pour tout le monde.

Il s'attable devant son émetteur et appelle son collègue de la base 5, dans le désert de Gibson.

*

* *

Les gros hélicos ramènent les touristes à leur point de départ, au Nevada. Ils ne les ramènent pas tous !

L'ennuyeux, c'est que Vorton doit faire avaler le mensonge au commandant de l'AX-4. Il le convoque et lui remet la liste des passagers.

Le chef d'équipage contrôle minutieusement la liste. Il récupère les cartes d'identité, hoche la tête :

— Dites donc, Vorton, il me manque vingt-six personnes, exactement. Vous avez un rapport ?

Mel maugrée quelques paroles inintelligibles. Il ne porte pas non plus dans son cœur les pilotes d'astronef. Il fouille dans un tiroir, tend une enveloppe :

— Voilà toutes les fiches médicales.

Le commandant en prend rapidement connaissance. Elles sont toutes identiques, avec seulement une différence pour les noms des malades.

— Vos toubibs sortent tous de prison, eux aussi.

Le visage de Vorton se crispe. Vexé dans son amour-propre, blessé par ces paroles amères, il dissimule avec difficulté son aversion. Serrant les poings, il riposte :

— Alors ?

— Comment voulez-vous que je les prenne au sérieux !

— Ils ont fait des études comme les autres et possèdent un diplôme.

— Oh ! je ne mets pas en doute leurs capacités. Je leur reproche surtout d'obéir à vos ordres.

— Qu'insinuez-vous ? grimace le chef de la section 1.

Le commandant hausse les épaules, rangeant les fiches dans l'enveloppe.

— Vingt-six malades hospitalisés pour une affection à virus... Vous vous foutez de moi ! Vous vous croyez au siècle passé, à force de vivre sur la Terre ? Les virus sont vaincus depuis longtemps.

— Pas ceux-là, figurez-vous.

— Qu'ont-ils de particulier ?

— Ils sont réfractaires à nos antibiotiques parce qu'ils proviennent d'un lieu pollué.

Le pilote met fin à cette comédie.

— Ça suffit, Vorton. Avouez plutôt que vous ignorez où sont passés vos vingt-six malades. Car si je vous demandais de les voir, vous seriez bien embêté.

Mel se retranche derrière la voie hiérarchique.

— Adressez-vous au « principal » pour ça ; lui seul signe les autorisations.

— Je sais. Munter m'a prévenu que je repartirais avec vingt-six passagers en moins, car ils n'étaient pas en état de faire le voyage. Je ne l'ai pas cru non plus.

— Je n'ai pas à vous en dire davantage, tranche Vorton. Mes ordres sont de vous remettre la liste et les pièces d'identité de vos passagers. Vous décollerez à l'horaire prévu.

— Ne pensez pas vous en tirer comme ça, menace l'officier. Quand j'arriverai à destination, je ferai moi aussi un rapport. Il faudra bien que vous expliquiez la disparition de vingt-six personnes !

Il claque des talons, fait demi-tour, et sort du bureau la tête haute. Il rejoint son équipage et prépare son départ.

Déjà, les touristes attendent dans le vaste hall d'accès de la base 1. Ils ont passé un heureux séjour sur la Terre et l'accueil chaleureux des gardiens les a étonnés. On leur avait tellement dit que les hommes en uniforme noir avaient des visages hermétiques !

Ils regrettent simplement les légères modifications de programme, en fin de circuit, dues à des impératifs de sécurité. En Australie, par exemple, ils n'ont pratiquement jamais quitté les hélicos.

En tout cas, ils ramènent des souvenirs, des photos, des films, des objets, des visions plein la tête. Ils sont émus, chagrinés. Et la peur qu'Alpha Centauri ne devienne une nouvelle Terre polluée allume de l'inquiétude dans leurs regards.

Vorton leur souhaite un bon voyage de retour, en espérant qu'ils ont passé des vacances fructueuses.

Puis il gagne le poste central de surveillance automatique. Lane le rejoint. Les deux hommes assistent à l'envol du gigantesque astronef.

Celui-ci s'éloigne de plus en plus de la Terre, ses moteurs conventionnels allumés. Puis, quand il a dépassé les plus hautes couches atmosphériques, rompant son orbite circumpolaire, il met en route ses générateurs à photons.

Alors, une formidable énergie le projette dans l'espace, à une vitesse terrifiante. Des champs de force électromagnétique protègent les passagers de l'effroyable accélération. Dans trois mois, il atteindra l'étoile la plus proche du système solaire.

Vorton attend que les scopes ne captent plus les ondes du vaisseau, à

cause de l'éloignement. Devant les écrans noirs, où les points lumineux ont disparu, il se frotte les mains.

Tourné vers Lane, il observe avec des yeux brillants.

— Maintenant, la chasse va pouvoir commencer. Plus rien ne gêne notre action. Je vais vous montrer le plan mis au point par Munter. Je crois que tôt ou tard, « ils » tomberont entre nos mains.

CHAPITRE V

Le Fuji-Yama dresse ses trois mille sept cent soixante-dix-huit mètres dans un ciel cotonneux, chargé de nuages. La neige n'est pas encore tombée sur le cratère mais cela ne saurait tarder.

La pollution, associée aux formidables activités de l'industrie humaine, a progressivement réchauffé la température de la planète et modifié certains climats. Quand les flocons saupoudreront le volcan, ils seront maculés de poussières noirâtres.

Cinq hommes et trois femmes, blottis dans une grotte du massif, observent avec tristesse la montagne japonaise. Ils savent que les plaines s'étendent plus à l'est, que Tokyo se situe à cent cinquante kilomètres.

Les nuages percent et la pluie fait son apparition, en larges gouttes. L'eau polluée, impropre à la consommation, ruisselle sur les rochers.

Les huit humains sont tristes parce qu'ils savent que la Terre est devenue invivable par l'imbécillité des industriels, avant tout désireux de gagner de l'argent et de faire fructifier leurs économies. Ils n'ont pas songé un seul instant à la santé des individus. Cet égoïsme écœurant a conduit la planète à sa perte.

Huit évadés...

Ils n'ont pas rejoint des hélicos à la suite de la visite libre du Fuji-Yama. Ils ont échappé aux recherches. Ils ont tout fait pour ne pas regagner Centaure.

Le plus âgé a quarante-quatre ans. Il s'appelle David Hile. Il porte une barbe légèrement grisonnante et des yeux clairs trouent un visage mobile, expressif.

Il tire une cartouche d'oxygène de sa poche et remplace celle, vide, de son masque respiratoire. S'approchant de l'entrée de la grotte, il jette rageusement la bouteille inutile devant lui. L'objet rebondit sur les rochers, glisse dans une faille et se coince entre deux cailloux avec un bruit métallique.

— Saloperie ! dit Hile, crachant sur le sol. Voilà comment « ils » nous obligent à vivre : avec des masques. Mais tout ça va changer.

Il se rassoit auprès de ses camarades. Sa femme, Helen, se blottit contre lui, visage angoissé.

— Tu le crois vraiment, David ?

— Oh oui ! assure son mari. Il le faudra. Pour le Clan et pour l'Humanité.

Il se dresse et crie :

— Vive le Clan !

Les autres répètent en chœur, enthousiastes, fougueux et pleins d'espoir :

— Vive le Clan !

Au-dehors, la pluie tombe dru. Un vrai déluge. Les huit évadés apprécient l'abri inconfortable de la grotte, certes, mais qui les protège des intempéries. Et puis, à cette altitude, les nuits sont froides.

Ils sortent de leurs poches des comprimés nutritifs. Ils les croquent et apaisent ainsi leur faim. Ils les ont volés, ainsi que les cartouches d'oxygène, à la base 4.

Un jeune consulte sa montre, montrant une certaine inquiétude.

— Vous êtes sûrs qu'« ils » viendront, Hile ?

— Sûr ! affirme ce dernier avec une conviction profonde. Mais ils peuvent avoir du retard. En tout cas, passé quarante-huit heures, nous aurons achevé toutes nos cartouches de secours.

La situation reste dramatique. L'absence de cartouches, cela signifie l'asphyxie à plus ou moins brève échéance. Ils ont essayé d'ôter leurs masques pour économiser l'oxygène. Ils ont tenu dix minutes, un quart d'heure au maximum.

Ils étouffaient. Leurs poumons ne sont pas habitués à cet air pollué. Il faudrait de l'entraînement. Un long entraînement.

Ils passent une nouvelle nuit à la belle étoile. Le froid les transit. Ils dorment entassés les uns contre les autres pour se réchauffer. Ils n'osent pas faire du feu par crainte d'attirer l'attention des patrouilles.

Et puis avec quoi feraient-ils du feu ? Il n'y a pas de bois. Ils possèdent bien quelques plaquettes d'alcool solidifié mais ils les gardent en cas de nécessité absolue.

Vers six heures du matin, un bruit les réveille. Un bruit étrange. On dirait la rotation d'une grande pale, comme si un rotor brassait l'air.

Ils sortent de la grotte, lèvent la tête vers le ciel encore obscurci par la nuit. La pluie a cessé.

Serait-ce EUX ?

Un doute assaille Helen. L'angoisse s'accroît dans son regard. Se mordant les lèvres, elle prévient :

— Si c'étaient les gardiens ?

Son mari hoche la tête. Il écoute le bruit en provenance du ciel. Un appareil volant tournoie au-dessus du massif et ses feux clignotants trouvent enfin les ténèbres.

Hile tend la main.

— Vous le voyez ? Le son ne provient pas d'un hélico moderne. Il correspond plutôt à quelque chose de plus vieux, au temps où les moteurs étaient bruyants.

Helen reste vigilante malgré ces affirmations. Elle montre beaucoup de sagesse et de méfiance.

— S'« ils » nous tendaient un piège ?

— Qui ? Les gardiens ? Tu es folle. Ils ne se hasarderaient pas si loin de leur base dans des vieux tacots. Non. Ça doit être Anway.

D'ailleurs, ils sont vite fixés. Leurs walkies-talkies grésillent et une voix crachote :

— Hile ?

Celui-ci, récepteur à l'oreille, reconnaît la voix pourtant légèrement déformée par les vieux appareils de télécommunications. Il halète :

— C'est bien vous, Anway ?

— Oui. Positionnez-vous. Je ne vous situe pas. Mon engin n'est pas équipé pour ça.

Helen allume une lampe de poche et en dirige le puissant rayon vers le ciel. Elle agite le pinceau en tous sens.

— Anway..., signale David ; vous nous repérez maintenant ?

— O.K. ! Je vais mettre en marche le projecteur.

Un violent faisceau de lumière gicle sous le plafond des nuages et balaie la montagne. Les rochers débusqués de l'ombre prennent des formes fantomatiques.

Les huit humains, agglutinés devant la grotte, font des gestes et quand le rayon du projecteur les nimbe, ils poussent des cris de victoire.

— Anway !... Anway !... hurle Hile, émotionné. Vous nous voyez maintenant ?

— Oui. Je ne peux pas me poser. J'envoie un treuil.

Ils attendent, anxieux. Deux minutes plus tard, un câble descend de la grosse silhouette noire suspendue à quelques mètres du sol. Au bout du filin est attaché un siège biplace en osier.

Par deux, ils se font hisser à l'intérieur de l'hélico. Ils découvrent alors un vieil appareil datant au moins d'un siècle. Ils se demandent raisonnablement comment Anway a pu mettre en marche un engin aussi démodé.

Anway est accompagné d'un autre homme, plus jeune que lui. Il explique que de nombreux véhicules, volants ou terrestres, abandonnés lors du grand exode, fonctionnent encore tant soit peu qu'on les révisé.

Les hommes se congratulent, se retrouvent avec un plaisir évident. Ils accomplissent un exploit et ils sont conscients que, avec leur intelligence, ils peuvent faire quelque chose.

Ce n'est pas comme les gardiens. Ils sont tous des abrutis et, placés dans des situations exceptionnelles, ils ne réagissent pas face aux difficultés. Un seul grain de poussière dans leurs rouages et ils sont paniqués.

Mais eux, membres du Clan, ils se sont aguerris justement en prévision du grand retour. Quelque part sur Centaure, dans des régions inhospitalières, ils ont tous subi, hommes et femmes, un

entraînement intensif très poussé. Quelques-uns n'ont pas résisté à ces épreuves sélectives. Leurs nerfs et leur résistance physique ont craqué. Alors, éliminés de la compétition, ils s'occupent de questions administratives, continuant ainsi la lutte dans des emplois plus obscurs.

Rassemblés dans l'hélico à turbine, ils survolent le Fuji-Yama, observent le volcan qui surgit lentement de la nuit. Le jour se lève à l'est. Des traînées jaunâtres strient l'horizon et donnent aux nuages d'étranges couleurs.

La turbine rugit et transmet ses vibrations à la carcasse métallique de l'engin. Il semble que le cockpit va éclater.

Hile se bouche les oreilles.

— Quel boucan ! remarque-t-il. Anyway, au pilotage, hausse les épaules.

— Bah ! Vous vous y ferez. Ne vous attendez pas à trouver le même confort que sur Alpha Centauri. Nous faisons avec les moyens du bord.

Il a atteint la cinquantaine. Il est grand, maigre. Des rides d'expression burinent un visage un peu dur où la joie semble avoir disparu. En tout cas, il montre des qualités étonnantes en mécanique et il formera de bons élèves.

Il conduit l'hélicoptère vers le Pacifique. Bientôt, l'immense océan apparaît, tache mouvante crêtée d'écume, remuant d'étranges souillures qui se déposent par plaques lépreuses le long des côtes.

Niché dans sa baie pestilentielle, Tokyo étale son énorme agglomération déserte. Comme partout ailleurs, la végétation envahit les moindres parcelles échappant au goudron ou au béton. Des herbes folles, des ronces, étouffent les jardins.

Le soleil ne se lève jamais sur la Terre. Ou plutôt, son disque est si pâle, si dilué dans les couches jaunâtres d'une atmosphère effroyablement polluée, qu'il ne possède aucune force. Il semble lointain, inaccessible, comme s'il s'était éloigné brutalement de la planète.

Hile reste préoccupé. Il connaît Anyway depuis longtemps. Leur amitié date d'avant les camps d'entraînement sur Alpha Centauri. Ils ne se sont jamais tutoyés parce qu'ils se considèrent comme de grands génies intellectuels, chacun dans une discipline particulière.

Anyway s'est tourné vers la mécanique, Hile vers l'électricité. Ils ont appris comment fonctionnaient les moteurs, ou les piles atomiques, au siècle dernier. Contrairement à d'autres, ils ne s'intéressent pas aux techniques avancées. Ils sont rétrogrades dans un sens mais ils savent ce qu'ils veulent.

— Jack, vous ne redoutez pas les patrouilles, en plein jour ?

— Non. Ils ne peuvent pas être partout à la fois. Avec cet hélico mal équipé, j'ai déjà toutes les peines du monde à voler de nuit. Alors,

vous comprenez que je ne tiens pas à exposer nos vies dans un accident stupide. Nous décollerons de Tokyo dans deux heures.

Anway pilote d'une main sûre, comme si c'était son métier. En fait, la pratique est loin de valoir la théorie. Il a eu certaines difficultés en essayant ce vieil hélico pour la première fois. Il aurait pu facilement se casser la figure.

— Vous savez, dit-il, s'adressant à ses compagnons, j'ignorais où vous étiez exactement. Par bonheur, nous avons capté des émissions radio entre les bases et nous avons ainsi appris que vous vous cachiez au Fuji-Yama. Au départ, le programme prévoyait votre évasion à Tokyo même.

— Oui, explique Hile. Mais ils ont donné des ordres pour que les visites libres dans les villes soient supprimées. Nous avons dû modifier notre plan.

Il s'intéresse à la conduite de l'hélicoptère.

— C'est difficile ?

— Non, dit Anway. Question d'habitude. Il faut abandonner toute idée d'automatisme intégral. Parlons de semi-automatisme, si vous voulez. Le progrès accompli en un siècle est effarant.

Hile se mord les lèvres.

— Nous rétrogradons, murmure-t-il avec un certain regret.

— Nous savions que nos conditions de vie seraient totalement différentes. Nous avons accepté les sacrifices. Alors, je vous en prie, David, ne remettez pas les choses en question. Je pense que vous ne tenez pas à être exclu du Clan.

— Certainement pas.

Le bruyant hélico survole l'ancien aéroport de Tokyo. En bout de piste, un vieux Jet stationne, équipé de quatre réacteurs. Quand les huit évadés du Fuji-Yama débarquent sur l'aérodrome, ils contemplent le Jet avec surprise.

Comment pouvait-on voler avec toute la sécurité nécessaire dans cette caisse à savon ?

Hile se le demande. En ce temps-là, les aviateurs étaient encore des pionniers, à la merci des conditions atmosphériques. Les catastrophes étaient nombreuses.

Ils montent à bord du quadriréacteur et abandonnent l'hélicoptère. Hile s'étonne de la performance réalisée par son ami.

— Où avez-vous trouvé le carburant ?

— Ils en ont laissé des stocks énormes avant de partir. Nous possédons la liste de plusieurs dépôts, de même que les silos. Évidemment, cet avion a nécessité une révision. Mais il vole quand même plus vite que le son. À mach 2.

— Mach 2, répète Hile en souriant. À l'époque, c'était déjà une performance.

Anway et son « mécano » s'activent pour le départ. Ils ont refait le plein de kérosène. Quand le Jet décolle, dans le hurlement de ses réacteurs, les passagers sont impressionnés. Habitué au silence des vols supersoniques et spatiaux, ils se font difficilement au vacarme des moteurs de jadis.

Une autre source d'inquiétude torture Hile.

— Ils doivent nous repérer sur leurs radars.

— Sans doute, opine Anway sans émotion. Mais ils n'ont pas de missiles et un armement réduit. Alors ils se contentent de savoir où nous allons.

— Un jour, ils nous attaqueront, promet David.

— Probablement. Ils viendront en masse, en hélico, et ils tenteront de nous capturer. Eh bien ! nous nous défendrons !

— Avec quoi ?

— Dans certains silos, il y a de vieilles armes. Nous les ressortirons.

Hile reste pessimiste parce qu'il constate que sur le terrain, le problème se pose différemment. Là-bas, dans les camps, on leur a appris la stratégie, la technique, les difficultés d'adaptation. Mais ici, au pied du mur, les choses se passeront peut-être autrement.

Comment réagiront les gardiens ?

— En somme, nous prenons tous les risques, y compris celui d'être tué.

— David..., reproche Anway. Vous avez été volontaire pour ce commando. Si vous le regrettez, vous pouvez toujours vous rendre aux gardiens et nous dénoncer.

— Ne dites pas d'idiotie, Jack ! proteste Hile. Vous savez très bien que je tiendrai jusqu'au bout, que j'ai foi en l'avenir. Seulement je redoute la riposte de Munter. Il mettra tout le paquet pour nous anéantir.

Le Jet traverse tout le continent asiatique, à quinze mille mètres d'altitude et à mach 2. Un matelas de nuages et de poussières en suspension s'interpose entre l'avion et le sol.

Puis la fin du voyage approche. Le quadriréacteur se pose sur l'aéroport de Londres et va se garer au parking. Quand les passagers descendent, ils sont accueillis par un homme et une femme, masque respiratoire sur le visage.

Ils se connaissent tous. Essaimés sur la Terre par groupuscules, ils se réunissent pour former l'embryon d'une collectivité nouvelle, viable.

Anway distribue des cartouches d'oxygène à ses compagnons.

— Ne vous en privez pas, conseille-t-il. Nous disposons de stocks inépuisables car déjà, nous avons fabriqué de l'oxygène. De ce fait, la recharge des cartouches ne pose plus de problème.

Un autre hélico, d'un modèle identique à celui de Tokyo, emmène les membres du commando dans la banlieue nord de Londres. Là, dans

un vieil abri antiatomique, protégé du chaud, du froid, de la pollution, Anway a installé provisoirement son quartier général.

Une centrale remise en marche puise de l'air respirable, ou épure celui capté dans l'atmosphère. Un générateur fabrique de l'électricité. Un bloc de télécommunications braque ses antennes à l'écoute du monde.

À Londres, ils sont maintenant douze. Et trois à New York. Mais déjà, un nouveau problème surgit.

Anway a quitté son masque, inutile dans l'abri. Il étale un planisphère terrestre et son index montre le désert de Gibson, en Australie.

— Onze camarades attendent là-bas qu'on aille les chercher. Primitivement, leur objectif était Canberra. Ils ont dû comme vous, Hile, modifier profondément leurs plans. En ce moment, ils sont peut-être pourchassés par les gardiens de la base 5.

— S'ils sont pris, que risquent-ils ?

— Ils risquent l'emprisonnement à vie, en attendant leur transfert sur Alpha Centauri. Car il faudra bien qu'ils expliquent pourquoi ils se sont évadés, profitant d'un voyage touristique. Des drogues les feront parler. Alors, ils dévoileront tout notre programme.

Hile fronce les sourcils.

— C'est très grave pour nous s'ils se font prendre.

— Oui. Aussi, il faut les récupérer à tout prix.

Une étonnante solidarité existe entre tous les membres du Clan. Ils ont fait serment de se soutenir jusqu'à la mort. Alors, dans la fièvre, ils préparent une opération de la dernière chance pour leurs onze compagnons prisonniers du désert.

*

* *

Vorton et Lane, envoyés par Munter en Australie, prennent contact avec le responsable de la base 5. Ils viennent surtout en observateurs, avec des consignes impératives.

Ils ont minutieusement suivi le vieux Jet au-dessus du continent asiatique. Les stations radars automatiques, qui quadrillent entièrement la planète, contrôlent sans cesse les vols et expédient leurs informations à un centre coordinateur situé au Nevada.

La section 1 fait donc figure de base pilote et de relais. C'est pourquoi les responsabilités de Mel Vorton vont plus loin que celles réservées à un simple chef de secteur.

Cette nuit-là, le centre permanent de détection annonce l'approche d'un véhicule volant, en provenance de l'est. À sa vitesse, il semble qu'il s'agit d'un vieil hélico datant du siècle dernier.

Réveillés par les sonneries d'appel, Vorton et Lane se hâtent vers le

centre. Quand ils y parviennent, des techniciens sont déjà sur place et vérifient les informations données par les appareils automatiques.

L'œil vigilant, Mel observe le tracé sur les scopes. Il hoche la tête.

— Il vient droit sur nous, remarque-t-il. Quel culot !

L'un des spécialistes-radar confirme :

— Comme nous avons annulé tous nos vols, il s'agit forcément d'un avion pirate. Il est à trente kilomètres de la base. Vous voulez le voir ?

— Si c'est possible, accepte Vorton.

Le technicien prévient par circuit T.V. le service de repérage de nuit. Il explique au chef de la base 1 qu'un engin automatique, équipé de caméras à infrarouges, est parti pour espionner l'avion.

En effet, cinq minutes plus tard, des images assez nettes parviennent au centre et occupent plusieurs écrans.

Le doute est levé. Il s'agit bien d'un vieil hélico du XXI^e siècle, fonctionnant encore au kérosène, version améliorée des engins mis au point cinquante ans plus tôt.

Lane s'inquiète.

— S'aperçoit-il qu'il est épié ?

— Non, dit le technicien, rassurant. Notre engin-espion est indétectable aux radars de l'époque, montés sur ce vieil hélico.

Les images se précisent, un peu floues, jaillies de la nuit avec maestria.

L'hélicoptère survole un chaos de rochers qui, le jour, est abruti par le soleil. Il plafonne un moment, puis amorce une descente prudente. Il se pose enfin sur le sable refroidi.

Onze silhouettes jaillissent des rochers, masques respiratoires sur le visage. Elles courent vers l'hélicoptère, grimpent dans le cockpit. Tous feux éteints, le vieil engin reprend son vol après avoir ramassé ses passagers. Il met le cap vers l'est.

Lane, sidéré par cet acte audacieux, s'insurge :

— Nous restons les bras croisés ?

— Oui, tempère Vorton, se mordant les lèvres. Je sais qu'il serait tentant d'intervenir. Nous les intercepterions avec facilité. Mais Munter a donné des ordres précis.

Si on lui en fournissait l'occasion, Sam se ferait fort de ramener tout ce joli monde à la base 5. Ainsi, il étoufferait dans l'œuf les idiotes tentatives des « marginaux », nom que les gardiens donnent désormais à ces fanatiques, puisqu'ils vivent en marge de la société et des lois.

Il ouvre sa grosse main droite, toute grande, comme s'il voulait saisir quelque chose. Puis il la referme lentement avec un rictus. Ses doigts se crispent sur le vide et il serre si fort que ses articulations blanchissent.

— Ils ne m'échapperaient pas ! grimace-t-il avec regret.

— En tout cas, résume Vorton, satisfait, nous savons qu'ils sont

venus pour récupérer leurs onze membres, disparus de la base 5 depuis quarante-huit heures.

— Entre nous, glisse Lane, vous ne croyez pas que les gardiens de la section 5 auraient pu empêcher ces onze évasions ?

— Si, dit Mel dans un sourire. Mais Munter avait déjà son plan. Il veut savoir le nombre exact de marginaux. Alors, il les laisse se regrouper. Quand il frappera, il frappera très fort, au bon endroit. Vous saisissez ?

Sam n'est pas convaincu. Le regroupement des hors-la-loi s'avère toujours dangereux. Deux douzaines d'hommes et de femmes, décidés peuvent donner du fil à retordre. Tandis que cette nuit, il était facile d'en capturer onze...

— Je ne critique pas la tactique du « principal », observe-t-il. Elle est peut-être bonne. Mais elle donne aux marginaux le temps de s'organiser. Vous pensez bien qu'ils trouveront bizarre que, à vingt kilomètres de la base, nous ne soyons pas intervenus. Ils en déduiront que nous leur tendons un piège. Et ils se méfieront.

Vorton paraît sûr de son coup. Fougueux, il affirme :

— Qu'ils se méfient ou pas, c'est la même chose. Ils ne font pas le poids. Il semble en tout cas préférable d'investir leur quartier général.

Mel et Lane veillent toute la nuit. Les images visibles grâce aux infrarouges s'estompent et les radars prennent le relais. Ils suivent ainsi le vieil hélico jusqu'à Canberra.

Un Jet attend sur l'aéroport désaffecté. Il embarque les passagers et décolle vers l'Europe. Il atterrit à Londres douze heures plus tard après avoir essuyé un violent orage au-dessus du Moyen-Orient.

Vorton contemple une carte, le regard flamboyant.

— Londres..., répète-t-il. Il s'agira maintenant de localiser avec précision le lieu de leur Q.G. Et puis, un beau matin, nous fondrons sur eux. Alors nous les aurons, tous les vingt-six, d'un seul coup de filet.

Lane est moins optimiste.

— Ces types paraissent calés. Ils ont remis en état de vieux appareils volants. Ils possèdent la liste des silos et des dépôts de carburant. Ils captent sûrement nos émissions inter-bases. Je reste donc sceptique quand vous affirmez qu'un seul coup de filet suffira.

— Écoutez, Lane, dit sèchement Mel. Je me moque de ce que vous pensez. Notre objectif est Londres.

Il semble bien que Vorton ait raison. Comment vingt-six hommes, ou femmes, malgré leur volonté, résisteront-ils face aux gardiens dotés de puissants moyens ?

Les forces des deux camps sont si disproportionnées que l'issue de la lutte ne fait aucun doute.

CHAPITRE VI

L'AX-4 est reparti pour Centaure. Munter a chargé Vorton d'investir le Q.G. des marginaux et une première opération est tentée.

Elle mobilise une quinzaine de gardiens, tous armés de pistolets à rayons. Certes, Mel aurait pu obtenir des effectifs plus nombreux mais il voudrait d'abord tâter le terrain. Le « principal » lui a promis tout son appui.

Un gros hélico décolle du Nevada avec Londres comme objectif. Il traverse les États-Unis et l'Atlantique à très grande allure. Quand il parvient aux abords de l'ancienne capitale britannique, il vole en rase-mottes pour échapper aux vieux radars remis en service par les marginaux.

Vorton, équipé comme pour la guerre, casqué et masqué, observe son commando avec satisfaction. Il explique sa théorie :

— Voilà... Il s'agit de pénétrer en force dans le Q.G. Nos armes sont supérieures à toutes celles que nos ennemis pourraient éventuellement réutiliser.

Il déplie un plan de Londres, désigne la banlieue nord et montre un point avec précision.

— Ils échangent toujours des conversations en vieux français avec New York. Nous savons ainsi que trois marginaux vivent sur le territoire américain.

Lane fait partie de la mission. Il hoche la tête. Sa tactique à lui serait différente.

— J'appréhenderais d'abord les trois marginaux de New York. Je m'occuperais de ceux de Londres ensuite.

— Non, dit Mel. Munter a une conception hardie de la stratégie. Il préfère frapper en plein cœur et je suis là pour exécuter ses ordres.

L'hélico se pose dans un parking de la périphérie nord. Un jour blafard inonde l'agglomération. Un ciel gris, bas, triste, noie les plus hauts immeubles dans une ouate humide. Ce n'est pas le vrai smog, mais l'atmosphère d'un calme parfait retient toutes les poussières. Les filtres des masques respiratoires s'encrassent très vite.

— Eh bien ! suggère Vorton, nous allons encercler leur Q.G.

Il distribue des instructions. Toutes les trois minutes, une bulle de reconnaissance, avec deux hommes à bord, s'éjecte de l'hélico. Rasant les toits, elles convergent vers l'abri antiatomique qui sert de quartier général à Hile et à Anway.

Resté seul dans l'hélicoptère géant, Mel prend des précautions. Il entoure l'engin d'un réseau électromagnétique de telle sorte qu'aucun

projectile ne peut l'atteindre. Il serait détourné de sa trajectoire.

Efficacement protégé, pratiquement invulnérable, Vorton contacte toutes ses patrouilles, l'une après l'autre. La dernière est celle de Lane et de Knep.

Il voit Lane sur l'écran récepteur.

— Vous avez bien compris. Ne faites pas l'idiot.

— Je ne ferai pas l'idiot, promet Sam. Je me suis posé actuellement sur la terrasse du building. Nous descendrons par l'ascenseur et si nous rencontrons une résistance, nous tirerons.

— Munter recommande une grande souplesse, observe Mel. Il préférerait que nous prenions vivants les marginaux. Enfin, s'il n'est pas possible de faire autrement...

Lane et Knep, casqués, abandonnent leur bulle. Un transcepteur individuel garde le contact avec Vorton. Pour le moment, Sam n'a rien à dire.

Il s'engage dans l'ascenseur antigravifique et descend les cinquante étages de l'immeuble. Il se retrouve au rez-de-chaussée. Il sait que les autres bulles ont pris position autour du building et ne laisseront échapper personne en cas de fuite.

Knep retient son camarade par le bras.

— Tu es sûr qu'ils ne se doutent de rien ?

— Comment voudrais-tu qu'ils nous aient repérés avec leurs vieux appareils ! Ensuite, nos sphères biplaces sont indétectables. Nous les surprendrons dans leur repaire.

Il regarde sa montre.

— Bientôt il fera nuit. Alors ce sera l'heure.

Ils attendent patiemment avant de pénétrer dans la cave. Ils ont choisi le crépuscule pour attaquer. Quand la lumière diurne s'assombrit, ils comprennent que le moment crucial est arrivé.

Une nuit noire envahit Londres. Un brouillard assez dense fait son apparition. Pas un lampadaire ne brille, pas une seule ampoule ne s'allume derrière les fenêtres.

La ville est morte, silencieuse, abandonnée. Les trottoirs et les rues se couvrent d'humidité. L'air devient de plus en plus irrespirable.

Vorton prévient ses patrouilles. Il est temps. Plusieurs gardiens font mouvement vers l'abri. Ils cernent l'immeuble.

Lane et Knep ont accepté la mission la plus difficile, la plus périlleuse. Ils doivent forcer la porte étanche de l'abri. Il leur suffira d'utiliser leurs pistolets à rayons.

Ils ont repéré les lieux pendant le jour. Ils s'étonnent du silence qui règne. Ils s'attendaient à des allées et venues. Or, ils ne voient personne.

Ils descendent à tâtons. Ils tiennent leurs lampes, prêts à les allumer. Dans l'autre main, ils ont leur arme.

Ils arrivent devant la lourde porte étanche, en plomb, qui assure une étanchéité parfaite à tout rayonnement nocif. Ils allument alors leurs lampes.

Ils se concertent rapidement. Lane désigne un endroit sur la porte roulante murant l'abri. Il dessine un rond avec une sorte de craie.

Ils braquent leurs pistolets réglés sur l'intensité thermique maximale. Ils savent que le plomb fondra sous l'effroyable chaleur et qu'ils découperont une ouverture suffisante pour leur livrer passage à eux et leurs compagnons.

Mais leurs gestes restent en suspens. Quelque chose d'étonnant se produit et cloue sur place les deux hommes déjà au travail.

Soudain, une lumière éblouissante jaillit, aveuglant Lane et Knep. Il semble que toutes les ampoules électriques, toutes les rampes fluorescentes, s'allument en même temps.

En vérité, les néons du corridor d'accès brillent de tous leurs feux. Jamais les deux gardiens n'ont vu étinceler autant de vieilles lumières. Comme si tout d'un coup Londres renaissait à la vie, surgissait du néant et de l'obscurité.

Sam pousse un « Oh ! » d'étonnement. Au lieu d'appuyer sur la détente de son pistolet thermique, il se retourne d'un bloc, carrément, comme s'il sentait un ennemi derrière lui.

Il ne voit personne, que les murs en béton du long couloir éclairé. Il observe son compagnon et peste :

— Ils ont réussi à remettre en route la centrale électrique.

D'ailleurs, il n'est pas le seul à partager la surprise monumentale. La voix de Vorton crachote dans le transepteur :

— Lane... Que se passe-t-il ? Toutes les lumières de Londres s'allument. Nous y voyons comme en plein jour !

L'étonnement de Sam s'accroît.

— Que dites-vous ? Toute la ville ?

— Oui, confirme le chef de la base 1. Enfin du moins le quartier que nous investissons. Vous savez, de l'extérieur, ça fait une drôle d'impression. Nous étions habitués à contempler des cités plongées dans les ténèbres, et nous ne pensions jamais que l'électricité reviendrait.

— Les marginaux doivent être à la centrale atomique. Il faut croire qu'ils en connaissent un bout en physique nucléaire sinon ils n'auraient jamais réussi à reproduire du courant électrique.

— Vous avez enfoncé la porte de l'abri ? s'informe Vorton.

— Non. La grande lumière nous a dérangés. Mais nous allons nous remettre au travail.

Sam ajoute soudain, haletant :

— Attendez, chef, je...

Il s'interrompt. La voix de Mel insiste :

— Parlez donc, Lane. Je ne vous entends plus !

Deux hommes viennent de déboucher dans le corridor. Résolus, ils foncent sur les gardiens et les attaquent. Non seulement ils sont décidés, mais ils pratiquent le judo, ancienne méthode de combat et de défense utilisée au siècle passé, abandonnée depuis.

Où ont-ils appris ? Il y a belle lurette qu'il n'existe plus de professeurs dans cette discipline sportive. En tout cas, leur tactique s'avère efficace car Lane et Knep perdent pied rapidement.

Ils se retrouvent au sol, désarmés, sans trop savoir comment.

Grimaçant, convaincu de son impuissance, Lane capitule :

— C'est bon, on se rend.

À ce moment, la lourde porte de l'abri s'ouvre, roulant sur son rail. Hile apparaît.

— Lâchez-les, dit-il en s'adressant à ses compagnons.

Ceux-ci obéissent, libèrent les deux gardiens qu'ils menacent maintenant avec leurs propres pistolets à rayons.

Sam rumine sa rage. Pâle, grinçant des dents, il gronde :

— Votre Q.G. est investi. Vous n'irez pas loin.

Hile reste impassible. Il emploie la langue commune en usage sur Alpha Centauri. Un sourire ironique tiraille sa bouche.

— Vous tenez à votre peau ? Alors, parlez donc à votre chef.

Il désigne le transcepteur fixé au poignet de Lane et d'où sort toujours la voix inquiète de Vorton.

— Que se passe-t-il, Lane ? Répondez, nom d'un chien !

— Allez-y ! ordonne Hile, impératif. Ne vous gênez pas.

Sam approche son poignet de ses lèvres. Il marque une légère hésitation. Ses yeux s'attardent un instant sur ses adversaires et s'arrondissent à la vue du pistolet à rayons braqué sur lui. Il comprend que sa vie ne tient qu'à un fil.

Il balbutie :

— Knep et moi avons été capturés. Ils nous tiennent en otages.

— Les marginaux ?

— Oui, les marginaux. Vous savez, ils emploient des méthodes vieilles d'un siècle devant lesquelles nous sommes désarmés. Qu'est-ce que je dois faire ?

— D'après vous, est-ce que nous pouvons attaquer ?

— Vous pouvez toujours. Mais, dans ce cas, je crois bien que vous trouverez mon cadavre et celui de Knep.

Vorton s'étrangle. Il ne s'attendait guère à cet échec et il modifie son plan.

— Ne vous en faites pas, Lane. Nous les aurons autrement. Nous possédons d'autres ressources.

Hile adresse un signe impératif au gardien-chef et celui-ci coupe la communication avec l'extérieur. David explique :

— Nous attendions votre venue un jour ou l'autre. Si vous avez réussi à échapper à nos radars en volant en rase-mottes, nos vigies placées sur les terrasses d'immeuble ont en revanche annoncé votre arrivée. Rien ne vaut des yeux humains. Nous avons rétabli l'électricité dans Londres.

— Pourquoi ? interroge Knep.

— Pour rien, pour personne. Ou plutôt si. Pour montrer que la Terre peut revivre.

— Vous êtes fous ! glousse Lane.

— Vous pensez que nos buts sont utopiques, dit Hile. Détrompez-vous. Nous appartenons au Clan du Grand Retour. Sur Alpha Centauri, les services secrets connaissent notre association, mais ils ne nous prennent pas au sérieux. Or, depuis des années, nous préparons notre programme minutieusement.

Lane et Knep pénètrent pour la première fois dans un abri antiatomique. Ils sont assez impressionnés par la multitude d'appareils occupant les murs. Il y a des claviers de commandes partout. Cela ressemble à un gigantesque laboratoire, cloisonné en plusieurs pièces.

La porte étanche se referme comme la dalle d'un tombeau derrière les deux gardiens anxieux pour leur avenir. Convié à s'asseoir, Sam se jette dans un fauteuil ; ses jambes coupées ne l'auraient pas mené plus loin !

— Pourquoi nous racontez-vous tout cela ? s'étonne-t-il.

— Il faut que les gardiens sachent pourquoi nous sommes venus sur la Terre. Notre inscription sur la liste des passagers pour la visite du « Musée » a exigé beaucoup de temps, les places étant chères et sélectionnées.

Un voile de tristesse obscurcit le regard de David. Il se caresse machinalement la barbe et soupire :

— Le « Musée » ! Vous vous rendez compte comment ils baptisent la Terre ? Quelle horreur ! Et vous, messieurs, vous avez accepté une tâche ingrate... Car, quoi de plus ingrat qu'un travail passif, qui consiste uniquement à la surveillance d'un patrimoine rejeté dans l'oubli ! Vos rondes quotidiennes ne servent à rien. La Terre se garde toute seule. Avez-vous conscience de votre inutilité ?

Lane devine que son interlocuteur veut l'amener habilement sur un mauvais terrain où il se trouverait en position d'infériorité. Il n'a jamais aimé la politique et c'est pourtant bien de politique que Hile veut parler. Il ne cache pas son jeu.

— Vous savez de quel milieu nous venons, explique Sam. Les trois quarts d'entre nous sont ici par contrainte. Le volontariat n'existe que dans le langage officiel.

— Justement. Aimerez-vous faire autre chose ?

Lane sent le piège mais il ne peut pas s'empêcher d'y tomber. Les

gars du Clan ont la parole facile et se montrent persuasifs.

— Quoi, par exemple ?

— Nous avons besoin de toutes les bonnes volontés. Au lieu de nous combattre comme si nous étions des criminels, pourquoi ne nous aideriez-vous pas à remettre la Terre en activité ?

— Comme avant ?

— Comme avant, non. C'est impossible dans l'immédiat. Cette perspective ne peut être évoquée qu'à long terme. Nous pouvons rénover certaines zones, cependant.

Knep trouve Hile sympathique. Il lui dit qu'il aime la planète mère, qu'il a appris à l'aimer. Mais certains projets paraissent dérisoires, utopiques.

— L'air, l'eau, sont pollués. Si c'est pour vivre comme nous, dans des habitations souterraines, alors vous n'arriverez pas à nous convaincre.

À cet instant précis, Anway pénètre dans l'abri et se mêle à la conversation. Hile présente son ami aux gardiens et souligne sa compétence en divers domaines.

Anway est sûr que la lutte psychologique possède un meilleur rendement que celle des armes. Il est partisan que les gardiens basculent dans son camp. Pour cela, il faut se montrer influent.

D'un ton courtois, il développe :

— Nous avons étudié tous les effets nocifs de la pollution et les moyens de les combattre. Nous avons mis au point des substances dépolluantes. Par exemple, nous restons persuadés que la mer reste le meilleur élément naturel d'épuration. Répandus dans l'atmosphère, des produits chimiques « assainissants » absorbent le soufre, les anhydrides, le gaz carbonique, et les précipitent sous forme de vapeurs non toxiques. Des injections dans les nappes phréatiques purifient l'eau. Les sources redeviennent potables. Le smog artificiel, accumulé depuis plus d'un siècle, se dilue. Le soleil perce de nouveau dans un ciel redevenu clair.

Cet avenir mirifique, s'il allèche Knep plus sensibilisé, laisse, en revanche, Lane profondément sceptique.

— La dépollution de la planète, en admettant qu'elle soit possible, exige un effort tellement immense que les dirigeants actuels ont renoncé au projet. Pourquoi réussiriez-vous ?

— Parce que nous ne cédon pas à la facilité. Parce que depuis des années, Hile vous l'a dit, nous nous préparons. Nous considérons la Terre comme notre patrie, la patrie de tous les hommes. Centaure n'est qu'un monde d'adoption.

Sam montre les difficultés de la tâche ; il glapit :

— Les gardiens, défenseurs du patrimoine humain, sauront bien empêcher votre folie. Car c'est une folie. Vous vous mettez hors-la-loi

et vous le savez !

— Nous le savons, confirme Anway. Nous acceptons tous les risques. Nos démarches auprès du gouvernement se sont soldées par un refus catégorique. Il n'est plus question que les hommes reviennent sur la Terre. Alors, notre organisation, pourchassée, traquée, est devenue clandestine. Nous avons agi dans l'ombre. Nous avons réussi à passer vingt-six de nos membres. C'est un premier succès. Ce commando est destiné à jeter les bases d'une nouvelle collectivité. Nous refusons de rentrer sur Centaure.

— Vingt-six ! répète Lane, ironique. Combien de temps espérez-vous tenir devant Munter ?

Hile se dirige vers un coin de l'abri. Il ouvre une armoire et revient, porteur d'une mitraillette à balles datant d'un siècle.

— Nous avons des armes, jette-t-il avec défi. Nous tiendrons aussi longtemps qu'il le faudra.

— Avec ça ? glousse Sam, la bouche tordue, désignant la mitraillette. C'est un peu archaïque.

David hoche la tête.

— Sans doute. Mais nous avons appris à utiliser ces engins. Ils donnent la mort aussi bien qu'un pistolet à rayons. Nous possédons des munitions en quantité.

Le visage de Lane s'allonge démesurément. Il comprend que les marginaux ont organisé leur défense.

— Vous avez trouvé ça dans les silos ?

— Oui.

— Et qui vous en a donné la liste ?

Anway reste discret à ce sujet.

— Nous n'allons tout de même pas dévoiler les plans de notre organisation ! Nous avons nos propres espions.

— Et aussi des complicités, probablement, glisse habilement Knep.

Hile va replacer la mitraillette dans l'armoire. Les deux gardiens ont le temps d'apercevoir, pendant que la porte est ouverte, des rangées impressionnantes d'armes, fusils et revolvers de l'époque où ils étaient à poudre.

Lane lance sa contre-offensive. Il mûrit sa petite idée.

— Que diriez-vous si nous détruisions tous les silos ? Nous vous couperions tout ravitaillement.

— Vous le pourriez, reconnaît Jack Anway. Mais les silos sont nombreux et je ne sais pas si les dirigeants de Centaure seraient satisfaits de votre opération. Ils tiennent beaucoup à conserver les reliques du passé. C'est pourquoi ils ont fait de la Terre un musée. Votre rôle, gardiens, consiste justement à protéger ce que les hommes ont abandonné. Et puis, si vous détruisiez les silos, nous vous en empêcherions.

Sam reste franchement du côté de Munter. Il se soustrait à l'influence nocive des marginaux.

— L'AX-4 est reparti. Nous mobiliserons toutes nos forces contre vous. Ne comptez pas vous en tirer.

— Vous pensiez donc investir notre Q.G. ! observe Hile, moqueur. Dans nos camps d'entraînement, nous avons appris la tactique de la guérilla.

Lane se dresse, inquiet :

— Qu'allez-vous faire de nous ?

— Nous ne faisons pas de prisonniers, dit Anway.

Les deux gardiens passent un mauvais moment. Ils sont certains qu'ils ne sortiront pas vivants de l'aventure. Ils n'attendent aucune pitié de leurs adversaires. Très pâles, presque cadavériques, ils se préparent à une mort héroïque, en service commandé.

Aussi n'en croient-ils pas leurs oreilles lorsque Hile précise :

— Vous avez mal interprété nos paroles. Quand nous disons que nous ne faisons aucun prisonnier, cela signifie que nous allons vous relâcher.

Sam se raidit, un rictus aux lèvres.

— Vous plaisantez ?

— Non, confirme sèchement Anway. Vous nous serez plus utiles vivants que morts. Parce que, de retour à votre base, vous informerez vos compagnons sur nos objectifs. Alors, je suis sûr que, parmi les gardiens, il s'en trouvera qui réfléchiront profondément. Ils comprendront que nous luttons pour une cause grandiose et certains, au lieu de nous combattre, nous aideront.

Lane hausse les épaules, sceptique.

— Vous pensez à une campagne d'intoxication psychologique !

— Sérieusement, opine Anway. Elle portera ses fruits tôt ou tard. Sachez une chose, messieurs : notre Clan accepte toutes les bonnes volontés. Si vous désirez vivre comme des taupes, enterrés, c'est votre droit. Mais si vous aspirez à la vraie liberté sur une planète redevenue saine, alors rejoignez-nous.

La lourde porte étanche de l'abri antiatomique s'ouvre devant les deux gardiens éberlués par cette heureuse conclusion. Ils n'en mènent quand même pas large tant qu'ils ne sont pas ressortis dans la rue car ils redoutent qu'une rafale de balles ne les abatte dans le dos.

Hors de l'immeuble, ils remettent leur masque sur le nez. Deux hommes en uniforme noir, jusque-là abrités sous un porche, accourent vers eux, étonnés.

— Eh bien ! crient-ils. Vous en faites des drôles de tête !

Lane rassemble ses effectifs, puis il prévient Vorton :

— Le Q.G. est trop bien défendu. Il semble impossible de le prendre d'assaut dans les circonstances actuelles. Nous devons modifier notre

tactique.

Mel écume de rage.

— Je vous sanctionnerai, Lane ! Vous n'avez pas accompli votre mission et j'essayais vainement de vous joindre par radio.

— Les marginaux nous ont capturés, Knep et moi.

— Et ils vous ont relâchés ?

— Oui. Nous connaissons leurs plans. Ils préparent le Grand Retour des hommes sur la Terre.

— Que me chantez-vous là ?

— La vérité. Ils possèdent tout un arsenal défensif. À mon avis, nous avons eu tort de les laisser se regrouper. Il fallait les attaquer avant. J'ai toujours prôné cette méthode.

— Vous aviez peut-être raison, reconnaît Vorton, adouci. Munter sous-estimait les marginaux. Mais ne croyez pas que nous avons perdu la partie. Nos moyens sont énormes, comparés aux leurs.

Il donne des instructions aux patrouilles.

— Nous rentrons à la base ; j'informerai Munter.

Sam coupe le contact de son transepteur-bracelet. Il monte dans une bulle en compagnie de Knep. Évoquant Anway et Hile, les deux têtes de file des marginaux, il commente :

— Tu les as entendus, Harry. Ils se prennent pour des libérateurs alors qu'ils viennent tout simplement empoisonner notre vie. Tu imagines la Terre, dépolluée, comme avant ?

Knep hausse les épaules.

— Comme avant, je ne sais pas. Personne ne sait puisque nous n'étions pas là. Nous sommes nés sur Centaure. Mais s'ils préparaient vraiment le Grand Retour, ce serait quelque chose de fantastique.

Lane fronce les sourcils et observe son ami avec inquiétude.

— Serais-tu influencé, Harry ?

Il ajoute, menaçant :

— Méfie-toi. Je connais ta sensibilité pour tout ce qui touche la Terre. Je t'avertis, pourtant. Si un jour tu basculais dans le camp des marginaux, alors tu me trouverais en face de toi. Car je suis sûr que Hile et Anway rêvent de gouverner cette planète à leur façon. Je ne tomberai pas dans leur panneau.

La bulle décolle, plafonne un moment au-dessus de Londres illuminée et rejoint l'énorme hélico à la périphérie nord.

CHAPITRE VII

Une chaîne télé et radio diffuse un programme unique pour les cinq bases terrestres. Enregistrées d'avance sur Centaure, les émissions sont acheminées par cargo ravitailleur, tous les six mois, et retransmises automatiquement par tranches régulières quotidiennes.

Dans le bloc « G », au Nevada, les gardiens se sont retirés dans leurs chambres, jouissant d'un repos nocturne bien gagné. Actuellement, ils opèrent de nombreuses sorties, passant au peigne fin toutes les zones soumises à leur contrôle.

Ils patrouillent dans les villes, vérifient les silos, traquent un ennemi invisible. Il leur semble que leurs efforts ne servent à rien.

Pourtant, ils ont vu New York illuminée, une nuit. C'était magnifique. Ils sont restés longtemps à contempler les lumières féeriques. Des grappes d'ampoules multicolores s'accrochaient tout au long des buildings. Des serpents de feu bordaient les avenues et se miraient dans l'Atlantique. Des enseignes clignotaient, œils cyclopéens dans la cité déserte.

Les marginaux voulaient frapper un grand coup de prestige. Ils ont à moitié réussi, divisant en tout cas les gardiens sur l'opportunité d'un grand retour des hommes.

New York a brillé plusieurs nuits entières. Et puis elle a replongé dans les ténèbres, dans l'oubli, dans l'abandon. C'est triste une ville sans électricité.

Knep repense à ce prodigieux spectacle offert gratuitement par une poignée de techniciens en délire. Ça valait le coup. Mais ils en ont cherché vainement les auteurs. Ils n'ont trouvé personne.

Les marginaux ont récidivé, ailleurs, prouvant de quoi ils étaient capables, défiant Munter et prenant des risques. Brasilia, Paris, Los Angeles, Tokyo, Canbera, après Londres et New York, ont ressurgi du néant dans des bouquets de lumière.

Il y a cinquante ans que les villes s'étaient éteintes. Maintenant, si elles renaissent, ne serait-ce pas formidable ?

Tout le monde ne pense pas comme Knep. Lui, il serait plutôt pour le Grand Retour. Mais Lane l'avait mis en garde. Si cette manœuvre dissimulait de noirs desseins de la part de Hile et d'Anway ?

C'est possible, après tout. Les marginaux ont peut-être pour but de s'emparer de la Terre, d'en faire un monde bien à eux, et pour eux seuls. Alors ne serait-il pas prudent de les arrêter avant qu'il ne soit trop tard ?

Knep, allongé sur son lit, se pose toutes sortes de questions. Il a

fermé sa télé car il ne trouve pas le programme à son goût. Pour se distraire, il dispose de lecture par induction mentale, d'auditions de disques, ou il peut visionner des films préenregistrés.

Au fond, il s'ennuie. Peut-être bien que les gars mariés mènent une vie de famille, mais les célibataires ne sont pas gâtés. Aussi il songe sérieusement que toute son existence pourrait changer si les marginaux parvenaient à s'installer.

Munter n'a pas trouvé de parade. Il cherche. Nul doute qu'il parviendra à anéantir ces vingt-six parasites introduits sur la Terre et menaçant sa sécurité. La mobilité de ses ennemis constitue pour le moment un stratagème efficace. Mais, un jour, il faudra bien qu'ils se fixent quelque part.

Le « principal » attend ce moment avec impatience. D'ailleurs, il a alerté la direction générale, sur Alpha Centauri. Son rapport, parti par ondes accélérées, parviendra dans trois mois à son chef hiérarchique et dans six mois, un astronef militaire se posera dans le Nevada. Alors, pour Hile et Anyway, ce sera la fin. Car les militaires les écraseront sans pitié.

Il faut donc que les gardiens tiennent six mois. C'est peu et c'est beaucoup. Dans ce laps de temps, les choses peuvent changer mais, de toute façon, l'armée mettra son nez dans l'affaire. Elle connaît son métier et nettoiera le terrain.

Désœuvré, Knep ouvre la radio. Le programme diffuse de la musique classique, Harry est prêt à s'endormir lorsqu'une voix s'insinue à travers la symphonie de Beethoven.

Une voix que Knep reconnaît, malgré l'éloignement, malgré les parasites, malgré le fond sonore musical. C'est celle de Hile. !

Il parle doucement, scandant les syllabes, faisant un effort très net de prononciation, afin que ses paroles ne soient pas gaspillées.

— Gardiens... Joignez-vous à nous. Vous connaissez notre but. La Terre peut reprendre vie, grâce à l'effort de tous. N'écoutez pas vos chefs. Ils nous prennent pour des hors-la-loi. Nous sommes des techniciens. Si vous participez au grand renouveau, alors vous reverrez la lumière jaillir dans les cités. L'herbe cédera le pas aux champs cultivés. Le smog pestilentiel, héritage d'un passé honteux, se diluera. L'eau des sources coulera, claire. La neige tombera blanche, comme autrefois. Il y a cinquante ans, le dernier homme est parti, fuyant un monde de cauchemar où tout était pourri, corrodé, pollué. Il s'englissait dans une poubelle, sous les déchets de sa propre civilisation. Menacé d'extinction, découragé, écœuré par les erreurs accumulées par des dirigeants aveugles, il a fui lâchement, laissant derrière lui une planète invivable. Oui, nos parents ont fui lâchement, trouvant sur Centaure une oasis de facilité, abandonnant à tout jamais un genre de société dépravée par l'argent, gâchée par l'appât du gain. Mais ont-ils

trouvé l'assurance que sur ce monde d'adoption, vierge, les mêmes erreurs ne recommenceraient pas ? Non. Car la nouvelle collectivité du Centaure s'inspire des mêmes aspirations, édifie les mêmes bases, s'engage sur la même voie. C'est une société effrénée, désireuse de rattraper le retard perdu au moment de l'exode. Nous, hommes du Clan, lançons un vrai cri d'alarme. Dans deux siècles, ou trois, Centaure ressemblera à la Terre. Il faudra alors rechercher une autre planète encore plus lointaine. Et nous la polluerons à son tour.

La voix de Hile se durcit.

— Non et non ! Nous n'en voulons pas de cette communauté de superconsommation et de bénéfices ! En vous confiant la garde d'un musée peu glorieux, ils vous assignent une besogne humiliante. Vous êtes des hommes, des femmes. Vous possédez votre dignité. Quel avenir attendez-vous en acceptant avec passivité le rôle le plus ingrat qui soit ? Nous vous apportons la solution. Joi...

Hile s'interrompt brusquement, de même que la symphonie de Beethoven. Un étrange silence émane de la radio soudain muette. Alors, Knep comprend que Munter a ordonné l'arrêt des générateurs alimentant le satellite-émetteur. Partout, dans toutes les bases, les émissions radio et télé doivent être stoppées.

Harry regarde la pendule. 10 heures du soir. C'est sans doute le moment où les gardiens écoutent le plus volontiers la radio dans leurs chambres.

Il sort dans le hall du dortoir pour célibataires. Une certaine effervescence y règne due à l'interruption brutale de toutes les émissions.

Des hypothèses fusent :

— Il y a une panne au générateur.

— Non. L'avarie vient de l'émetteur, ou des antennes paraboliques.

— Ça n'était jamais arrivé, constate un autre.

Knep met les pieds dans le plat. Il trouve que ses camarades manquent vraiment d'imagination.

— Bande de zouaves... Si la panne était voulue par le « principal » ? Une émission pirate passait sur la chaîne-radio.

Il bouscule ses compagnons, traverse le vaste hall circulaire sur lequel s'ouvrent toutes les portes des chambres, et quitte le dortoir en hâte.

Sans rejoindre un seul instant la surface de la Terre, à travers des galeries, il gagne l'appartement de Lane. Il sonne impérativement.

Le gardien-chef fronce les sourcils en apercevant son ami.

— Qu'arrive-t-il, Harry ? C'est à cause de la panne ?

— Oui, halète Knep. Tu écoutais la télé ?

Lane acquiesce d'un signe de tête. Alors Harry ajoute :

— Les marginaux ont commencé leur campagne d'intoxication

psychologique à la radio ! Hile expliquait son programme et conviait les gardiens à se joindre à lui. Je ne sais pas s'il en aura persuadé certains, mais, en tout cas, il aura créé un impact. Tu comprends bien que Munter, averti aussitôt, a coupé les ponts, trop tardivement à mon avis.

— Comment ça ?

— Eh bien ! Hile a eu le temps d'être entendu. J'ignore comment il s'y est pris pour passer sur les ondes ; il faut croire qu'il connaît pas mal de ficelles. Ce diable d'homme est décidé à nous mener la vie dure.

— Il est surtout décidé à s'installer sur la Terre, comme chez lui, rectifie Sam. Ce genre d'occupation autoritaire me déplaît...

Un appel visiophonique alerte les facultés sensorielles du gardien-chef. Il se dirige vers l'appareil, met Je contact. Le visage grimaçant de Vorton apparaît sur l'écran.

— Lane, il faut que vous partiez immédiatement pour Londres. Votre objectif consiste à démolir les antennes de l'ancienne B.B.C. Nous sommes certains que Hile les utilise pour des émissions pirate.

Sam se raidit.

— Est-ce mon seul objectif ?

— Pour le moment, oui.

— Très bien. Je pars dans cinq minutes. Vous pouvez considérer la mission comme accomplie.

Le gardien-chef pousse Knep hors de l'appartement.

— Grouillons-nous. Ils n'attendent sûrement pas aussitôt notre riposte.

Un hélico décolle du Nevada et fonce vers l'Europe. Il traverse l'Atlantique en un temps record et, parvenu au-dessus de l'ancienne capitale britannique, il repère très facilement les antennes de la B.B.C.

Un rayon gicle de l'engin volant et pulvérise les portiques. Ceux-ci s'abattent dans un grand rejaillissement d'étincelles.

— Dommage..., murmure Lane. Dommage que les marginaux se soient réfugiés dans un abri antiatomique. D'ailleurs, ils ont établi un champ électromagnétique autour de leur Q.G. Aucun rayon ne peut franchir le champ. Ils emploient les vieilles méthodes mais aussi les modernes. Malgré ça, ils ne dicteront pas leurs lois à notre communauté !

Une volonté inébranlable burine le visage de Lane.

*

* *

Il n'y a plus d'émission pirate. La destruction des grandes antennes a été efficace. Mais Munter et Vorton restent vigilants, filtrant soigneusement les ondes.

Chez les gardiens, les commentaires vont bon train. Une ligne de cassure se dessine chez eux. Les avis diffèrent. Certains s'opposent franchement aux marginaux car ils voient en eux une nouvelle entrave à leur liberté, malgré leurs paroles mielleuses.

D'autres, en revanche, ne trouvent pas du tout idiot le programme de Hile. Ils seraient même prêts à y adhérer mais des scrupules les retiennent encore. Ils ne voudraient pas que leur décision entraîne des conséquences néfastes pour les gardiens.

Aussi, ils réfléchissent, supputant les chances du Clan. La liberté au grand jour, sans masque respiratoire, est bien tentante. Mais il faudrait que tout le monde soit sur le même pied d'égalité.

En tout cas, la répression annoncée par Munter tarde beaucoup. Le plan de l'administrateur reste obscur. En réalité, il ne veut rien brusquer. Il sait que dans moins de six mois maintenant, un astronef militaire débarquera sur la Terre et réduira les marginaux au silence. Alors, sa tactique consiste à attendre. Le seul risque qu'il court est que quelques gardiens rejoignent les membres du Clan, par sympathie.

Et puis, Munter est curieux. Affreusement curieux. Il voudrait bien savoir si Hile tiendra son pari, s'il pourra dépolluer la Terre. Il lui en laisse les moyens jusqu'à l'arrivée des soldats. Après, l'armée prendra en main la situation. Il tient surtout à ne pas désorganiser ses troupes en ordonnant des actions spectaculaires contre les marginaux.

En fait, il possède des moyens limités. La direction du Musée n'a confié que peu d'armes aux gardiens, jugeant sans doute qu'un armement serait inutile sur une planète totalement abandonnée. Alors, avec quoi le « principal » lutterait-il contre Hile et Anway ?

Vingt-six fanatiques, essaimés sur la Terre, cela représente des grains de poussière. Le danger reste circonscrit. Munter ne veut pas se mouiller puisque le temps travaille pour lui.

Lane serait de loin le plus fougueux partisan d'attaquer. S'il prenait des initiatives personnelles, il serait traduit devant un tribunal. Il se contente verbalement d'exprimer son indignation.

Ce matin-là, avec Knep, il effectue une mission de surveillance routinière. Son vol l'entraîne au-dessus du Pacifique et il reste en contact avec la base 5, en Australie.

Généralement, il rencontre toujours un horizon barré de brume. L'éternel matelas polluant enrobe constamment la Terre dans un étou et le soleil apparaît comme un disque très pâle, filtrant du smog avec difficulté.

Or, à bord de l'hélico, Lane a repéré quelque chose d'insolite. Il désigne la ligne grisâtre de l'océan Pacifique.

— Tu ne vois rien, Harry ?

— Non, dit celui-ci, sourcils froncés.

— Regarde mieux, insiste Sam. Là-bas, sur la droite.

— Hum ! Le smog paraît moins épais...

— Moins épais ! répète le gardien-chef. Tu es modeste. Moi, j'aperçois du ciel bleu...

Knep frémit. Ses narines se dilatent comme celles d'un chien de chasse flairant du gibier.

— Du ciel bleu... Serait-ce un mirage ?

Sam dirige l'hélico vers la zone suspecte. À mesure qu'il s'approche, l'horizon s'éclaircit nettement. Bientôt, la brume se déchire et un immense carré de ciel bleu apparaît.

Un ciel d'un bleu limpide, comme les gardiens n'en ont encore jamais vu sur la Terre. La zone dépolluée s'étend sur une centaine de kilomètres. Il s'avère évident qu'il s'agit d'une éclaircie passagère, que bientôt, le smog artificiel recouvrira le soleil.

Knep note l'absence totale de vent. Comment expliquer le phénomène ? Et pourquoi en plein Pacifique ?

L'hélico survole un groupe d'îles de l'ancienne Polynésie. Les plages restent polluées par des plaques de mousse blanchâtre et de larges taches vertes. Mais, sous l'éclatant soleil, il semble que la nature prend une autre tournure.

Lane fait le point sur la carte.

— Nous survolons Tahiti.

— Voici Papeete, dit Harry, main tendue vers une ville déserte.

L'hélico se pose près de quelques palmiers malingres, aux feuilles d'un vert décoloré. Les deux hommes, sitôt sortis du cockpit, arrachent leurs masques respiratoires.

— Quel air pur ! goûte Sam avec ivresse.

Il se soûle littéralement d'oxygène, emplit ses poumons. Jamais il n'a aussi bien respiré. L'air est encore meilleur ici que sur Centaure.

Knep court comme un fou sur la plage. Il recule devant la fange saumâtre souillant le contour des côtes. L'eau demeure affreusement polluée. Des algues pourrissent dans un coin, dégageant une odeur infecte.

Ils s'éloignent, reviennent vers l'hélico. Lane hoche la tête, perplexe mais méfiant. Il jette un long regard circulaire.

— Ne nous attardons pas, conseille-t-il.

— Pourquoi ? grimace Harry. Nous avons découvert un coin merveilleux, un paradis.

Il offre son corps aux chauds rayons du soleil. Sam insiste :

— Filons. Tout ça n'est pas normal. Hile et Anway ne sont sûrement pas étrangers à cette situation.

— Tu crois qu'ils sont ici ?

— Oui. Les radars avaient signalé la présence d'un avion dans les parages. Une observation aérienne n'avait rien donné. Sans doute l'avion avait-il simplement déposé des hommes et du matériel.

Lane pousse brutalement son ami dans l'hélico. Sa voix se durcit.

— Tu comprends, les marginaux veulent nous attirer dans un piège.

— N'empêche, remarque sèchement Knep, ils ont réussi à dépolluer ce coin de l'atmosphère.

— D'accord. Mais pour combien de temps ?

L'hélicoptère décolle en vitesse, se dirige vers l'ouest et disparaît dans le brouillard. La vision d'un ciel idéalement bleu a terriblement impressionné Harry. Pour lui, Hile n'est pas un charlatan. C'est un merveilleux génie.

CHAPITRE VIII

D'un regard, Lane fait le tour du bureau de Vorton. Il connaît déjà la pièce par cœur mais chaque fois qu'il entre ici, il ressent un malaise. Une sorte d'oppression bloque ses poumons, une boule entrave sa gorge.

Il sait que c'est psychologique. Son chef ne l'impressionne pas. Mais la vue de ce bureau sans fenêtres, où la lumière du jour ne pénètre jamais, lui donne des nausées.

Il n'aime pas être enterré, supportant mal la clausturation. Au bloc « G », la situation est identique. Toutes les salles ressemblent à des caves, même les appartements. Seulement là-bas, il y a les copains, la femme ou les gosses. L'ambiance est moins morose.

Ici, c'est triste, lugubre, malgré la violente clarté des lampes. L'uniforme galonné, noir, sévère, du responsable de la base 1 n'arrange pas les choses et ne met aucune note d'optimisme.

Lane, assis dans le fauteuil, explique qu'il a survolé de nouveau Tahiti, quinze jours après. Il paraît enthousiasmé.

— Le ciel bleu persiste toujours. J'ai vu des plages dépolluées. La mousse blanchâtre avait disparu de la surface océanique ; les taches vertes des algues en décomposition s'étaient résorbées. Je jurerais qu'une eau claire, pure, lèche le sable. D'ailleurs, des hommes se baignaient. Des femmes aussi.

Vorton croise les bras sur la table. Nerveusement, ses doigts pétrissent le vide. Il est bien obligé d'admettre la vérité !

— J'ai visionné les films que vous avez rapportés, dit-il. Ils sont convaincants. Êtes-vous sûr que vous passiez inaperçu ?

Sam hoche la tête.

— J'étais à six mille mètres. Du sol, on ne me voyait sûrement pas à l'œil nu. Mais j'ignore si j'échappais aux instruments braqués sur moi. D'ailleurs, quelle importance ! Personne ne m'a attaqué.

— Ils savent que nous les observons, marmonne Vorton. D'après vous, pensez-vous que la zone dépolluée peut s'étendre ?

— Demandez-le donc à Hile ou à Anway !

Agacé, Mel hausse les épaules. Il grogne :

— Attendez que les soldats arrivent. Hile et Anway riront beaucoup moins.

— Je ne crois pas qu'ils rient, rectifie Lane. Des gens appliqués prennent très au sérieux leur travail. Car ils sont en train d'accomplir une formidable besogne.

Vorton veut poser une question grave à son subordonné. C'est pour

ça qu'il l'a convoqué. Mais il hésite. La réponse peut être lourde de conséquence.

Enfin, il se décide, demandant franchement :

— Avez-vous noté, chez les gardiens, certaines manifestations de sympathie pour les marginaux ?

— Oh ! certainement, approuve Sam. Nombreux sont ceux qui parlent de Hile et d'Anway avec éloge. Il ne faudrait pas grand-chose pour qu'ils basculent dans le camp des marginaux.

— Comment les dissuadez-vous ?

— Je leur dis que le Clan possède certaines ambitions, qu'il fait miroiter actuellement des notions de liberté, d'espace, d'air pur. Mais que, lorsque nous serons « intégrés », la situation évoluera différemment. Hile et Anway fonderont une société à leur manière, sans demander l'avis des autres. Ils seront peut-être tyranniques, exigeants. Il ne fallait pas s'enthousiasmer trop vite. C'est certain, les marginaux ne veulent pas de la société actuelle. Forcément, ils en édifieront une autre. Mais meilleure ou pire que la précédente ? Voilà bien l'inconnu.

Mel trouve Lane très intelligent. Il a du reste remarqué depuis longtemps que le gardien-chef pourrait diriger une base. Il en a l'étoffe, les capacités.

Il tâte le terrain.

— Vous êtes-vous convaincu vous-même ?

— Comment ça ?

— Enfin, je veux dire, vous croyez sincèrement que Hile et Anway préparent une société pire que la nôtre ?

Sam hausse les épaules.

— Je n'en sais rien. Il faut bien décourager les hommes, attirés, fascinés, par le ciel bleu de Tahiti.

— Lane, confie Vorton, des désertions ont eu lieu dans les autres bases. J'en ai été informé. Pour-le moment, elles ne s'élèvent qu'à une demi-douzaine. Mais elles pourraient s'accélérer et le processus devenir contagieux. Il faut absolument l'enrayer.

— De quelle façon ?

— J'ai un plan et je compte sur vous. Naturellement, je pense que vous êtes de notre côté.

— Ai-je montré de la tendresse pour les marginaux ? grimace Sam.

— Non. Vous étiez plutôt dur, partisan de les anéantir avant qu'ils ne se regroupent. Vous aviez sûrement raison. Maintenant, il est trop tard. Munter a pris des risques. Tant pis pour lui. Il compte essentiellement sur l'armée. Dans un peu moins de quatre mois, des soldats se poseront ici. Vous savez ce que ça signifie...

— Oui, ils saccageront tout mais ils écraseront les marginaux, sans respect pour les villes et la nature. D'autant que la direction n'enverra

pas des saints. Alors que nous aurions pu agir seuls, plus discrètement, pendant qu'il était temps.

— Lane, pensez-vous vraiment qu'il soit trop tard ?

Le gardien-chef réfléchit. Son front se ride. Il se demande où veut en venir Vorton.

— Ça dépend. Moi aussi j'ai une idée.

Ils parlent longuement et il s'avère que le plan des deux hommes est identique. Seules certaines formes de détails varient. En fait, ils mettent les choses au point, minutieusement.

Vorton s'inquiète :

— Vous êtes sûr des sentiments de Knep ?

— Certain. Il sympathise avec les marginaux et, s'il n'a pas encore déserté, c'est parce qu'il est mon ami.

Mel se lève, tend la main à son subordonné. Une profonde gravité burine son visage.

— Savez-vous que vous acceptez une lourde responsabilité et que vous courez des risques ?

— Oui, opine Lane. Mais, au moins, aurai-je la satisfaction d'avoir accompli mon devoir.

Il ajoute, volontaire :

— Tout mon devoir.

Il serre la main de son chef et, quand il quitte le bureau, une flamme étrange brille dans son regard. Ironie, mystification, haine ou tout simplement satisfaction ?

Nul ne le sait. Sauf lui. En tout cas, des heures décisives s'ouvrent pour la communauté des gardiens et pour les marginaux. Deux genres différents de sociétés ne peuvent pas cohabiter sur la Terre.

Un jour, il faudra bien choisir. À moins que les soldats ne mettent tout le monde d'accord. Ce sera l'heure du déchirement, l'heure de Rex Munter.

*

* *

Knep et Lane, seuls à bord d'un hélico, patrouillent au-dessus du Pacifique. Leur objectif est Tahiti.

Ils ont beaucoup insisté auprès de Vorton pour obtenir cette mission. Le chef de la section 1 arguait que sa zone de contrôle et de surveillance englobait seulement l'Amérique du Nord.

Mais il y a toujours moyen de s'arranger, d'autant plus que Vorton supervise les autres bases. Alors, il prend le droit d'envoyer ses patrouilles où il le désire.

Lane et Knep ont le feu vert. Ils savent pourtant une chose : ils ne reviendront jamais au Nevada. Du moins pas comme avant. Quand ils y retourneront, ce sera pour inaugurer un nouveau type de société.

Au-dessous d'eux, la grise uniformité du Pacifique forme une plaque sans fin. En approchant de Tahiti, l'horizon s'éclaircit. Il semble que la zone dépolluée se soit agrandie depuis l'autre fois. Elle s'élargit maintenant de l'archipel de Cook aux îles Marquises.

Les marginaux ont donc déployé une vive activité, mettant à profit l'indifférence et la lassitude des gardiens qui ont reçu des ordres très stricts pour ne pas intervenir.

Cependant, Knep manifeste une certaine inquiétude. Il observe Lane fréquemment, essayant de deviner ses pensées. Quelles idées tournoient derrière ce front rembruni ?

— Sam... tu es sûr de n'avoir aucun regret ?

Le gardien-chef, le regard braqué sur la nappe de ciel bleu qui arrive au-devant de lui à toute vitesse, hoche la tête. Un léger tressaillement le parcourt.

— Tu m'embêtes. Harry. Je t'ai dit ce que je pensais. Je ne reviens pas sur mes décisions.

— N'empêche, remarque Knep. Vorton croit que nous sommes en mission de surveillance.

— Alors ? rétorque Lane, irrité.

— Alors, quand il ne nous verra pas rentrer...

— Il en déduira deux hypothèses, coupe Sam. Ou nous avons été abattus, ou nous avons déserté. Il choisira la meilleure.

— Sa déception sera grande. Il avait confiance en toi.

— Écoute, Harry, j'ai réalisé mon erreur. Notre avenir est aux côtés des marginaux. Tu es bien de mon avis ?

— Moi, oui !

— Au début, j'étais irréductible, c'est vrai. Et puis, quand j'ai vu Tahiti baigné de soleil, j'ai eu le coup de foudre. Il faut être dingue pour vivre sous Terre, comme une taupe, avec un ciel pareil !

L'hélico franchit la limite des deux zones. Il entre dans le périmètre dépollué. D'un seul coup, le smog se déchire. Le bleu succède au gris, au jaune. Le soleil prend une force nouvelle, une vigueur incomparable. Le Pacifique devient un miroir.

Dans cet azur oxygéné, Knep s'exalte :

— La Terre était comme ça, avant la pollution. Nous ne pouvons pas pardonner à nos prédécesseurs.

L'engin plafonne au-dessus de Tahiti. Les deux hommes aperçoivent effectivement des gens se baignant sur une plage. C'est une sorte de provocation car l'approche de l'hélicoptère ne les dérange pas.

Lane se pose dans une clairière, à proximité. Quand il sort du cockpit, la chaleur l'agresse. Il tombe sa vareuse, roule les manches de sa chemise, quitte sa casquette. Il se met à l'aise et Knep en fait autant.

Il s'avance vers la plage, traversant une palmeraie squelettique. Il

voit que plusieurs hommes se portent à sa rencontre. Parmi eux, il reconnaît Hile.

Celui-ci n'a pas d'arme, montrant son pacifisme. Nul doute qu'il n'a pas oublié le visage du gardien-chef et il témoigne d'une mémoire visuelle prodigieuse.

— Sam Lane, je crois, dit-il.

— Exact, confirme l'intéressé. Vous savez pourquoi je viens ?

— Je m'en doute. Vous êtes porteur d'un ultimatum.

— Non. J'ai changé d'avis. Vos réalisations, à Tahiti, m'ont convaincu. Je vous offre mes services.

Hile siffle entre ses dents.

— Vous désertez ? Eh bien ! voilà quelque chose de nouveau !

— Des gardiens ont déjà rejoint votre camp.

— Des gardiens, oui. Mais pas des gardiens-chefs. Vous êtes le premier. Je suppose que votre ami est avec vous ?

— Évidemment. C'est même lui qui a influencé ma décision.

— Très bien, nous acceptons votre, offre. Le travail ne manque pas. Une demi-douzaine de gardiens se sont joints déjà à nous. Seulement il faut que nous soyons sûr de votre sincérité.

Lane fronce le sourcil.

— Comment ça ?

— D'abord, remettez-nous vos armes.

Sam et Harry tendent spontanément les pistolets à rayons qui pendent à leur ceinture. Hile les ramasse et ajoute :

— Ensuite, vous serez discrètement surveillés.

Lane sourit.

— Ça m'a l'air tout naturel. En échange, nous pourrions nous baigner ?

— Quand vous voudrez, confirme Hile. L'eau est délicieuse.

Les deux gardiens envient ces hommes en maillot. Ils ne voudraient pas trop manifester ouvertement leur enthousiasme et ils mettent un frein à leurs tentations.

— Quel rôle nous attribuerez-vous ? demande Sam.

— Au début, vous serez instruits. Il vous faudra apprendre le français.

— Quoi ? grimace Knep. Cette vieille langue ?

— Nous avons décidé de repartir de zéro, avec des structures nouvelles. Nous bannissons l'avenir. Nous opérons un retour en arrière. Si vous voulez, nous recommençons sur des bases anciennes mais avec la ferme volonté de ne pas retomber dans les erreurs lamentables du passé. En conséquence, tout sera révolutionnaire.

Hile accompagne Lane jusqu'à l'hélico. Il hoche la tête en découvrant l'engin.

— Hum ! Il faudra camoufler ça. Je crois que seuls les gardiens-chefs

commandent les hélicos ?

— Oui, acquiesce Sam.

— Que pensera Vorton de votre désertion ?

— Il pensera ce qu'il voudra. Les autres gardiens ont dû gagner Tahiti en bulles ?

— Exact. Mais nous ne voulons absolument pas utiliser ces engins modernes. C'est pourquoi nous les détruisons.

Lane se raidit. Il comprend une chose. Cette décision de détruire les bulles et l'hélico s'avère comme une mesure préventive pour que les gardiens ralliés à la cause des marginaux ne regagnent jamais leur base, si toutefois ils regrettaient leur geste.

Hile s'habille. Puis il monte dans une vieille voiture à turbine. Il invite Lane et Knep. Alors, l'automobile se dirige vers Papeete sur une route remise en état.

*

* *

La nuit, Papeete brille de mille feux. Les lumières déferlent dans les rues, et cela pour rien, pour personne. Juste pour le plaisir des yeux.

Au ciel, les étoiles rutilent, concurrençant les néons de Tahiti. Une lune orangée, énorme, chevauche quelques nuages et lance des traînées sur le Pacifique. Des colliers argentés s'agitent et s'enroulent autour des plages.

Les marginaux se sont installés sur les collines dominant la cité. De là, ils jouissent d'un spectacle grandiose sur la baie et l'océan. Et puis, toutes ces lumières artificielles, à leurs pieds, confirme leur espoir en l'avenir.

La Terre ne mourra pas complètement. Elle revivra.

Dans sa chambre contiguë à celle de Knep, Lane apprécie un certain confort. Par la baie ouverte pénètre des senteurs humides. Les plantes revivent depuis que le ciel est redevenu bleu. La nature étiolée reprend des forces.

Au lavabo, il emplit un verre d'eau, boit, avec componction, comme on sirote un apéritif. À côté de l'eau qu'il buvait à la base, purifiée chimiquement, celle-là est un délice.

Il sort dans le couloir et appelle son ami :

— Harry... Tu as goûté l'eau de la nouvelle source dépolluée ?

Knep, en tenue légère, rejoint son camarade.

— Oui. Excellente. Je me demande comment ils ont fait.

— Hile m'a expliqué. Ils injectent des substances dans la nappe phréatique, qui se trouve ainsi décontaminée. Pour l'air, c'est pareil. Ils envoient des fusées-sondes chargées de dépolluants. Mais tu sais, ils n'arriveront jamais à nettoyer toute la planète.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ne sont pas assez nombreux, même avec le renfort de tous les gardiens réunis. Ils garantissent seulement une zone au périmètre limité et ils ont choisi Tahiti à cause de son climat, de l'océan. Ils n'allaient pas s'installer en Sibérie ! Hile reste toujours convaincu que la mer demeure un élément essentiel d'épuration.

— Ils ont aussi dépollué les plages.

— Oui, toujours bactériologiquement. Ce sont des bactéries les agents rénovateurs.

Harry siffle d'admiration.

— Comment les fabriquent-ils ?

— En laboratoire, avec des souches existantes. Ils ont créé de nouvelles variétés de microbes. Ça prouve que sur Alpha Centauri, ils ne s'amusaient pas et préparaient leur retour très sérieusement.

— Tu leur as dit qu'un astronef militaire fonçait vers la Terre ?

— Oui, confirme Lane. Mon devoir était de les avertir. Tu sais, ils ont réagi mollement, comme s'ils s'y attendaient. Ils ont prévu des batteries de missiles pour la défense de Tahiti.

Il rit moqueur :

— Tu te rends compte ! Des missiles téléguidés datant d'un siècle ! Avec ça, ils n'atteindront jamais leur cible. Les militaires les rayeront de la carte avant qu'ils aient levé le petit doigt. En tout cas, Hile et Anway sont déterminés à se battre jusqu'au bout.

Knep, soucieux, devient hésitant. Il imagine des difficultés.

— Hum ! Nous ferons aussi les frais de l'opération.

— Nous pouvons toujours virer casaque si la situation tourne mal, glisse Sam.

— Évidemment, mais...

— Tu te rends compte, coupe Lane comme s'il regrettait ses paroles, si tous les gardiens s'associaient à la vaste entreprise des marginaux ? Ceux-ci envisageraient l'avenir avec plus de sérénité. Seulement comment convaincre les copains ?

Il allait parler encore lorsqu'il s'interrompt brusquement, devinant une présence dans le couloir. En fait, quelqu'un apparaît en pleine lumière. Peut-être a-t-il surpris la conversation entre les deux hommes... ?

C'est Hile. Il s'exprime en français.

— Je viens vous chercher, Lane.

Ce dernier a assimilé la nouvelle langue par induction mentale. Il s'est même révélé un très bon élève. Aussi répond-il dans le même dialecte, qui est celui des marginaux.

— Quelque chose de sérieux ?

— Je voudrais vous prouver ma bonne foi et la confiance que je mets en vous. Depuis votre arrivée ici, vous avez montré beaucoup d'application et d'intérêt pour tout ce que nous entreprenons.

— C'est que, objecte Lane, la tâche est gigantesque, passionnante.

Il sort des locaux, en compagnie de Hile. Les deux hommes se dirigent en voiture vers le port. Là, un bateau frété attend.

Il s'agit d'une vedette de haute mer à moteur. Elle quitte la côte, mettant le cap vers le large. Son phare troue la nuit claire.

Intrigué, Sam tâche d'obtenir des explications. Il note à bord la présence d'Anway et d'Helen, la femme de Hile. Tous les gros « bonnets » des marginaux sont là. Mais il semble le seul gardien invité.

— Pourrais-je savoir ce qui motive cette expédition nocturne ?

— Vous le saurez, dit Hile. Je dirais même que nous attendions ce moment avec impatience. Espérons qu'il n'y aura pas de casse à la dernière minute.

Sam comprend qu'il suscite encore une certaine méfiance, qu'il n'est pas tout à fait « intégré ». On lui cache certains événements. Au fond, n'agirait-il pas de même s'il se trouvait à la place de Hile ?

Au bout de trois heures de navigation, le bateau aborde une île apparemment déserte où toute trace de végétation a disparu. Le site avait été pollué jadis par des expériences atomiques.

Un embarcadère aménagé prouve que l'île n'est pas aussi inhabitée qu'elle le paraît. D'ailleurs, plusieurs silhouettes attendent l'arrivée de la vedette à moteur.

Que font ces marginaux sur cette terre déserte ? Que préparent-ils ? Lane est-il à la veille de découvrir un nouveau coup de force du Clan ?

Possible. Ils ont d'autres projets. Ils appliquent lentement toutes les techniques élaborées et apprises sur Alpha Centauri. Si rien ne vient bouleverser leurs plans, sans doute réussiront-ils. Mais dans moins de quatre mois, l'armée viendra et mettra un terme à la prodigieuse aventure.

Les hommes parlent, se congratulent. Hile se rend à un poste de télécommunications installé au bord de mer. Une vaste antenne parabolique virevolte au-dessus du poste.

Lane surprend des mots échangés avec des correspondants inconnus. Mais trop peu pour se faire une idée. D'ailleurs, Hile et Anway prennent la tête de la petite troupe qui s'enfonce à l'intérieur de l'île.

Ils arrivent devant une aire bétonnée, insolite en ces lieux. Il ne peut s'agir d'un aérodrome remis en état car il n'existe aucune piste. Non. Ce serait plutôt une aire d'atterrissage pour hélicoptère lourd.

Nul doute, les marginaux attendent de la visite. Qui ?

Hile donne des ordres pour que tout le monde quitte la proximité de la zone bétonnée. Les hommes se mettent à l'abri derrière une petite colline.

Alors soudain, apparaît dans le ciel une flamme gigantesque, de couleur orangée. Elle crève la nuit de son aveuglante luminosité. En

même temps, un grondement formidable ébranle l'atmosphère.

La flamme monstrueuse se rapproche, descend avec lenteur, précision, au-dessus de l'aire en béton. Cette fois, Lane comprend qu'un astronef va se poser.

D'où vient-il, sinon de Centaure ?

Utilisant ses moteurs auxiliaires non polluants, le monstrueux vaisseau parcourt les derniers mètres le séparant du sol. Faute de moyens, les marginaux n'ont pas pu construire des boucliers antithermiques autour de la zone d'atterrissage.

Qu'importe ! Ils attendront que l'effroyable chaleur dégagée par les tuyères se soit dissipée pour se précipiter, mains tendues, vers les nouveaux arrivants.

Au moment même où l'engin spatial s'immobilise, Hile lève les bras vers le ciel en hurlant :

— Vive le Clan !

Les autres répètent en chœur, malgré le bruit assourdissant du vaisseau, excités, les yeux flamboyants :

— Vive le Clan !

Hile et Anway observent discrètement Lane. Celui-ci, se sentant épié, ne peut moins faire que de partager l'enthousiasme général. Saisi par le tourbillon de frénésie et d'agitation, il crie à son tour :

— Vive le Clan !

Là-bas, le grand astronef apporte de nouvelles recrues venues de Centaure.

CHAPITRE IX

Rentré dans sa chambre, Lane éteint la lumière. En pleine obscurité, il s'allonge sur son lit, se détend.

Il réfléchit aux derniers événements auxquels il a assisté cette nuit. Mille membres du Clan sont arrivés de Centaure et ils grossissent les rangs de ceux déjà en place. Ce renfort arrange sérieusement les affaires de Hile et d'Anway.

Mille ! Autant que tous les gardiens réunis ! La partie s'équilibre de telle façon qu'il ne peut plus y avoir de vainqueurs et de vaincus. Du moins tant que l'armée n'interviendra pas.

Lane décontracte tous ses muscles. Il a appris à se relaxer. De cette manière, il contrôle entièrement son propre cerveau.

Sa pensée s'obnubile soudain sur quelque chose. Elle se concentre. Mentalement, il braque toute sa volonté et cet effort fixe son regard.

Il agit comme s'il voulait correspondre télépathiquement avec un correspondant. Il « expédie » des mots, des phrases, sans que ses lèvres remuent.

— Ici, agent 13. Vous me captez ?

Là-bas, dans le désert de Gibson en Australie, à la base 5, Vorton réceptionne le message sur un ordinateur. La pensée de Lane s'inscrit en pointillés lumineux et un décodage instantané permet la traduction.

Mel, casque à électrodes sur la tête, fait le point.

— Je vous reçois cinq sur cinq.

— J'ai une grave information. Un astronef en provenance de Centaure s'est posé sur une île proche de Tahiti.

— Nous le savons, dit Vorton. Nous suivions sa trajectoire depuis qu'il a abordé l'orbite terrestre. Quand nous avons compris que sa destination était Tahiti, nous avons laissé courir. En vain avons-nous tenté le contact radio, nous n'avons obtenu aucune réponse.

— Vous ne m'étonnez pas, opine Sam. Le vaisseau a amené mille membres du Clan. Des hommes, des femmes, des enfants, et du matériel. Opération préméditée.

— Comment ont-ils fait pour quitter clandestinement Centaure ? Il a fallu qu'ils échappent aux postes de surveillance !

— Complicités, apprend Lane. Hile m'en a informé. Quand l'alerte a été donnée, il était trop tard. Le vaisseau utilisait déjà ses moteurs photoniques. Or, vous savez qu'à cette vitesse, la poursuite ne peut plus s'engager.

Une inquiétude grandissante ronge Vorton.

— Avez-vous appris si d'autres vaisseaux étaient en route pour la

Terre ?

— Il n'y en a pas, d'après Hile. Il ne peut plus y en avoir car la surveillance va s'accroître. Bien mieux. Le Clan sera démantelé et les organisations annexes interdites. Les ponts sont coupés derrière les marginaux, désormais.

— Hile savait donc qu'un vaisseau partirait derrière lui. Mais il ignorait s'il parviendrait à destination.

— Oui. Aussi l'arrivée de ses amis soulève en lui un immense espoir.

Vorton frappe du poing sur la table.

— Qu'ils soient mille ou dix mille, l'armée les écrasera ! profère-t-il, menaçant.

— Sans doute. Mais ils organisent la défense de Tahiti. Ils mettent en place des batteries de missiles.

— Nous avons la parade. Ils ne pourront rien.

— Il faudra les tuer jusqu'au dernier si vous voulez qu'ils ne resurgissent pas un jour.

— Nous les anéantirons ! répète féroce Mel.

Sur son lit, dans sa chambre plongée dans les ténèbres, Lane reçoit parfaitement la « voix » de son chef grâce au transcepteur spécial à ondes corporelles greffé dans son cerveau. Un micro-générateur amplifie sa pensée et permet son captage à des centaines de kilomètres.

— Quels sont les ordres ? demande-t-il.

— Restez intégré aux marginaux. Nous aurons besoin de vous quand les militaires arriveront. L'essentiel est qu'ils croient que vous êtes dans leur camp. Soupçonnent-ils quelque chose ?

— Pas apparemment. Je prends toutes les précautions. Mais ne comptez pas sur Harry Knep. Il est irrécupérable.

— Je me fous de Knep ! grogne Vorton. Quand les soldats débarqueront, Lane, je voudrais que vous échappiez au massacre. Trouvez une solution d'ici là. Terminé.

Le contact s'interrompt avec l'Australie. Sam relâche son effort mental. Malgré l'entraînement intensif qu'il a subi, il se sent épuisé. De grosses gouttes de sueur inondent son visage et il a les traits creusés.

Il sait que sa pensée et celle de son correspondant ne peuvent pas être interceptées par les moyens techniques utilisés par les marginaux car la découverte du transcepteur télépathique date d'après le grand exode.

Lane se met debout, essuie son front mouillé et va à la fenêtre. Il observe Papeete à ses pieds, inondée de lumière. Il trouve que cela vaut la peine d'être vu.

Au moins un millier de personnes se pressent sur les gradins de l'amphithéâtre, plein à craquer. Tous les « nouveaux venus » de Centaure tiennent à assister à la conférence de Hile et d'Anway.

Ceux-ci montent à la tribune. Ils dominent leur auditoire. Follement ovationnés, ils recueillent les fruits de leurs premières victoires.

Brusquement, le silence se fait. Hile parle devant un micro. Sa voix est claire, convaincante, volontaire. Il possède devant lui l'embryon d'une nouvelle société.

— Mes amis...

Une salve d'applaudissements l'interrompt, spontanée. Il n'y a pas de contestataires, rien que des sympathisants. Ils ont une foi, une confiance inébranlable en leurs chefs de file.

Des cris éclatent chez les plus excités.

— Vive le Clan !

La foule reprend en scandant :

— Le... Clan ! Le... Clan !

À la tribune, Hile lève les bras.

— Mes amis... Je conçois cette manifestation d'enthousiasme. Vous débarquez fraîchement de Centaure et vous arrivez sur une portion de Terre dépolluée.

Le calme revient ; on entendrait une mouche voler. Alors, Hile poursuit :

— Nous avons commencé notre programme de rénovation. Nous étendrons progressivement la dépollution à toute la Terre et nous implanterons de nouvelles structures sociales. Vous connaissez notre but. Dans notre nouvelle société, les salaires n'existeront pas puisque l'argent et la monnaie seront évincés du circuit vicieux qu'ils entraînaient jusqu'à maintenant. Il faudra que l'homme adopte une autre conception de vie. Vous avez appris, au cours de vos stages, les règles d'or de notre système collectif. Vous les appliquerez ici. Les produits alimentaires, les transports, les soins, les vêtements, tout sera entièrement gratuit. Il ne pourra donc y avoir de voleurs, de jaloux, de trafiquants. Vous ne serez pas rémunérés selon votre place hiérarchique. Tout le monde aura droit aux mêmes avantages. Votre travail sera choisi en fonction de vos goûts, de vos compétences.

Il attend une réaction de l'auditoire et, comme elle ne vient pas, il en déduit que chacun accepte les principes de cette nouvelle charte sociale. D'ailleurs, ces hommes et ces femmes ne seraient pas là s'ils étaient opposés à ce régime. Ils sont tous venus volontairement de Centaure, sans contrainte, parce qu'ils sont convaincus que, sur Terre, ils auront un autre genre d'existence.

Hile reprend :

— Nous ferons table rase du passé. Nous tâcherons d'édifier une

société juste, équilibrée, saine. Nous avons toujours prôné le changement, au temps où notre organisation n'était pas interdite. On nous écoutait, sans nous prendre au sérieux. Et puis, un beau jour, devant un afflux d'adeptes de plus en plus nombreux, le gouvernement décida de dissoudre notre organisation. Nous dûmes nous réfugier dans la clandestinité. Cela, vous le savez. Mais, si je vous le rappelle, c'est parce que nous restons sous une menace constante. Jack Anway va vous parler de ce problème.

Anway succède à Hile, à la tribune. Lui aussi follement applaudi, il courbe sa silhouette maigre devant le micro. Promoteur avec Hile du mouvement, il axe sa causerie sur les difficultés d'implantation.

— La Terre a été reléguée au rang de musée...

Certains interrompent l'orateur, huant l'actuel gouvernement de Centaure :

— Hou !... Hou !... Hou !...

Le chahut s'éteint très vite car les membres du Clan sont très disciplinés. Aussi Anway continue :

— Un musée ! Vous vous rendez compte ? C'est désavouer l'avenir ; c'est accepter les erreurs du passé. La Terre mérite mieux. Nous avons choisi de la faire revivre. Seulement, des gardiens payés par le gouvernement veillent sur ce précieux bien légué par nos ancêtres. Beaucoup sont des déportés, qui purgent ainsi leurs peines. Ils n'ont que haine et mépris pour leur société. Aussi certains se rallient-ils à notre cause.

Nouveaux applaudissements, cette fois en faveur de Lane et des gardiens casés dans un coin de l'amphithéâtre.

Anway précise sa pensée :

— Les gardiens ne constituent pas la principale menace. Ils sont divisés, sans grands moyens offensifs. Ici, leurs armes ne leur serviraient à rien. Alors, la direction a jugé bon de limiter leur armement au strict minimum. Elle ne pensait jamais à un débarquement du Clan sur la Terre. D'ailleurs, Munter n'attend qu'un seul secours : celui de l'armée.

— Hou !... Hou !... répètent les excités.

— Ne mésestimons pas les militaires, explique Anway. Ils sont puissants. S'ils en ont reçu l'ordre, ils nous écraseront. Nos missiles de défense ne seront que pour la parade. Ils n'atteindront jamais leurs objectifs. Mais, en revanche, les armes ultra-modernes nous décimeront. Tahiti redeviendra un désert. Nous sommes convaincus que les soldats seront sans pitié. Notre seule ressource, pour échapper au massacre, consistera à nous fractionner par petits groupes sur la surface de la Terre. Dès aujourd'hui, nous devons préparer cette éventualité. Des points de repli stratégiques sont en cours d'aménagement. Ils restent naturellement secrets, par sécurité.

Quelqu'un, dans l'assistance, pose une question :

— Ne pourrait-on pas abattre l'astronef militaire avant qu'il ne se pose sur la Terre ? Anway répond sans hésitation :

— Les astronefs militaires possèdent des champs électromagnétiques les rendant pratiquement invulnérables. Nos missiles seraient détournés, ou exploseraient avant d'atteindre leur cible. En admettant même que nous abattions le vaisseau, par je ne sais quel subterfuge d'ailleurs, dans six mois, un second astronef succéderait au premier, et sa méfiance envers nous redoublerait.

— Est-ce à dire qu'il n'y a rien à faire, que dans moins de trois mois maintenant, nous assisterons, impuissants, à la dégradation de tout ce qui a déjà été tenté dans le domaine de la dépollution ?

— Oui, avoue sombrement Anway. Au risque d'être pessimiste, je crois que nous devons renoncer à Tahiti. Nous survivrons comme nous le pourrons, mais nous n'abdiquerons jamais.

— Alors, si c'est pour constater un échec, pourquoi nous avoir amenés ici ? lance un mécontent.

— Parce que là-bas, sur Centaure, ils prendront tous conscience de notre lutte, et que la situation peut se renverser. Qui sait même si l'armée ne chavirera pas dans notre camp ? lance Hile.

— L'armée ? Jamais ! Elle est constituée de mercenaires professionnels grassement payés par le régime, qui ne voudront absolument pas abandonner leurs privilèges. Or, nous exigeons justement la suppression des privilèges et l'égalité pour tous. Seul, le temps peut nous être favorable. À la longue, le gouvernement, lassé, nous abandonnera peut-être la Terre. Il faudra donc tenir le plus longtemps possible. Nous nous préparons à une lutte de guérilla d'usure, très longue. Je sais que nous demanderons beaucoup de sacrifices.

Un peu déçus par ces paroles pessimistes, les partisans commentent entre eux la situation, alors qu'Anway quitte la tribune. Ils s'attendaient à un autre genre de discours. Certes, au départ, on ne leur avait pas promis la facilité mais on leur avait dit que Hile et Anway avaient préparé le terrain.

En fait, en arrivant, ils ont été agréablement surpris par les réalisations déjà entreprises. Le beau mirage prendrait-il déjà fin ?

L'amphi se vide lentement. La foule se dilue dans la ville et Lane reste seul, préoccupé.

Il réfléchit beaucoup. Puis sa décision irrémédiablement prise, il se dirige vers le bureau directeur du mouvement. Il sait qu'il y trouvera Hile et Anway.

Il a pesé sa détermination, lourde de conséquences.

Hile accueille cordialement Sam à la porte de son bureau.

— Entrez, Lane. Vous vouliez me parler ?

— Oui. C'est très important.

Les deux hommes s'assoient l'un en face de l'autre. Ils restent un moment sans rien dire puis le gardien-chef attaque le premier :

— C'est à cause de votre conférence.

— Comment ça ?

— Elle m'a non seulement beaucoup impressionné, mais convaincu. Je suis persuadé que vous voulez une société équilibrée, juste, et sans privilèges. L'argent a tout corrompu.

Hile fronce le sourcil.

— Est-ce à dire, Lane, que lors de votre désertion, vous n'étiez pas totalement rallié à notre cause, comme votre ami Knep par exemple ?

Sam croise les jambes. Il n'a aucun scrupule et il soutient le regard de son interlocuteur. Il montre toute la maîtrise de ses nerfs. Pas un seul instant, il ne se sent en position d'infériorité.

— Je ne me suis jamais rallié. Ma désertion était du bidon.

David reste de glace. Lui aussi se domine. Ses yeux brillent étrangement, comme s'il n'en voulait pas au gardien-chef. Il avoue :

— Je m'en doutais. J'ai testé plusieurs fois vos sentiments et j'ai vite compris qu'un problème vous préoccupait. Pourtant, devant l'absence formelle de preuves, je pensais que je m'étais trompé.

Il se lève, s'avance vers l'ancien détenu, et hoche la tête.

— Au fond, pourquoi me racontez-vous que vous êtes un espion ?

— Parce que, depuis votre conférence, j'ai changé. Ces centaines d'hommes et de femmes, enthousiasmés, ont produit sur moi comme un impact. Je sens que j'ai un rôle à jouer, un rôle déterminant. J'ai longtemps hésité avant de me décider.

— Je comprends. Votre décision engage votre avenir.

— Bah ! Je me fous de mourir jeune ou vieux. Je trouve idiot de vivre comme des taupes. Alors, s'il faut mourir, autant que ce soit à l'air libre, en regardant le soleil et le ciel bleu.

Lane a un doute.

— Vous n'avez pas confiance en moi, hein ?

— Possible. Votre revirement n'exclut pas que, au fond de vous-même, vous conserviez une certaine sympathie pour la société actuelle.

— Je me fous de la société ! Je veux faire quelque chose pour le bonheur des hommes.

— Quoi, par exemple ?

— Mon chef hiérarchique, Mel Vorton, croit sincèrement que je ne le trahirai pas. Pour lui, je reste un espion uniquement à son service. Ma mission consistait à lui adresser des rapports réguliers sur votre

organisation.

— Vous étiez donc en contact avec lui ?

— Oui. Je possède un stimulateur de pensée greffé dans mon cerveau. Un modèle dernier cri. Avec ça, mon influx télépathique se capte à des centaines de kilomètres.

— Vous savez, Lane, avertit Hile sèchement, que les traîtres sont très mal tolérés dans notre mouvement. Si je le voulais, un tribunal vous jugerait et vous condamnerait à mort. Avez-vous réfléchi aux conséquences de votre acte, en venant me voir ?

— Oui, j'ai mûri le pour et le contre. Je me suis jeté à l'eau pour vous prouver ma sincérité. Maintenant, vous pouvez faire de moi ce que vous voulez.

David croise les bras sur sa poitrine.

— Si je vous faisais confiance ?

— Après mes révélations ?

— Justement. Votre confession prouve que vous vous repentez. Alors, je peux vous accorder une chance.

Lane a approfondi son plan. Il n'est pas venu les mains vides et il explique :

— Moi aussi, je peux vous aider. Plusieurs gardiens-chefs ont rallié vos rangs. Je les ai contactés. Ils sont prêts à m'obéir.

— Vous avez tellement d'influence ?

— Assez. Si je vous livrais les gardiens des cinq bases dans un mouchoir, qu'est-ce que vous diriez ?

Hile sourcille, sceptique :

— La totalité des effectifs ? Comment ferez-vous ? Il y a Rex Munter, l'intouchable.

— J'ai mon idée. Munter peut tenir un siège de six mois, mais il y a peut-être un moyen pour qu'il cède.

— Alors, Lane, dépêchez-vous, car dans trois mois, les soldats débarqueront.

Les deux hommes se serrent longuement la main. Une sorte de pacte tacite s'établit entre eux.

Quand Sam s'éloigne vers sa chambre, Hile se prend le menton dans ses mains et se demande s'il ne fait pas une bêtise. Il préfère ne pas en parler à Anway car celui-ci est beaucoup plus partisan de la fermeté.

Il court un risque. Il le sait. Il joue sûrement l'avenir de la nouvelle communauté. Mais il n'a guère le choix. Dans trois mois, tout sera remis en question.

Il sort des dossiers et vérifie minutieusement les plans de démantèlement de l'actuel embryon sociologique, sur Tahiti. Il a prévu des zones, à travers le monde, où se réfugieront les groupuscules.

Il faudra que l'armée vienne à bout, un par un, de ces groupes isolés. Ce sera sûrement long. Très long.

Ils sont venus en Jet jusqu'à New York. Dans l'abri antiatomique aménagé pour recevoir le groupe de survie n° 14, ils attendent patiemment le moment favorable.

Devant un écran-radar, un technicien monte la garde. Son scope vierge le déçoit.

— ILS ne viendront pas, grimace-t-il.

— Si, affirme Lane. Je les connais. Seulement, ils veulent que le Jet ait regagné sa base, à Tahiti.

— Ça doit être fait maintenant, dit Hile, consultant son bracelet-montre.

Sam hoche la tête.

— Alors, ils ne tarderont plus.

En effet, deux heures plus tard, le technicien capte un écho sur son écran. Il désigne le balai de l'antenne et le spot lumineux qui se déplace.

— Regardez. Ils sont à moins de trois cents kilomètres.

Hile, Lane et quelques hommes armés de mitraillettes, quittent l'abri. Ils se hissent sur le toit-terrasse de l'immeuble où est posé un hélicoptère ancien modèle.

À leurs pieds s'étend la ville de New York illuminée. Le temps est bas mais, aussi loin que l'œil peut porter, c'est un ruissellement de lumières. Toutes les rues, toutes les avenues, tous les squares, même les magasins et les enseignes, brillent de mille feux.

La vision est splendide, unique, pour celui qui a de New York l'idée d'une cité déserte, vide, ténébreuse. Avec la fée électricité, il semble que la grande agglomération a repris vie. On imagine les gens sur les trottoirs, les voitures dans les rues...

Chaque fois que les marginaux ont rétabli le courant, ils ont attiré les patrouilles. C'est comme un pôle d'attraction. Les hommes aiment les lumières.

Lane ricane :

— Nous les attirons, comme du miel attire des mouches. J'étais sûr qu'ils viendraient en information.

Le technicien annonce le point d'atterrissage d'un engin, probablement sur un parking de la périphérie sud. Aussitôt, Hile et ses compagnons s'engouffrent dans l'hélicoptère.

Celui-ci décolle, se dirige vers le sud en rasant les toits. Certes, malgré le vol en rase-mottes, il doit être repéré. Mais cela n'a pas d'importance.

Là-bas, la patrouille, doit se méfier. Protégée par ses champs électromagnétiques, elle ne redoute rien tant qu'elle ne sort pas du

cockpit.

Hile se pose assez loin, de façon à ne pas trop attirer l'attention. Ses hommes se déploient à travers les rues éclairées et ils encerclent le parking.

— Un hélico biplace ! reconnaît Lane. Ils n'ont envoyé qu'une seule patrouille mais, dans l'engin, ils sont à l'abri de toutes nos attaques. Ils le savent.

— Qu'attendent-ils pour sortir en bulles ? s'impatiente un homme, mitraillette au poing.

Hile regarde sa montre.

— Dans cinq minutes, l'électricité sera coupée.

Effectivement, au bout de ce laps de temps, toutes les lumières de la ville s'éteignent. L'obscurité totale, soudaine, surprend les rétines.

Là-bas, les deux types de la patrouille sortent prudemment du cockpit, encouragés par les ténèbres. Ils hésitent à monter dans leurs bulles.

Cela leur est fatal. Les marginaux se répandent sur le parking comme une volée de moineaux. Ils entourent rapidement les deux gardiens, braquant sur eux leurs mitraillettes.

Des torches électriques s'allument, torturant la nuit de leurs pinceaux jaunes. Elles prennent pour cible les deux employés en uniforme noir.

Ceux-ci lèvent les mains, au fond ravis de l'aubaine. Leur idée était de désertre et leur contact avec le Clan s'opère plus vite que prévu.

Ils se rendent.

— Nous sommes avec vous !

Lane examine les hommes. Il les reconnaît. Ils appartiennent à une autre brigade que la sienne et il aborde le gardien-chef d'une voix bourrue.

— Rocks ! Quelle curieuse rencontre, pas vrai ?

— Lane !

— Vous voulez donc désertre ?

— Oui, confirme Rocks.

— Désolé, mon vieux, mais il faut que nous rentrions, au contraire. Je vais prendre la place de votre copain, dit Sam.

Il désigne l'autre gardien, penaud et mal à son aise. Il ajoute :

— Écoutez, vous n'avez pas le choix.

Il braque un vieux revolver sur le ventre de Rocks. Celui-ci esquisse un sourire.

— C'est bon, Lane. J'obéis.

— Ton copain de patrouille va rester ici. Vous faites équipe ensemble d'habitude, hein ?

Rocks acquiesce. Il monte dans le cockpit, coupe les champs de force répulseurs. Il lorgne Sam qui a revêtu son uniforme pour la

circonstance.

— Vos intentions ?

— Je vous dirai ça en route. Quelle mission aviez-vous ?

— Les potentiomètres ont noté un chiffre tensionnel électrique très élevé du côté de New York. Nous avons ordre de voir ça de plus près.

Lane pousse l'autre gardien dans les bras des marginaux.

— Occupez-vous de lui.

Puis il se tourne vers David :

— Au revoir, Hile. Attendez de mes nouvelles.

— Vous croyez que vous réussirez ?

— Je le crois sincèrement.

— Eh bien ! bonne chance !

Lane rejoint Rocks dans l'hélico et, très rapidement, celui-ci décolle. Il met le cap vers le Nevada. Il survole des territoires plongés dans la nuit totale et approche de la base 1.

Rocks paraît décontracté, bien que son pistolet à rayons ait disparu de sa ceinture. D'ailleurs, cette même arme braquée sur lui l'irrite.

— Posez donc ça, Lane. Vous ne voyez pas que je suis avec vous ?

— Hum ! doute Sam. Si vous faites le zouave, je vous envoie une giclée dans les tripes.

— Qu'attendez-vous de moi ? soupire Rocks.

— Je veux pénétrer incognito dans la base. Figurez-vous que Vorton m'a envoyé comme espion à Tahiti. Or, j'ai basculé dans l'autre camp.

— Vorton le sait ?

— Pas encore. Quand il le saura, j'espère qu'il sera trop tard. Alors, faites gaffe quand vous passerez le poste de contrôle, Rocks. Vous donnerez l'indicatif journalier comme si rien ne s'était passé.

L'hélico atteint le Nevada. Il plafonne au-dessus de la base et s'engage dans l'alvéole d'absorption. Il s'immobilise au fond de la tubulure d'accès qui s'ouvre sur les parkings souterrains.

Un type apparaît sur l'écran T.V. de l'engin.

— Ici contrôle d'entrée. Donnez votre indicatif.

Lane vit des moments angoissants. Sous le casque protecteur qu'il a enfilé cinq minutes plus tôt, il dissimule son visage. Muet, il braque son regard sur Rocks.

Celui-ci n'ignore pas que Sam le descendra s'il vend la mèche. Il préfère vivre encore un peu si c'était possible. Aussi il donne l'indicatif :

— AZ 17.

— O.K. ! Tout va bien, Rocks ?

Celui-ci lève le pouce en signe d'assentiment. Dans sa cabine hermétique, le gars du contrôle appuie sur un bouton. Un panneau libère la tubulure d'accès et l'hélico est déposé comme une fleur sur une plate-forme.

Dans le vaste hangar désert à cette heure, les deux gardiens-chefs quittent le cockpit. Lane tord le bras de Rocks.

— Vous devez faire votre rapport à Vorton. Mais écoutez bien. Si vous parlez de moi, je vous retrouverai. Alors, je vous trouverai la peau.

— Ne soyez pas idiot, Lane, proteste Rocks. Je vous ai dit que je voulais désertier. Je ne dirai rien à Vorton.

Sam est bien obligé de relâcher l'autre gardien-chef car son absence prolongée susciterait de la méfiance. Il voit partir Rocks avec une certaine appréhension et il se glisse lui-même vers le bloc « G ». Il sait que là-bas, il trouvera des amis et des complicités.

Il joue gros. Très gros. Si Rocks tient sa langue, tout se passera bien. Sinon, il faudra précipiter les événements. Mais Lane possède une confiance inébranlable.

Le voilà revenu à la base 1. Le loup s'est introduit dans la bergerie. Désormais, le grand engrenage est en mouvement.

CHAPITRE X

Vorton lisse patiemment sa moustache. Il songe sérieusement que ses tourments prendront fin avec l'arrivée de l'armée.

Il a toujours été d'une fidélité exemplaire envers la direction du musée et de Munter en particulier. Il ne comprend pas que des hommes se laissent attirer par les belles paroles des marginaux.

Car il s'agit de belles paroles, sans plus. Elles ne concrétisent que les aspirations d'une poignée de fanatiques qui auraient plutôt leur place dans un hôpital psychiatrique. Oui, des fous. Ils veulent une société impossible, qui n'est pas viable. Au début, tout marchera bien. Mais très vite, les hommes poseront des revendications. Leurs défauts ataviques domineront de nouveau le régime. Leurs passions s'exacerberont devant les contraintes, leurs ambitions resurgiront et leur égoïsme aussi. Alors, la société de Hile sera tiraillée, démantelée. Elle se noiera dans un bain de sang.

Oui, Vorton voit comme ça la nouvelle génération promise par le Clan. Alors pourquoi les gardiens se casseraient-ils la tête pour mater les marginaux ? Ils n'ont qu'à laisser faire le temps.

Et l'armée.

Quand les soldats débarqueront, ils n'iront pas par quatre chemins. Ils lanceront un ultimatum aux rebelles. Si Hile et Anway ne veulent pas se rendre, ils seront impitoyablement écrasés.

Mel imagine donc l'avenir en rose. En trois mois, la société nouvelle n'aura pas le temps de s'implanter. Il faudra même qu'elle abandonne Tahiti.

Domage. Oui, dommage, car au fond, ce ciel bleu, ces plages dépolluées, cette eau pure sous un soleil radieux, avaient quelque chose de sympathique. Mais d'éphémère, comme un rêve inaccessible.

Il vaut mieux se tenir du bon côté de la barrière, du côté du plus fort. Vorton plaint sincèrement les marginaux et les gardiens dissidents. Les tribunaux ne les épargneront pas.

Les gardiens dissidents ? Combien sont-ils ? Une trentaine, au plus. Donc, un pourcentage très faible. Ils n'ont pas suivi en masse les consignes de révolte données par Hile et Anway. Le ciel bleu de Tahiti ne les a pas forcément séduits. Ils ont compris qu'après le rêve, la brusque réalité reviendrait, ils ne sont pas tombés dans le piège du mirage.

L'appel du circuit intérieur T.V. grésille et Mel enfonce une touche. Il cesse de penser aux marginaux.

Le visage de Rocks apparaît sur le petit écran.

- Que voulez-vous ? aboie Vorton, reconnaissant le gardien-chef.
- J'ai quelque chose de grave à vous dire, chef.
- Eh bien ! dites-le !
- Non, pas en circuit interne. Nous sommes contrôlés.
- Bon. Venez dans mon bureau. Je vous attends.

Le chef de section se compose une attitude sévère. Il ne veut absolument pas s'assouplir devant ses hommes. Son grade lui interdit d'être magnanime.

Une lampe rouge clignote, signalant que Rocks est derrière la porte. Vorton allonge la main vers un bouton du clavier installé devant lui. Il appuie.

Le panneau d'entrée mobile s'ouvre. Mais, en vérité, Rocks n'est pas seul. Trois hommes l'accompagnent. Et, parmi eux, Mel reconnaît Lane !

Il se dresse, surpris, hébété, croyant son agent à Tahiti. Sa bouche s'arrondit, ses yeux s'enflamment.

- Que venez-vous faire ici, Lane ?

Celui-ci tire son pistolet à rayons de sa ceinture, le braque sur son chef hiérarchique. Il sait que cette attitude lui vaut le conseil de discipline et une lourde peine.

Ses lèvres distillent un sourire ironique.

- Je viens pour vous arrêter, Vorton !

Deux gardiens entrent à leur tour, revolvers au poing. Ils se précipitent sur le chef de section, le désarment, et se placent de chaque côté de lui.

Rouge de colère et de rage, Vorton écume :

- Comment osez-vous ?

— N'attendez aucun secours, apprend Lane. Tous les hommes de la base se sont ralliés. Nous faisons cause commune avec Hile et Anway.

- C'est donc ça ! crache Mel, maintenant très pâle. Des traîtres !

— Non ! rectifie Sam en souriant. Pas des traîtres, des gens de bon sens. Je n'ai eu aucune peine à convaincre mes camarades de la base 1. Ils crevaient tous d'envie de rejoindre le Clan. Seulement, ils n'osaient pas. Alors je leur ai donné l'étincelle qui leur manquait.

— Vous serez jugé et condamné pour votre conduite inqualifiable ! hurle Vorton.

— Ne vous énervez donc pas ! recommande tranquillement le gardien-chef. C'est mauvais pour votre santé et, de plus, inutile. Nous contrôlons toute la base. Les hommes en avaient marre de vivre comme des taupes, avec un travail ingrat et sans avenir. Alors que le Clan offre des perspectives alléchantes.

Mel se débat, comme s'il voulait s'échapper. Les deux gardiens le maîtrisent et Sam ironise, rengainant son pistolet à rayons :

- Cessez de regimber, cela ne sert à rien.

— Hile et Anway vous ont abreuvés de mensonges et vous les avez crus ! Vous savez très bien que leur type de société n'est pas viable.

— Détrompez-vous. Hile et Anway sont des hommes intelligents. Ils ont mis patiemment au point tous les rouages de la nouvelle collectivité. Je vous jure que ça vaut le coup d'essayer !

Vorton se raccroche à cette dernière phrase.

— Et si vos espoirs étaient déçus ?

Lane reste énigmatique.

— Ma foi, nous reprendrions notre liberté. Mais j'ai confiance. Il n'y a rien qui cloche. Il faudra seulement que nous révisions nos conceptions sur la société de consommation et que nous cessions de gagner de l'argent pour nous asservir.

— Je doute que vous y parveniez. Les racines du mal sont solidement ancrées. C'est toute une mentalité qu'il faudra changer.

Sam hausse les épaules.

— Oh ! Vous savez, l'effort ne sera pas grand chez nous, gardiens. Parce que nous n'avons pas l'ambition du profit. Nous nous adapterons très vite.

Mel s'inquiète pour son avenir. Il jette autour de lui un regard de bête traquée.

— Que comptez-vous faire de moi ?

— Nous vous offrons le choix entre le Clan et la détention.

— Je ne trahirai pas Munter !

— Comme vous voudrez.

Lane consulte sa montre.

— À l'heure actuelle, les cinq bases doivent titre nos mains ainsi que leurs chefs.

— Comment ça ? s'égosille Vorton. Ils auront résisté !

— Ça m'étonnerait. Des déserteurs se sont introduits clandestinement dans les bases, avec des complicités. Tenez, comme Rocks a fait avec moi...

Un sourire se dessine sur les lèvres de Sam.

— Merci, Rocks. J'avoue que, jusqu'à la dernière minute, je n'ai pas eu confiance en vous.

Il poursuit, tourné vers Mel :

— Ces déserteurs, tous des gardiens-chefs influents, ont organisé la révolte. Vous voulez confirmation, Vorton ?

Il se dirige vers l'interphone, appelle le poste de télécommunications. Il ordonne qu'on contacte successivement toutes les bases. L'une après l'autre, celles-ci répondent qu'elles sont sous contrôle insurrectionnel, après arrestation des chefs de section.

La satisfaction se lit sur le visage de Lane. Il ne doutait pas de la victoire car la manœuvre était bien orchestrée. Les seules difficultés auraient pu venir de certaines trahisons. Or, il semble que les

gardiens, d'un seul bloc, aient basculé dans l'opposition. On leur a promis une vie meilleure dans la nouvelle société et ils y croient dur comme fer.

Ont-ils tort ? Ont-ils raison ? Seul l'avenir le dira. Mais, en fin de compte, ils luttent pour de meilleures conditions sociales, pour une certaine justice. Ils veulent vivre à l'air libre, comme les autres hommes de Centaure. Alors qu'ici, ils ne voient qu'un horizon noir, souterrain.

Malgré ce coup dur qui frappe son moral, Vorton ne désespère pas. Il attend les conjurés au virage. À ce moment-là, l'heure des règlements de compte sonnera et il vaudra mieux être du bon côté de la barrière.

Il braque un œil torve sur Lane.

— Vous n'aurez pas Munter ! Or, il vous fera payer très cher votre rébellion.

Sam paraît sûr de lui car il a déjà combiné son affaire.

— C'est vous, Vorton, qui aurez Munter !

— Moi ?

— Oui. Vous pénétrerez chez lui, dans son antre, car vous êtes le seul à y être admis.

— Je refuserai ! proteste énergiquement Mel. Je dénoncerai votre trahison générale et je me mettrai sous la protection du « principal ». Vous savez très bien qu'il peut tenir un siège de six mois, que tout un système électronique le protège.

— Je sais, opine Lane. Munter est retranché dans un véritable blockhaus. Nous ne pouvons le déloger par la force. Heureusement, l'ingénieur Hile a eu une idée.

La panique s'empare de Vorton. Il tremble. Son regard brille d'anxiété. Il redoute Hile et Anway comme la peste.

— Vous bluffez ! grimace-t-il.

— Oh ! non. Je vais vous démontrer sur-le-champ qu'il est possible de réduire la résistance de Munter, malgré tout son système de protection. Encore une fois, c'est vous, Vorton, qui nous aiderez.

— Jamais ! hurle le chef de section en crachant avec dépit sur le sol. Jamais, vous m'entendez ?

Justement, Lane ne semble pas écouter. Il tend l'index vers Mel et ordonne aux gardiens :

— Emmenez-le au labo 24.

Les deux gardes empoignent Vorton. Celui-ci se démène comme un beau diable.

— Non ! Non ! Lâchez-moi !

Il est entraîné de force hors de son bureau. À l'intérieur de la base, rien n'a changé. Les services de sécurité sont toujours à leurs postes, tous les rouages administratifs fonctionnent normalement comme si

rien ne s'était passé.

Isolé dans son blockhaus, Munter ne sait pas encore la vérité.

*
* *

L'arrivée de Hile à la base 1 passe inaperçue. Il est vrai que toutes les précautions étaient prises et qu'aucune information ne pouvait filtrer.

Hile n'est pas venu seul. Il a amené avec lui une équipe de neuro-chirurgiens tout fraîchement arrivés de Centaure.

Au labo 24, une intervention chirurgicale se prépare. Des aides s'affairent. Un cordon de gardes isole la salle du monde extérieur et pour entrer, il faut un laissez-passer spécial.

Lane et Hile mettent au point les derniers préparatifs. Ils avaient déjà combiné leur affaire à Papeete. Maintenant maîtres d'une situation confortable, ils ne veulent pas en perdre le bénéfice.

Ils songent sérieusement à Munter. Ils s'occupent de lui. Or, c'est Vorton qui subira les frais de l'opération, par nécessité.

Sam se penche sur son chef de section anesthésié. Sur la table d'opération, Mel ressemble à un cadavre. Il est très pâle, les yeux fermés, le visage serein.

— Vous croyez que ça marchera ?

Hile confirme le pronostic :

— Je vous le garantis.

Lane hoche la tête, perplexe. Puis il abandonne Vorton aux mains des toubibs. Il passe une heure atroce car l'expérience en cours est lourde de conséquences.

David vient le prévenir que l'opération est terminée. Le patient doit reprendre connaissance dans quelques minutes.

Sam se rue dans la chambre où repose le chef de section. Celui-ci, les yeux ouverts, foudroie le nouvel arrivant. De chaque côté de son lit veille un gardien armé.

— Vous m'avez endormi..., balbutie Mel encore dans les brumes du sommeil. Quelle drogue m'avez-vous injectée ?

Il remarque Hile pour la première fois et fronça les sourcils.

— Qui est ce type ?

— David Hile, présente Lane.

Vorton tente de se redresser, suffoqué. Ses forces lui manquent et il retombe sur sa couchette. De grosses gouttes de sueur envahissent son front.

Il tord la bouche dans une affreuse grimace.

— Hile, le hors-la-loi... Que fait-il ici ?

— Je peux me retirer si vous voulez, remarque David.

— Oui, c'est ça, retirez-vous.

Le chef des marginaux quitte la chambre. Alors, Vorton ordonne aux deux gardiens en uniforme :

— Vous aussi, foutez le camp !

— Doucement ! intercède Sam. Vous oubliez que vous êtes notre prisonnier.

Le chef de section se passe la main dans les cheveux. Il découvre un pansement au sommet de son crâne rasé et il s'affole :

— Que m'avez-vous fait, hein ?

— Restez tranquille, conseille Lane. Des neurochirurgiens vous ont greffé « quelque chose » dans votre cerveau, relié directement à votre pensée.

— Un transcepteur télépathique ?

— Non. « Quelque chose », je vous dis. Je ne sais pas au juste comment ils l'appellent mais en gros, voilà ce qui se passera. Si vous vendez la mèche à Munter, un système d'autodestruction se déclenchera et des ondes nocives perforeront vos cellules encéphaliques. En d'autres termes, le fait de dire à Munter que la base est entre nos mains vous condamnera irrémédiablement à mort.

— Le « principal » connaît peut-être déjà votre trahison, ricana Mel.

— Non. Nous avons pris toutes les précautions. Nous savons bien que vous êtes le seul à pouvoir l'approcher. Et il faut absolument que vous l'approchiez.

— Pourquoi ?

— Il va s'inquiéter d'un silence prolongé. Or, ses caméras de contrôle ne notent aucune perturbation dans la base. Les hommes sont à leurs postes habituels. Il semble que rien n'a changé. Mais s'il vous appelle, Vorton, il faudra répondre.

— Répondre quoi ?

— Que tout va bien. Mieux, vous demanderez une audience. Inventez s'importe quel prétexte. Il faut absolument rassurer le « principal ».

Mel hausse les épaules. Il reprend des forces et du poil de la bête. N'empêche qu'il se débat dans une situation inextricable. Le couteau sous la gorge, Lane l'oblige à la trahison.

— Munter ne devrait pas vous gêner puisque, de toute façon, il est prisonnier dans son blockhaus et ne peut rien faire. Il attendra sagement l'arrivée des militaires. Et, à ce moment-là, croyez bien que vous regretterez d'avoir pris parti pour Hile !

Sam aide son chef à se lever.

— Nous allons vous relâcher et vous irez chez Munter. Mais rappelez-vous que si votre pensée nous trahit, vous en subirez les conséquences.

Mel se rend dans son bureau. Rocks l'accompagne, veillant au grain. Il voit l'ancien patron de la base qui alerte l'administrateur et

demande à lui parler en particulier.

Le « principal » n'a aucune raison d'être méfiant. Il convoque Vorton.

Celui-ci passe successivement tous les tests de sécurité et l'ordinateur ayant rendu un verdict favorable, Mel est autorisé à entrer dans le bureau du « principal ».

Lane rejoint précipitamment Hile.

— Il est chez Munter, apprend-il.

— Vous croyez qu'il parlera ?

— Oui. Je connais Vorton. Il est fier. Il préfère la mort à la trahison. Il a toujours léché les bottes de ses chefs.

Hile se caresse le menton.

— Quand vous m'avez remis le rapport détaillé sur tous les tests de sécurité nécessaires pour entrer dans le blockhaus, j'ai compris que nous ne pouvions pas « endormir » la volonté de Vorton. L'ordinateur aurait détecté le subterfuge. Donc, il était obligé de passer le contrôle avec toute sa lucidité. Nous avons respecté ses facultés intellectuelles, sa mémoire, son subconscient. Nous n'avons lésé aucun organe.

— Maintenant, dit sombrement Sam, il doit être dans le bureau, face à Munter. J'espère que « ça » marchera.

— Espérons-le, répète Hile.

Une sourde angoisse tourmente les deux hommes. La partie qu'ils jouent semble décisive mais il y a une chose qui les ronge encore davantage. Ils ne peuvent capter aucune image en provenance du blockhaus si Munter a décidé de couper tous les circuits.

Or, il s'avère bien que le « principal » s'est isolé chez lui, avec Vorton. Les écrans récepteurs restent obstinément noirs. La plus profonde incertitude entoure donc l'opération tentée par Lane et les marginaux.

*

* *

Munter se lève à l'entrée du chef de section. Il reste affable et, pourtant, des soucis le préoccupent.

— Asseyez-vous donc, Vorton.

Celui-ci a toujours été impressionné par le « principal ». Il semble mal à son aise. Pendant que les testeurs électroniques le contrôlaient, il réfléchissait beaucoup. Les minutes lui paraissaient même des heures.

Mais maintenant, il a pris sa décision. Il ne tolérera pas que les gardiens pactisent avec les marginaux. En tout cas, il sait bien que tant que Munter sera dans son blockhaus, la situation ne sera pas désespérée. L'armée arrivera et le délivrera. Cela ne fait aucun doute.

Aussi, décidé à prévenir l'administrateur, il ne perd pas une seconde.

— J'ai une chose très grave à vous annoncer.
— Asseyez-vous, répète le « principal », désignant un fauteuil.
— Non, balbutie Mel, la sueur aux tempes. C'est grave, très grave. Je suis même en péril de mort. Je peux m'écrouler d'une seconde à l'autre foudroyé.

Monter sourcille :

— Comment ça ?

Vorton ôte sa casquette. Il désigne le petit pansement qui subsiste au-dessus de son crâne.

— Vous voyez cette plaie ? ILS m'ont opéré au labo 24. Je ne sais pas ce qu'ils m'ont fait exactement mais...

— Les contrôles étaient négatifs, interrompt Munter. Votre psychisme n'est pas altéré et vous possédez toute votre volonté.

Mel sue de plus en plus. Des milliers de gouttes se forment sur son front, descendent le long de sa colonne vertébrale, mouillent sa chemise. En même temps, par réflexe, sa salive se tarit.

La bouche affreusement sèche, il hoquette dans une sorte de spasme :

— Lane est revenu... Toute la base s'est mutinée, en bloc. J'étais le seul à vous défendre. ILS ont tous basculé dans le camp des marginaux. Des salopards, je vous dis ! Et les autres bases aussi se sont révoltées.

Munter s'approche de son subordonné. Il a les traits crispés et il reconnaît que cet homme a le courage de tenir tête à des centaines d'autres.

— Toutes les bases, vous êtes sûr ?

— Oui. Les salauds ! Ils ne méritent que mépris. L'armée les anéantira avec les autres.

— C'est entendu, Vorton, les soldats les écraseront. Mais il me semble que la situation n'est pas aussi dramatique que vous la dépeignez.

Mel se demande comment il est encore en vie. Ce sursis l'inquiète et il cherche à savoir comment il mourra. Le processus est peut-être déjà enclenché. Mais qu'importe ! Il aura accompli son devoir.

— Vous trouvez ? bégaye-t-il.

— Oui. Vous resterez ici et nous tiendrons aussi longtemps qu'il le faudra. Vous savez bien qu'ils ne peuvent pas pénétrer dans le blockhaus, que je suis dans une forteresse invulnérable. Alors pourquoi vous tourmenter ? J'ai toujours pris la situation avec philosophie, au début, après le départ de l'AX-4. Ce n'était pas à nous d'intervenir mais à l'armée. Que celle-ci fasse son travail. Je n'avais pas à exposer la vie des gardiens.

— Bah ! grimace Vorton. Pour ce qu'ils valent ! Tous des traîtres, des lâches...

Il s'éponge le front. À mesure que le temps passe, il éprouve une sorte d'apaisement à son inquiétude. Est-ce que Hile et Lane auraient bluffé ? A-t-il seulement été opéré ?

Il veut en avoir le cœur net. Il arrache son pansement et se regarde dans une glace. Un petit carré de cuir chevelu a été effectivement rasé mais ne porte aucune cicatrice.

— Ils m'ont eu ! fulmine-t-il. Leur soi-disant intervention chirurgicale était du bidon. Ils ont seulement voulu me foutre la frousse et ils espéraient que je ne parlerais pas.

Munter tapote l'épaule de son subordonné.

— Eh bien ! Vorton, vous voyez bien, tout s'arrange...

— Ouais... Tout s'arrange. Apparemment. Mais moi je vois ça d'un sale œil. Des types aussi intelligents que Hile et Lane...

Il s'interrompt, insistant avec conviction :

— Car Lane est intelligent. Il méritait un poste plus élevé. Dommage, car je l'imaginais déjà me succédant...

Il soupire :

— Enfin, c'est cuit maintenant. Je vous disais que des types comme eux avaient forcément une idée derrière la tête.

Le « principal » hausse les épaules. Il observe son subordonné avec indulgence. Vorton a eu peur. Très peur. Il y a pourtant ce faux pansement sur le crâne qui ne paraît pas catholique.

Qu'est-ce qui cloche chez Vorton, hormis son petit carré de crâne rasé ? Il est bien sanglé dans son uniforme noir, galonné. Il a remis sa casquette sur la tête. Son pistolet à rayons pend normalement à sa ceinture.

Alors ?

Soudain, Mel dilate ses narines comme s'il reniflait quelque chose. Il a toujours eu l'odorat très subtil.

— Vous ne sentez rien ?

— Non, avoue l'administrateur, étonné.

— Moi si. Une drôle d'odeur indéfinissable...

Le chef de la section 1 passe une main égarée sur son front. Les gouttes de sueur, qui s'étaient taries, réapparaissent. Mais pour une autre cause. Il a l'impression très nette qu'il va tourner de l'œil.

Il titube, s'excuse :

— Vous permettez ?

Il s'assoit dans un fauteuil. Plus exactement, il s'y laisse tomber carrément, comme s'il avait les jambes coupées. Sa transpiration augmente et, détail inquiétant, il remarque que Munter subit les mêmes symptômes.

L'administrateur se sent mal à l'aise, tout à coup. Le sol se dérobe sous lui. Il s'effondre à son tour dans un fauteuil, haletant, comme s'il avait du mal à respirer.

Son regard révolté cherche celui de Mel.

— Vous... vous m'avez drogué, Vorton ! Vous êtes de mèche avec les conjurés...

— Non... je vous jure..., proteste faiblement le chef de la base 1. La preuve : je vous ai tout avoué. Seulement c'est moi qu'on a drogué et maintenant, la drogue devient contagieuse...

Munter sait que, s'il appuie sur un bouton du clavier installé sur son bureau, il appellera sa femme. C'est peut-être le salut. Aussi il se lève avec effort, marche en zigzag vers la table.

Sa tête et ses jambes pèsent affreusement. La drogue a finalement raison de sa volonté. Parvenu à moins d'un mètre du bureau, il s'écroule, vaincu. Son corps bascule sur le sol et s'immobilise.

Vorton est resté sur son siège, abruti. Ses paupières s'alourdissent terriblement et un invincible sommeil le terrasse. Il ne peut résister et s'endort.

CHAPITRE XI

Mel « récupère » le premier. Il émerge du brouillard mais, à mesure que son cerveau se dégarnit, il éprouve une pénible impression de lassitude. Comme s'il avait fait un effort physique intense.

Il paraît lourd, coordonnant avec difficulté ses mouvements. Il se meut dans une atmosphère de plomb. Nul doute, la drogue ingurgitée y est pour quelque chose.

Il se remet debout, découvre l'administrateur inanimé sur le sol. Il s'agenouille, balbutiant :

— « Ils » ont drogué aussi Munter. Pourvu que...

Ses craintes fondent très vite. Le « principal » remue. Il ouvre les yeux, aperçoit Vorton penché sur lui. Il s'étonne, se relève péniblement. Lui aussi éprouve une grande lassitude. Son esprit est tellement lessivé qu'il paraît vide.

Oui. Il possède un vide, immense dans la tête, comme si on lui avait lavé le cerveau. Il rassemble ses idées avec effort.

— « Ils » nous ont drogués, Vorton.

— Oui, souffle le chef de section en se jetant sur un fauteuil.

— Comment ça ?

— Je n'en sais rien. « Ils » ont en tout cas bien manigancé la chose. Mais quel avantage comptent-ils en tirer ?

Munter hausse les épaules. Il s'assied à son bureau et, pris d'un soupçon, il appuie sur un certain bouton du clavier disposé devant lui.

Aussitôt, le petit écran de contrôle s'éclaire. Le contact avec le bureau de Vorton est établi.

Lane attendait cet instant avec impatience. Il entre dans le champ de la caméra.

— Bonjour, Munter.

— Qui êtes-vous ? interroge celui-ci.

— Le gardien-chef Sam Lane.

— Ah ! oui. Vorton m'a parlé de vous. Il vous prend pour quelqu'un de très intelligent.

Sam se moque du compliment. Il poursuit la seconde phase de son plan. Sa voix devient incisive.

— Programmez votre ordinateur de façon que j'entre avec Hile et deux gardiens dans le blockhaus.

L'administrateur résiste.

— Hile ? Je ne peux pas.

— Acceptez, Munter, c'est un ordre ! dit Lane d'un ton de plus en plus sec.

Le « principal » lance un profond soupir. Sa volonté fléchit comme si un rouage se cassait en lui. Il ne se sent pas de taille à la lutte. Son esprit vidé devient une proie facile.

— Très bien, capitule-t-il.

Il retourne sa chaise à pivot vers un microphone. Il parle en articulant très distinctement et ses consignes s'enregistrent sur bande magnétique. Elles se transmettent à l'ordinateur.

— Lane, Hile et deux gardiens vont se présenter au contrôle. Laissez-les passer.

Dans un sursaut, Vorton se rebiffe. Il s'élance vers l'administrateur, la pupille dilatée, la bouche ouverte comme un poisson qui sort de l'eau.

Il halète :

— Ne faites pas ça ! C'est notre perte.

— Je sais, dit calmement le « principal » Mais ma volonté commande que j'obéisse.

— Résistez ! supplie Mel, grimaçant.

— Impossible.

Les ordres sont déjà enregistrés par l'ordinateur. Des opérations très complexes mettent en action des relais électroniques. Au bout de la chaîne, les testeurs automatiques ne réagissent plus. Ils se désolidarisent du circuit général.

— « Ils » vont entrer ! conclut Vorton en suffoquant.

Il paraît moins atteint que Munter et, en tout cas, il fait un terrible effort de domination. Ses traits crispés prouvent que, au niveau mental, sa volonté rencontre un obstacle. Quelque chose s'interpose dans son subconscient et noie sa résistance psychique.

La drogue ? Comment Lane et Hile ont-ils pu l'introduire ? Par le canal de Vorton ?

Probablement. C'est pour ça que Lane tenait tant à ce que Mel se rende chez l'administrateur. Alors, pourquoi ce simulacre d'opération au cerveau ?

Munter suit la progression des arrivants à travers le « passage » truffé de mécanismes. Tous les systèmes de sécurité sont interrompus parce que le « principal » l'a décidé ainsi.

— Regardez, souligne-t-il, désignant l'écran. Ils sont dans le couloir 14. Ils approchent. Normalement, à ce stade, un rayonnement aurait déjà dû les stopper, ou des murs d'ondes électromagnétiques devraient isoler le blockhaus. Rien de tel. « Ils » franchissent les obstacles l'un après l'autre.

Mel observe à son tour la lente marche des quatre hommes armés à travers le dédale, véritable labyrinthe. Il peut voir les visages déterminés de Lane et de Hile.

— Ils vont nous tuer, certifie le chef de la base 1.

— Nous verrons, apprécie Munter sans inquiétude. Mais il y a une chose que j'aimerais savoir : c'est comment ils ont annihilé notre volonté. Leur tour de force mérite un coup de chapeau.

Il se renverse dans son fauteuil pivotant, s'oriente face à la porte, détendu. Il télécommande l'ouverture du panneau mobile, devinant que les arrivants sont derrière.

Effectivement, quand la porte s'ouvre, les quatre hommes se présentent en bloc, Hile et Lane au premier rang, les deux gardiens en uniforme derrière.

À moitié vaincu, Vorton tente sa dernière chance. Il tire son pistolet à rayons, le braque sur les conjurés. L'effort mental qu'il s'impose lui arrache des gouttes de sueur, dilate son regard, durcit ses traits. Les dents serrées, il rugit :

— N'avancez pas ou je tire !

Lane fait un pas en avant. Puis deux, défiant son chef. Il ricane, sûr de lui, délaissant son arme à sa ceinture et abandonnant l'idée d'une riposte immédiate.

— Tirez donc si vous voulez, Vorton !

Celui-ci ne se gêne pas. Il appuie sur la détente, risquant le tout pour le tout. En fait, il comprend que son arme est déchargée, inopérante.

Les deux gardiens s'avancent, lui arrachent son pistolet et lui passent des menottes magnétiques.

— Vous êtes toujours notre prisonnier, prévient Sam. Je constate que vous avez une caboche tenace. Et pourtant, croyez-moi, la dose y était ! Heureusement, Munter était plus sensible.

L'administrateur se lève et marche vers les gardiens, les poignets tendus. Son regard fixe le vide devant lui. Sa voix un peu monocorde traduit son état somnambulique.

— Messieurs, faites votre devoir.

Les conjurés sont désormais maîtres de la Terre. Partout, dans les groupes, dans toutes les bases et à Tahiti, la joie éclate. Mais ils savent que leur victoire sera de courte durée.

Dans l'hyperespace, l'astronef militaire se rapproche de la planète mère à une vitesse supérieure à celle de la lumière. Dans moins de trois mois maintenant, il débarquera ses commandos de la mort.

Alors, l'effroyable tuerie commencera.

*
* *

10 avril 2104.

Normalement, le printemps devrait éclore dans l'hémisphère Nord. En réalité, la Terre polluée reste inhospitalière, aride. De maigres touffes d'herbe, d'un vert pâle et anémique, pointent par-ci par-là sous un ciel jaunâtre. La neige des montagnes fond lentement. Mais pas la

moindre fleur sauvage n'égaie le paysage désolé. Les bourgeons, étouffés par l'air vicié, tarissent avant même de s'épanouir.

Il n'y a que Tahiti et une certaine zone du Pacifique qui ont changé.

Lane se balance dans son hamac de relaxation. Il n'a pas modifié ses habitudes. Il ne le faut absolument pas. Tout doit être comme avant la mutinerie.

Un impact électrique influence ses neurones et le tire de sa sieste. Il comprend que l'ordinateur du poste central de surveillance, toujours sous ses ordres, le sollicite.

C'est sûrement sérieux. Le contrôleur automatique ne le dérange pas pour rien. Aussi, il quitte en hâte le bloc « G » et, par ascenseur antigravifique, se hisse dans la coupole supérieure qui domine la base 1.

Le robot l'accueille de sa voix monocorde.

— Bonjour, Lane. Je note qu'un astronef a dépassé l'orbite de Mars et se dirige vers la Terre. Déjà, il a considérablement ralenti sa vitesse. Je suppose qu'il s'agit du vaisseau militaire que vous attendez.

— Sans doute, opine sombrement Sam, préoccupé. S'il existe une faille dans notre plan, nous sommes foutus.

Il se penche sur un interphone.

— Hile..., appelle-t-il. Venez au poste central de surveillance. L'astronef de l'armée entre dans notre champ de détection. Il va prendre contact avec nous.

Cela ne tarde pas en effet. Une voix tombe des haut-parleurs, autoritaire, inflexible. Elle provient d'un homme sûr de son affaire, de sa force.

— Ici commandant Ron Will. J'appartiens à la Deuxième Brigade d'intervention spatiale. Mon unité est prête au combat. Y a-t-il quelque chose de changé depuis notre départ de Centaure ?

— Non, ment Lane, désabusé. Les marginaux occupent Tahiti et une portion du Pacifique. Munter n'a pris aucune mesure contre eux.

— Pourquoi ?

— Il manque de moyens et ne tient pas à exposer la vie des gardiens. Hile et Anway ont reçu un renfort de mille partisans, venus clandestinement de Centaure. Il a préféré vous attendre.

— Qui êtes-vous ? demande Jill sèchement.

— Sam Lane, gardien-chef à la base 1.

— Eh bien ! Lane, vous pouvez dire à votre « principal » qu'il est un incapable. Il n'a pas su utiliser ses hommes. Ça prouve qu'il n'a pas l'étoffe d'un militaire. Aucune stratégie. Néanmoins, ce renfort de mille partisans ne change pas les données du problème. Nous avons reçu l'ordre d'anéantir les marginaux. Tous les marginaux. Mon unité est spécialisée dans la répression.

— Oh ! souffle Sam, je ne doute pas de vos capacités. Vous réduirez

les rebelles. Je suppose que vous voulez parler à Munter.

— Oui, quand nous serons en orbite terrestre. À bientôt, Lane. Je vous recontacterai dans quelques heures.

Venu en vitesse, Hile attend sur le seuil du central. Il a écouté la conversation avec Ron Will et, quand la communication est coupée, il hoche la tête.

— Il a raison. Son unité est spécialisée. Je connais la Deuxième Brigade d'intervention. Ils cogneront.

Il explique que Tahiti a été évacuée par précaution. Les marginaux se sont divisés en groupuscules et occupent actuellement des points bien précis disséminés sur la planète, généralement d'anciens abris antiatomiques. Tous les groupes sont autodéfensifs et reliés entre eux par radio. Ils ont été instruits pour une guérilla sans pitié.

Les cinq bases, elles, n'ont jamais modifié leur rythme de vie. Elles ont laissé en place leurs structures, leur organisation, comme si elles n'avaient jamais basculé dans l'insurrection.

— Vous n'utiliserez pas vos missiles ? demande Lane.

— Non, répond Hile. En réalité, les missiles avaient surtout été installés pour lutter contre les gardiens. Nous n'avons pas eu à nous en servir. Contre l'armée, ils seraient inefficaces à 100 %. Les soldats neutraliseront nos rampes avant même que nos fusées ne décollent. C'est couru d'avance.

— Alors, hormis Munter, quelle arme avons-nous ?

— Aucune. Nous comptons absolument et uniquement sur l'administrateur.

— Hum ! doute Sam. Ça peut foirer.

— Je sais. Nous courons un risque. Mais nous n'avons pas le choix. Si ce moyen échoue, il ne nous restera qu'à tenir le plus longtemps possible en dissidence. J'avoue que je ne crois pas en notre victoire, dans ce cas-là.

Les deux hommes évoquent les événements d'il y a trois mois, au moment où les bases se sont mutinées. Munter et Vorton, les seuls opposants avec les autres chefs de sections, ont été faits prisonniers.

Lane sourit à cette évocation.

— Le principal artisan involontaire de la reddition de Munter n'a jamais compris comment nous avons opéré. Pendant que Vorton était anesthésié, nous avons échangé son pistolet et nous l'avons remplacé par une arme truquée contenant un certain gaz, le « volo-22 ».

Le « volo-22 » a été mis au point par des chimistes du Clan. Comme son nom l'indique, il agit sur la volonté et la perturbe. La plus grosse difficulté était de faire pénétrer ce produit dans le bureau inviolable de Munter. Hile avait eu l'idée d'utiliser le pistolet de Vorton, le contrôle électronique défendant l'accès du blockhaus trouvant normal chez Vorton le port d'un pistolet à rayons. La capsule de gaz a été

ouverte ultérieurement par télécommande à distance.

Le « volo-22 » a donc eu plus d'effet sur Munter que sur Mel. Cela dépend évidemment des organismes. Qui aurait pu soupçonner le stratagème ?

Quant à l'opération chirurgicale subie par le chef de la base 1...

— C'était du bidon, hein ? rigole franchement Lane. Je m'imagine la gueule de Vorton quand il a constaté que, sous son pansement, il ne portait aucune cicatrice. N'empêche, il croyait dur comme fer qu'il s'écroulerait, raide mort, s'il parlait à Munter. En fait, nous avons tellement préoccupé son esprit avec cette histoire qu'il en a oublié de vérifier son pistolet à rayons ! Et puis, il fallait justifier que nous n'acceptions pas qu'il parlât. Si nous ne l'avions pas fait, il se serait méfié de quelque chose. Tandis que là, cette contrainte entrainait dans le cadre d'une de nos réactions logiques. Il ne pensait pas à son pistolet, pendu à sa ceinture ! Le dérivatif a été efficace.

Il fronce les sourcils, observe Hile d'un regard lointain. Il évoque un impossible futur.

— Même si notre combine marche, après les militaires, qu'est-ce qu'il y aura ?

— D'autres militaires, répond franchement David. Je tiens à mettre les choses au point avec vous, Lane. Je ne m'illusionne pas.

— Vous, le chef de file du Clan, vous voyez l'avenir en noir ?

— Je le vois en noir, en effet Mais je n'en parle à personne. Si je me confie à vous, c'est parce que vous êtes devenu mon ami.

Sam hausse les épaules, refusant ce pessimisme.

— Allons préparer notre plan, soupire-t-il. Nous verrons bien. Il ne nous reste que quelques heures avant l'arrivée de l'astronef. Et il faut absolument que tout soit prêt.

Les deux hommes quittent le poste central de surveillance automatique, l'air préoccupé. Ils ont conscience que leurs efforts ne serviront à rien.

*

* *

Lane est à son poste au central de surveillance. Il attend l'appel de Ron Will et celui-ci ne tarde plus en effet. L'astronef s'est placé en orbite terrestre, à mille kilomètres. Il s'est satellisé momentanément.

— Contrôle..., demande le chef d'équipage.

— Ici contrôle, dit Lane, entrant dans le champ d'une caméra T.V. Manœuvres préliminaires d'atterrissage. Réduisez votre vitesse pour abaisser votre orbite. Quand vous pénétrerez dans l'atmosphère, éteignez vos moteurs photoniques.

— Moteurs photoniques déjà éteints, grogne Will. Je connais les consignes. Nous terminerons la descente avec les moteurs à

combustion conventionnelle.

Sam regarde l'écran qui renvoie l'image de Ron Will. Celui-ci est un homme au visage assez rembourré, aux yeux vifs. Sous sa casquette se cache un front volontaire. Une petite moustache très fine dessine une ombre au-dessus de la lèvre supérieure. L'uniforme bleu ciel de l'armée va assez bien avec son teint plutôt mat.

— Commencez la rupture d'orbite, suggère le gardien-chef. Je vous suis sur mon radar.

— Doucement, Lane, glousse le commandant. Je prends des précautions. Je sais que j'arrive à un mauvais moment. Tout le monde n'est pas avec moi. Aussi, comme je vous l'ai dit, j'aimerais bien parler à Munter.

Sam ne peut refuser car il attirerait la suspicion. Il se penche sur l'interphone.

— Basculez le bureau du « principal » sur l'antenne.

Quelques secondes plus tard, la figure de Munter se substitue à celle de Lane sur l'écran. Actuellement, Will doit voir l'administrateur en direct. Il est un peu pâle, le regard fixe, mais qui soupçonnerait qu'il est privé de sa volonté ?

— Munter ? Je suis Ron Will, commandant la Deuxième Brigade d'intervention. Vous devez être ravi de mon arrivée.

Il a une photo du « principal » sous les yeux et peut ainsi déceler un piège éventuel. Il ne connaît évidemment pas la vraie situation.

— Je vous attendais avec impatience, assure l'administrateur. Vous savez, vous aurez la tâche facile. Les marginaux se sont réfugiés à Tahiti.

— Oui, je constate qu'une déchirure existe dans le matelas pollué qui entoure la Terre. Je voudrais admirer ça de plus près.

— Méfiez-vous. Ils ont installé des batteries de missiles.

Will pousse un gros rire.

— Vous parlez de missiles du siècle dernier ?

— Évidemment...

— Ha ! Ha ! Je ne les crains pas. Un champ répulseur rejetterait les fusées dans l'espace si elles convergeaient vers nous. En revanche, nos rayons thermiques brûleront absolument tout et il n'y a pas de parade. J'ai même d'autres armes en réserve encore plus dévastatrices. Je pourrais faire sauter la planète !

Le « principal » avale sa salive. Rocks se tient derrière lui, à bonne distance, hors du champ de la caméra, braquant un pistolet à rayons. Hile se trouve plus loin, dans un renforcement. Tous deux portent un masque sur le visage.

Du « volo-22 » emplit le bureau. L'administrateur est sous un genre d'hypnose et il dit ce qu'on veut bien qu'il dise. Au fond, il n'a même pas le mérite de résister ! Il devient un pantin mécanisé, une sorte de

robot humain.

Will démasque ses batteries.

— J'ai ordre du gouvernement de mater la rébellion par tous les moyens. Je dois donc éliminer les marginaux car ils veulent fonder un autre genre de société. La dépollution de la Terre n'est que le projet mirifique de leurs plans, celui qui rassemble les adeptes. Ils veulent faire de la planète mère une collectivité indépendante, bien à eux. Cela, nous ne le tolérons pas. Aussi je vais écraser ces chiens galeux, même s'ils sont mille, ou dix mille. Il ne restera rien de Tahiti. Quand je me poserai à la base 1, Munter, vous n'aurez plus rien à craindre.

— Justement, commandant, c'est de votre tactique qu'il s'agit. Elle ne sera pas payante.

— Comment ça ? Rien ne peut me résister.

— D'accord. Mais les marginaux se sont préparés à votre arrivée. J'ai envoyé des espions chez eux. Ils m'ont appris que les rebelles avaient quitté Tahiti et qu'ils se sont repliés dans des zones bien déterminées, par petits groupes beaucoup moins vulnérables.

Contrarié, Ron Will grimace. Bien vite, il balaie cet obstacle.

— Qu'importe. Nous décimerons les groupes l'un après l'autre. Cela exigera un peu plus de temps, voilà tout.

— Justement, répète Munter, toujours drogué. Il faut que nous mettions au point un plan plus complet. Je connais déjà pas mal de ces zones de repli. Or, les marginaux interceptent toutes nos ondes radio. Ils nous écoutent par conséquent. Je ne peux pas vous en dire davantage dans ces conditions.

— Bon, grogne le commandant. Vous voulez que je me pose. Nous discuterons ensemble.

— C'est ça. Mais un conseil tout de même : survolez Tahiti. Vous verrez que ce qu'« ils » ont fait vaut quand même un coup de chapeau !

— Je me fous de ce qu'ils ont fait ! grogne Will. Je suis ici pour accomplir une mission et, croyez-moi, je ne repartirai pas sans l'avoir accomplie. Je n'ai jamais failli à mon devoir.

Il coupe rageusement le contact. Dans le bureau de l'administrateur, l'écran s'éteint. Alors Hile s'approche de Munter presque défaillant :

— C'est terminé, maintenant. Vous allez rejoindre votre femme et vos enfants.

Le « principal » se lève de son siège comme un automate. Il se dirige vers la porte, escorté par Rocks. Il lui semble que son cerveau est vide. Cela fait une impression terrible.

Mais a-t-il conscience que sa volonté ne lui appartient pas ? Peu importe au fond. Désormais, il se moque des événements.

CHAPITRE XII

Le puissant astronef descend sur une colonne de flammes orangées dans le jour déclinant. Des ombres noires se traînent à l'horizon et s'avancent vers la base. Bientôt, il fera nuit.

Les écrans antithermiques en action rejettent l'effroyable chaleur des tuyères vers la zone centrale de l'aire d'atterrissage n° 2. Un immense chiffre est peint en blanc sur le vaste socle de réception et, pour l'accostage de nuit, le chiffre devient lumineux par phosphorescence.

Ron Will obtempère à toutes les instructions de la tour de contrôle, faisant preuve de discipline. Mais, quand son vaisseau s'immobilise enfin, il reprend toute son arrogance.

Il envoie même des ordres :

— Mes gars restent à bord, par précaution, champs répulseurs en batterie. Toute tentative de sabotage sera impitoyablement réprimée. Je désire qu'on vienne me chercher pour me conduire chez Munter.

Au volant d'un véhicule sur coussin d'air, Lane approche de l'aire n° 2. L'imposante masse de l'astronef l'impressionne et si extérieurement l'engin ressemble à l'AX-4, transport pacifique, il diffère quant à son emploi. D'invisibles tubes sont braqués, prêts à envoyer des rayons thermiques capables de brûler n'importe quoi.

Sam conçoit qu'un tel vaisseau symbolise la force, la puissance. Rien ne peut lui résister. D'autre part, il emporte dans ses flancs une brigade d'hommes spécialisés qui ne sont pas particulièrement des saints.

Le véhicule sur coussin d'air attend que la chaleur se soit dissipée et il se hisse à hauteur du sas. Conçu pour ça, il s'adapte parfaitement à l'orifice hermétique.

Lane accueille Will.

— Bonjour, commandant.

— Ah ! C'est vous, reconnaît l'officier, son uniforme tiré à quatre épingles. Munter m'attend, je suppose.

— Évidemment. Je dois vous conduire directement dans son bureau.

Will franchit le sas, salue militairement ses hommes, et passe dans la « navette ».

— Eh bien ! allons-y. Je ne tiens pas à rester trop longtemps sur la Terre. C'est une planète affreuse.

Le véhicule se détache de l'astronef, regagne le sol, et s'éloigne silencieusement. Au loin, les lumières des coupées extérieures de la base brillent comme des lucioles dans la nuit tombée.

Sam plante un jalon.

— Vous avez vu « leurs » réalisations ?

Le commandant reste grognon. Il ne veut faire aucun compliment.

— Oui. Ils ont dépollué Tahiti. Mais à quel prix ? Je parie que sans cesse, ils doivent envoyer ces fusées dépolluantes dans l'atmosphère et injecter des substances chimiques dans les nappes phréatiques pour maintenir un semblant d'épuration. Ils ne pourront jamais décontaminer la planète entière. Ils le disent mais ils ne le pensent sérieusement pas.

— N'empêche, remarque le gardien-chef volontairement. Ils ont fabriqué une oasis, avec du ciel bleu et des plages propres. C'est tentant.

— Eh bien ! bougonne Will, pourquoi ne rejoignez-vous pas leurs rangs ? Rien ne vous l'interdit Mais je vous considérerais alors comme un rebelle et je vous exterminerais !

Les dés semblent jetés. Les militaires sont bien décidés à ne faire aucune concession. Cette attitude ne surprend pas Lane.

Celui-ci arrive à la base, gare son véhicule dans le parking, et précède Ron Will. Il s'introduit dans le labyrinthe conduisant au bureau du « principal ».

Le commandant montre qu'il possède en mémoire le plan d'organisation des bases terrestres. Il lance :

— Je croyais que les gardiens-chefs n'avaient pas accès chez l'administrateur.

— Exact, approuve Lane, les lèvres pincées. Munter a fait une dérogation spéciale à cause de votre arrivée. Il peut d'ailleurs vous le confirmer à l'instant, si vous voulez.

— Non, c'est inutile. Mais vous ne me contredirez pas si je vous affirme qu'il se passe des choses bizarres dans cette base.

Une folle inquiétude envahit Sam. Il songe immédiatement à une trahison de la part des gardiens, ou bien à une faille dans son plan.

Il garde son sang-froid. Pourtant, son cœur accélère ses pulsations. Son rythme respiratoire augmente.

— Par exemple ?

— Vous ne semblez pas tellement enthousiasmés par notre venue. Depuis que j'ai posé le pied sur la Terre, je n'ai pas aperçu un seul visage souriant. Pourtant, nous vous apportons la solution à vos problèmes.

Lane respire mieux. Il explique, soulagé : Notre métier veut ça. L'environnement aussi. Nous avons la réputation d'avoir des têtes de croque-morts. Mettez-vous à notre place et vivez trois cent soixante-cinq jours par an sous la Terre, avec pour seul horizon un ciel bouché et jaune.

— Oh ! non, proteste Will. Je ne veux pas me mettre à votre place. Sincèrement, je ne vous envie pas.

Les deux hommes franchissent sans difficulté les divers barrages de sécurité. Ils semblent se perdre dans un dédale, et finalement parviennent au bureau de l'administrateur.

Celui-ci attend son visiteur, calé dans son fauteuil. Il ne se lève même pas et ne prononce aucun mot d'accueil. Il semble dormir. En réalité, il se trouve dans un état de semi-somnolence.

Mais les événements se précipitent très vite. Rocks, Hile et Anway surgissent brusquement, pistolets à rayons au poing, tandis que Lane subtilise rapidement l'arme de Ron Will.

Désarmé, celui-ci pousse un abominable juron.

— Une conspiration, hein ?

— Calmez-vous, commandant, suggère Hile. Nous avons une proposition à vous faire.

— Je la rejette, quelle qu'elle soit ! fulmine l'officier, rageur.

— Vous avez tort, glisse Lane, subtil. Elle concerne vos hommes.

— Mes hommes ?

— Oui. Ils sont en danger de mort.

Munter articule à ce moment-là quelques mots. Il sort d'une séance de « volo-22 » et se sent vaseux.

— Commandant, je vous conseille de céder. Ils ont tout manigancé et croyez-moi, ils sont forts en stratégie.

Will redresse fièrement le buste.

— Pas tant que moi ! Je les écraserai tous !

— Allons, soyez beau joueur, reprend le « principal ». Vous avez perdu, comme moi. Vous vous êtes fait avoir comme un gamin.

— J'ai compris, dit l'officier entre ses dents. Ils ont drogué et endormi votre volonté. Mes hommes ont des consignes formelles. Si je leur donnais des ordres contraires à ceux du gouvernement, ils n'obéiraient pas. Moi aussi, j'ai pris mes précautions au cas où je serais forcé !

— Commandant, vous ne comprenez rien ! explique Lane. Nous pensions bien que vous auriez pris des précautions. Aussi notre intention n'est pas d'annihiler votre volonté. Cela ne servirait à rien. Mais votre astronef a atterri sur l'aire n° 2.

Will fronce le sourcil. Il ne voit pas le rapport, ni la menace. Il observe sauvagement le pistolet de Sam braqué sur lui.

— Alors ?

— Vous êtes simplement posé sur une charge atomique, largement suffisante pour mettre en pièces votre vaisseau. Vous voulez confirmation ?

Hile se penche sur l'interphone. Il demande qu'on lui bascule une certaine image. Celle-ci arrive en provenance d'un laboratoire où plusieurs techniciens en civil sont alignés devant des appareils.

L'absence d'uniforme surprend Will.

— Qui sont ceux-là ?

— Des marginaux, apprend Anway, spécialistes des questions nucléaires. Vous voyez le bouton au centre de l'écran ? Il déclenchera l'explosion si nous en donnons l'ordre.

— Du chantage ! ricane le militaire. Qui me prouve que vous dites la vérité ?

— Rien, en effet, reconnaît Lane. Vous avez le droit d'être sceptique. Seulement, vos hommes sont assis sur un volcan. L'explosion sera propre, non polluante...

— Pourquoi cette mise en scène ?

— Parce que, attaque Hile sèchement, vous êtes le seul à pouvoir sauver votre brigade. Pour cela, il s'agit que vous autorisiez des gardiens à pénétrer dans votre astronef pour désarmer vos hommes.

— En somme, grimace Ron Will, vous me proposez une reddition.

— Vous n'avez pas le choix ! hurle Munter. Économisez donc la vie de vos hommes, commandant, vous ferez une bonne action.

— Vous me prenez pour qui ? rétorque l'officier. Je n'ai jamais cédé à l'intimidation. Or, vous ne m'intimidez pas du tout, autant que vous êtes...

Lane tend un micro à Will.

— Tenez. Parlez à votre brigade. Vous savez à quoi vous vous exposez. Notre ultimatum était destiné à éviter une effusion de sang. Mais puisque vous doutez et que vous vous obstinez...

Le commandant saisit le micro. Il attend que le contact T.V. s'établisse avec son astronef et quand il voit sur l'écran le visage de Johnny, son adjoint, il ignore encore exactement ce qu'il va lui dire.

Il réfléchit à toute vitesse. Il a peu de temps. Il cherche dans les yeux de ses adversaires des indices de panique. Il n'en décèle aucun. Hile, Rocks, Anway et Lane restent impassibles, déterminés. Seule une lourde inquiétude trouble le regard de Munter...

Alors, il joue son va-tout.

— Johnny... Nous avons des ennuis. C'est trop long à t'expliquer. Mais décolle immédiatement, sans perdre une seconde. « Ils » ont miné l'aire d'atterrissage n° 2 avec une charge atomique. Grouille-toi !

La figure du lieutenant s'allonge. Il ne s'attendait pas évidemment à ces incidents. Will est son copain et il ne le lâchera pas :

— Et toi, Ron ?

Celui-ci s'énerve, crispé :

— Nom d'un chien, Johnny, est-ce que tu m'écoutes ? Décolle, je te dis ! Ne t'occupe pas de moi. C'est un ordre. Bousille toutes les installations à Tahiti et...

Le contact s'interrompt avec le vaisseau spatial. Hile ricane :

— Vous ne pensez tout de même pas, commandant, que nous allons continuer longtemps ce petit jeu ?

Un appel arrive de la tour de contrôle.

— « Ils » allument leurs moteurs. Ils vont partir !

Un écran renvoie l'image de l'astronef auréolée de feu. Toutes ses tuyères crachent et arracheront l'engin du sol. La clarté devient éblouissante, nécessitant l'apport d'un filtre protecteur. Un grondement épouvantable ébranle la Terre.

Un sourire satisfait tiraille les lèvres de Will.

— Johnny m'a obéi...

Hile, Anway et Lane échangent le même regard angoissé. Ils savent que leur décision doit trancher dans les dix secondes, sinon il sera trop tard.

Ils inclinent la tête, tous les trois, en signe d'assentiment. Alors Hile se précipite sur l'interphone.

— Allô !... La technique ? Détruisez le vaisseau, vite ! Nous n'avons plus le choix.

Outré, Will se précipite sur Hile mais Rocks et Lane interviennent. Ils stoppent le commandant en plein élan, le maîtrisent.

— Non ! Vous n'avez pas le droit ! hurle l'officier, désespéré.

Sur l'écran, un éclair monstrueux noie la clarté des colonnes de flammes s'éjectant des tuyères. Une onde de choc fait osciller le sol. Puis une sorte de champignon s'élève lentement au-dessus de l'aire d'atterrissage n° 2.

Will comprend qu'il s'agit d'une explosion atomique. Il s'écroule sur un siège, la tête dans ses mains, et ce grand soldat sanglote. Il songe aux immenses conséquences qu'il a déclenchées par sa seule fierté.

— Johnny... les autres..., hoquette-t-il, le regard fixe. Toute la brigade... anéantie !

Hile se montre sans pitié.

— Nous vous avons prévenu, commandant. Nous espérions que vous sauveriez la vie de vos hommes en vous rendant.

— Je ne croyais pas... je ne croyais pas..., répète l'officier, obsédé par la mort de ses camarades. Je pensais que vous bluffiez, que tout ça était du chantage...

— Nous n'avons pas de cadeaux à vous faire, remarque Lane. Chacun pour soi. Nous assurons notre survie. Vous auriez sans regret tué un millier de personnes. Pourquoi prendrions-nous des gants avec vous ?

Will se domine soudain. Il éteint son chagrin. Une bouffée de fierté et de rage l'envahit. Il n'a que haine pour ces hommes qui veulent coloniser la Terre et il va leur dire en face ce qui les attend.

L'œil flamboyant, les traits crispés, il crache son mépris :

— Vous avez un sursis. Mais vous ne triompherez pas. Le gouvernement ne recevra jamais mon rapport. Alors, il en déduira que j'ai échoué. Il enverra des renforts. Toute la flotte spatiale, s'il le faut,

débarquera sur la Terre. Elle vous écrasera ! Vous n'avez aucune issue. Aussi profitez-en.

Les marginaux, tout comme les gardiens mutinés, savent bien que Ron Will a raison. D'autres militaires viendront, plus nombreux, avec mission d'écraser la rébellion.

Les plans de Hile n'étaient pas la destruction du vaisseau de l'armée. Au contraire. Les marginaux comptaient bien s'en emparer et acquérir ainsi un moyen de défense. Les circonstances ont décidé autrement.

Dommage.

Mais maintenant, après ce sursis, les chances de Hile et de ses alliés restent inexistantes. Dans six mois, tout recommencera...

*
* *

Deux mois après ces événements, alors que les marginaux ont réintégré Tahiti tout en observant prudemment leurs radars à longue distance, Lane est brutalement réveillé dans son sommeil.

Un planton frappe à sa porte, lui annonçant qu'il se passe quelque chose de grave dans le bloc réservé aux prisonniers.

Il y a là Munter, sa femme, ses enfants, les chefs de section dont Mel Vorton, et Ron Will. Ils occupent chacun une cellule à la base 1.

Sam accapare maintenant des fonctions plus importantes. Il commande la base du Nevada et supervise les quatre autres. Pratiquement, il a pris la place de Vorton. De temps à autre, périodiquement, il va s'oxygéner à Tahiti comme tous les gardiens.

Knep est devenu gardien-chef et Rocks est l'adjoint direct de Lane. Ainsi, la hiérarchie a été redistribuée selon des valeurs sûres. L'encadrement maintient les anciens détenus dans un climat nettement favorable au Clan. Il n'y a pas à revenir sur la mutinerie collective.

Le nouveau responsable de la base se précipite dans son bureau, l'œil un peu hagard, le cerveau encore embrumé de sommeil. Il aperçoit le visage de Rocks sur l'écran du visiophone.

L'adjoint paraît ennuyé.

— Chef... C'est à cause de Ron Will.

— Eh bien ?

— Il s'est suicidé dans sa cellule. Tous nos efforts pour le ranimer ont été vains.

— Bah ! dit Lane en hochant la tête, ce n'est pas une grosse perte. Vous n'auriez pas dû me réveiller pour ça. Mais comment a-t-il fait ?

— Nous n'en savons rien. Quelques heures plus tôt, il a injurié les gardiens et le Clan, proférant des menaces. Il a rappelé bruyamment que l'insurrection vivait ses derniers moments, qu'elle s'écroulerait, et que les responsables seraient sévèrement punis. Il était très excité et, pour le calmer, un infirmier lui a fait une piqûre. Il s'est endormi et ne

s'est jamais réveillé. L'analyse a prouvé que la piqure n'y était pour rien.

— Alors, comment est-il mort ?

— Il s'est tailladé les veines du poignet. Sans doute pendant son sommeil a-t-il eu un instant de lucidité...

— Ou un coup de folie ! rectifie Sam.

— Comme vous voudrez, chef, reprend Rocks. Toujours est-il que nous l'avons trouvé exsangue. Son cœur avait cessé de battre. Je suis désolé. Je peux sanctionner le responsable chargé de la surveillance des prisonniers, si vous voulez. C'est par sa négligence que...

— Ça va bien, Rocks, coupe Lane. Laissez tomber. Je pense que la mort de ses compagnons a influencé la décision de Ron Will. Il songeait probablement déjà depuis longtemps au suicide. Le remords le torturait.

— Chef, il n'y a pas que ça, lance Rocks, plus ennuyé que jamais.

— Que se passe-t-il encore ?

— Le central automatique d'observation détecte l'approche d'un astronef.

Sam sursaute. La nouvelle l'émotionne davantage que le suicide de Ron Will. Il fronce les sourcils :

— Vous avez essayé de le contacter ?

— Oui. Il ne répond pas à nos appels.

— Bon, rejoignez-moi au Central, Rocks.

Lane s'habille en hâte. Il traverse les corridors déserts car il est quatre heures du matin. La base repose tranquillement, son activité réduite au minimum.

Au central automatique, il retrouve son adjoint. Il interroge l'ordinateur :

— Toujours le silence ?

— Oui, répond le robot. Je suppose que ce vaisseau ne tient pas à entrer en contact avec nous. En tout cas, il se dirige vers la Terre.

— C'est louche, grimace Sam. Si c'était un cargo ravitailleur, il n'aurait aucune raison de rester muet. Il pourrait s'agir d'un second vaisseau militaire transportant une autre brigade d'intervention.

Les yeux de Rocks s'arrondissent d'inquiétude.

— Vous croyez ?

À ce moment, l'ordinateur fait entendre sa voix monocorde, un peu énervante.

— Second vaisseau sur les radars.

— Quoi ? halète Lane, suffoqué.

— Second vaisseau, répète le robot. Je ne me trompe pas. Il entre dans le champ des détecteurs et suit une trajectoire identique au premier.

Le contact ne s'établit pas mieux qu'avec le précédent. Ce mutisme

volontaire plonge les deux hommes dans un profond désarroi.

— Des militaires, j'en suis maintenant persuadé, confirme Sam. Leur plan était établi d'avance. D'abord, en éclaireur, Will et sa Deuxième Brigade d'intervention. Puis, dans un intervalle de deux mois, du renfort au cas où la première expédition aurait échoué.

Il tourne un visage grave, défait, vers son adjoint.

— Cette fois, Rocks, ils nous materont. Et ils nous surprennent d'autant plus que nous ne les attendions pas si tôt ! Je comptais les délais habituels : six mois entre les deux vagues. La tactique semble cette fois payante.

— Alors, si Will connaissait les plans, pourquoi se serait-il suicidé ? Il avait intérêt à attendre la suite des événements !

Sam trouve une double explication.

— Comme je vous l'ai dit, Ron Will était accablé par le remords après la perte de son astronef. Enfin, est-on sûr qu'il connaissait la tactique du gouvernement ? Celui-ci ne lui a peut-être rien révélé sur l'envoi des deux autres vaisseaux.

— En tout cas, remarque sombrement Rocks, il faut prévenir Hile de toute urgence. Je me demande s'il aura le temps de démanteler ses troupes.

Lane appelle Tahiti en priorité.

Ils ont fui Tahiti comme ils ont pu, en hâte. Le Clan en détresse, surpris, a rejoint ses points de repli. Vingt-quatre heures durant, des Jets de la vieille époque ont fait des navettes entre le Pacifique et les zones les plus diverses du globe.

Ils savent maintenant que la grande lutte commence. Le répit a été court. Ils se préparent à la guérilla. Mais aucun n'ignore que, en fin de compte, les brigades d'intervention gouvernementales triompheront.

Les deux astronefs se sont satellisés. Malgré tous leurs efforts, les gardiens ne parviennent pas à les contacter et les mutins sont de plus en plus persuadés qu'il s'agit d'un plan de grande envergure dont ils feront les frais.

Hile et Anway ont rejoint Lane au Nevada. Ils veulent être ensemble pour mourir. Dans la coupole du central de surveillance automatique, ils observent la nuit chargée de nuages.

L'obscurité est totale. Un plafond bas, étouffant, recouvre la campagne comme un couvercle. La nuit risque d'être apocalyptique. Les gardiens s'attendent à un ultimatum : ou ils se rendent sans condition, ou ils brûlent avec leurs bases.

Les radars suivent les deux vaisseaux fantômes. Leurs manœuvres, de conserve, prouvent qu'ils évoluent en parfait accord. Il n'y a donc pas à croire au miracle.

Soudain, l'un des astronefs rompt son orbite. Il plonge vers le Pacifique. Sa cible paraît être Tahiti. Dans quelques minutes, Papeete

ne sera plus qu'un champ de ruines calcinées.

— Bizarre, remarque Hile, se caressant le menton. Il n'attaque pas. Au contraire, il atterrit.

— Atterrissage confirmé, apprend l'ordinateur.

Anway consulte les appareils. Une carte du Pacifique apparaît en filigrane par-dessous le radar. Un point lumineux précise le point d'impact.

— Il s'est posé dans l'île où nous avons installé une aire de secours, note Anway, son visage maigre, osseux, parcouru de tics. Comment connaissent-ils cet endroit ? Et pourquoi ont-ils atterri ?

Hile veut en avoir le cœur net. Malgré le danger qu'un tel voyage représente, il sauté dans un hélico en compagnie de l'inséparable Anway. Il met le cap sur Tahiti.

Au Nevada, Lane achève sa nuit blanche. Il boit plusieurs tasses de café, du moins une substance qui y ressemble. Il ne quitte pas l'écoute une seule seconde.

Rocks l'a rejoint. Il constate l'extrême abattement de son chef, son air fatigué.

— Vous devriez prendre un peu de repos. Je veillerai à votre place.

— Non, refuse Sam, la plus dure partie se joue maintenant. J'attends des nouvelles de Hile et d'Anway.

Soudain, alors qu'un jour pâle pointe sur le désert, Hile apparaît sur un écran, bouleversé.

— Lane ! Lane ! C'est gagné ! Ici, il ne fait pas encore jour mais le second astronef va se poser au Nevada. J'ai donné des instructions.

— Hile ! crie Sam, ébahi. Expliquez-vous.

— C'est clair. Les deux vaisseaux transportent des colons, tous des volontaires. Des hommes, des femmes, des enfants, qui veulent vivre sur la Terre.

— Ce n'était pas prévu..., remarque le nouveau chef de la base 1.

— Non. Mais il y a une chose qui n'était pas prévue non plus. Après le départ de Ron Will de Centaure, l'opinion s'est beaucoup émue sur notre sort. Notre mouvement clandestin, sorti de l'ombre, a fait tache d'huile. Des manifestations de soutien ont eu lieu partout. La grève générale a paralysé la planète et les manifestants demandaient la démission du gouvernement du moment. Il n'a pas osé employer la force. Il a préféré abdiquer. Des élections ont porté des sympathisants au pouvoir. Ils ne renoncent pas pour autant à vivre sur Centaure et ils veulent freiner l'exode vers la Terre. Mais ils sont d'accord pour qu'un nouveau type de société se forme sur la planète mère, à titre d'essai. Ils nous ont choisis comme organisateurs. Les gardiens recevront bientôt des instructions pour qu'ils se tiennent à la disposition de cette nouvelle société.

Lane essuie les gouttes de sueur qui ruissellent sur son front.

— Hile... Pourquoi les deux astronefs ne répondaient-ils pas à nos appels ?

— Ils ignoraient que les gardiens avaient pactisé avec nous et ils croyaient aussi que Ron Will avait tout écrasé. Leur méfiance se justifiait, non ?

— Évidemment, admet Sam, souriant. Quel temps fait-il là-bas ?

— Les étoiles brillent. La nuit est tiède.

Lane ne regarde plus l'écran. Il imagine des palmiers bordant une plage de sable fin, s'enroulant autour d'une crique abritée du vent. Il voit le soleil qui se lève dans un ciel bleu.

Alors il rêve tout éveillé. Un avenir rose naît pour la Terre.

FIN



ANTICIPATION-FICTION

M.-A. RAYJEAN

La Galerie

82 anche 19 à 30

Le pâle soleil n'arrive même pas à traverser l'épaisse couche de smog artificiel laissé par les hommes avant leur exil sur Alpha du Centaure.

Ils ont quitté la Terre salie, polluée, invivable. Ils ont laissé des Gardiens pour veiller sur ce Musée de leurs Ancêtres, des Gardiens qui doivent s'entasser dans des blocs souterrains et porter des masques à oxygène quand ils sortent à l'extérieur.

Sur leur planète défigurée, méconnaissable, quelques fanatiques, revenus grâce aux voyages touristiques, parviennent à survivre, à se suffire à eux-mêmes, malgré les Gardiens et les effroyables conditions.

Ils commencent la dépollution. Déjà, un carré de ciel bleu s'ouvre et laisse pénétrer le soleil. C'est déjà l'amorce du Grand Retour...